

La revue catholique des idées et des faits

Correspondance de la Reine Louise
Le XVII^e siècle
Troubles en Irlande
Vertus viriles et vertus féminines
Les vies du comte de Cagliostro
Pour éviter la guerre scolaire
Lettres de voyage
Le soleil
La révélation de l'espérance
Art politique contemporain
L'homme qui ne sut pas s'en aller

Comte Hippolyte d'URSEL
Comte Gonzague de REYNOLD
Comte Louis de LICHTERVELDE
F.-W. FÖRSTER
Constantin PHODIADÈS
Mgr Louis PICARD
Paul CAZIN
Edgard HEUCHAMPS
Lucien CERFAUX
Baron SNOY d'OPPUERS

Correspondance de la Reine Louise⁽¹⁾

La Belgique au milieu de la tourmente en 1848.

Maladie et mort de la Reine Louise.

Tandis que la secousse de la révolution du 24 février 1848 se répercutait dans l'Europe entière, menaçant les trônes et l'ordre social, la jeune nationalité belge au contraire, se raffermissait, et l'union entre le Souverain et son peuple était plus étroitement scellée.

La Reine communique ces bonnes nouvelles à sa mère, en des termes qui témoignent parfois des inquiétudes bien naturelles qu'elle a ressenties.

Jusqu'ici, tout est parfaitement tranquille ici. Tout le monde est navré, consterné, foudroyé, et le sentiment public est excellent. Mais, naturellement, si une république s'établissait véritablement en France, le branle-bas serait général en Europe, et l'on ne peut prévoir ce qui arriverait même ici.

(27 février 48.)

Tout continue à être tranquille, et nous n'avons jusqu'ici rien à craindre pour nous. L'affection, les bons sentiments témoignés par toutes les classes sont extrêmes, ainsi que l'horreur de ce qui s'est passé à Paris.

(28 février.)

Tout marche ici très bien, et l'attitude du pays est parfaite. L'union est dans les cœurs, et l'on peut dire que le pays s'est serré comme un seul homme autour de Léopold pour le maintien de son existence et de sa nationalité.

(5 mars.)

Grâce à la sagesse de Léopold, tout marche bien ici.

(19 mars.)

Au milieu du tremblement de terre universel, tout continue à être fort calme en Belgique. Cela honore au moins ces pauvres

(1) Un ouvrage contenant des correspondances intimes inédites de la reine Louise, notre première Reine, avec sa mère, la reine Marie-Amélie, paraîtra prochainement à la librairie Plon.

L'auteur, le comte Hippolyte d'Ursel, veut bien nous en communiquer quelques feuilles.

Celles que nous publions font suite à l'exposé de l'état cahotique de l'Europe en 1848-1850. La Belgique seule échappa à la secousse de la Révolution qui renversa le trône de Louis-Philippe.

gens que l'on a tant ridiculisés, et qui se sont mieux montrés que la plupart des grandes nations.

(22 mars.)

On avait peine à croire au dehors au maintien de cette tranquillité de la Belgique où affluaient les étrangers terrorisés, venant notamment de France.

Nous avons tous les jours une masse de fuyards, surtout du « Faubourg », qui cherchent à se soustraire à la rigueur qui règne à Paris, et aux événements que l'on redoute.

(20 mars.)

Mais

ne vous agitez pas des bruits que l'on fait courir sur nous. Tout est parfaitement tranquille ici, et quoi qu'il arrive, ce petit pays s'est honoré par sa conduite et a retrempe sa nationalité.

Le dévouement témoigné à Léopold dans toutes les classes est extrême et nous n'avons rien à craindre à l'intérieur. Pour l'extérieur, nous nous défendrons, s'il le faut, mais je ne crois pas qu'on nous attaque.

(23 mars.)

Peu de jours après avait lieu cette échauffourée de frontières, connue sous le nom de l'affaire de « Risquons-tout ».

Nous avons eu, hier, une petite affaire d'avant-postes avec des bandes que le Gouvernement Provisoire a eu la bonté d'armer pour révolutionner la Belgique.

Elles sont entrées sur notre territoire du côté de Mouscron, mais elles ont été rejetées et complètement battues. Elles criaient : « Vive la ligne »... mais on ne leur a répondu qu'à coups de fusil. Elles ont été dispersées... l'exaspération contre elles était aussi grande chez les paysans que dans la troupe...

... nous sommes venus nous établir à Bruxelles afin d'être plus à portée des nouvelles et prêts à tout événement. Si par hasard la situation devenait menaçante, nous ferions filer les enfants en Angleterre. Léopold m'a promis que je ne le quitterais pas.

(30 mars.)

Mais la Reine peut redire quelques jours après :

Tout ici est parfaitement tranquille : l'esprit se maintient excellent. La conduite de notre pauvre petit pays est vraiment admirable.

(31 mars.)

Léopold est admirable et adoré, ce qui n'est pas toujours la conséquence des plus grands bienfaits. On est honteux en France de la ridicule tentative essayée contre nous et on n'a pas tâché de la recommencer.

(2 avril.)

Ici, tout est tranquille et prospère. On va, on vient, on achète. La crise financière même s'améliore. C'est un grand contraste avec le reste de l'Europe.

Moins de deux mois après la révolution et l'établissement de la République en France, la vie normale reprenait en Belgique, et l'on ne craignait pas d'y organiser une manifestation d'ordre et de fidélité monarchique

Cette revue, écrit la Reine le 10 avril, s'est admirablement passée, au milieu d'un enthousiasme comme je n'en ai encore jamais vu ici. Léopold n'avancait que porté par tous les hommes en blouse qui l'entouraient en criant « Vive le Roi ».

Tout Bruxelles, garde civique, troupes, public, a répété le même cri avec élan et conviction et l'intention marquée de faire la leçon au dehors.

... il y avait dans ces manifestations des souvenirs et des contrastes qui m'ont fait bien mal.

Au reste, tout le monde a paru le sentir et y a mis une délicatesse et une réserve qui m'ont beaucoup touchée. En général, on me témoigne beaucoup d'intérêt, et j'y suis d'autant plus sensible que je crains toujours de fausser la position de Léopold et de lui porter malheur; et c'est un de mes tourments.

(10 avril.)

Léopold me charge de vous dire que l'esprit est vraiment excellent. Des paysans du département du Nord sont venus l'autre jour en grande pompe planter un arbre de la liberté contre notre frontière. Aussitôt, les nôtres ont demandé à pouvoir en planter un en face, disant qu'ils avaient bien plus de droits que les Français à avoir un arbre de la liberté, et que le leur serait un véritable.

On a refusé l'autorisation, de crainte de rixes; mais le sentiment de ces pauvres gens était bon.

Le 17 avril eut lieu un concert au profit des ouvriers sans ouvrage.

On y a fait à Léopold un accueil enthousiaste, et les derniers mots d'une cantate « En Belgique, peuple et Roi sont bien unis » ont été accueillis et répétés au milieu des plus vives acclamations. Il y avait un monde fou.

Les élections générales de juin confirmèrent tous ces excellents symptômes.

Nos élections générales ont eu lieu hier et se sont bien passées. Le gouvernement et le pays continuent à se montrer également sages et vraiment la Belgique a tenu une conduite bien honorable au milieu du bouleversement universel.

(14 juin.)

Je rentre de la Chambre où Léopold a été admirablement reçu... l'enthousiasme et l'affection qu'on lui témoigne sont vraiment touchants.

(26 juin.)

Je reviens de Bruxelles où Léopold est allé recevoir l'excellente adresse du Sénat. Le sentiment public est vraiment parfait dans toutes les classes et tout continue à marcher à merveille. On pourrait se croire dans un oasis au milieu de la mer de sable du désordre et de l'anarchie.

(1 juillet 48.)

Nous n'avons jamais eu rien à craindre que de l'extérieur; et du côté de la France, nous ne sommes plus menacés. Hélas, cette bien-aimée France ne peut plus menacer personne, et la politique extérieure de la République est encore une justification de celle qu'on a tant reprochée au pauvre Père.

(1^{er} août.)

A l'occasion des fêtes de septembre, commémoratives de l'Indépendance belge, eut lieu une dernière cérémonie que la Reine rapporte en grand détail à sa mère.

... La remise des drapeaux, hier, a été fort belle... on avait dressé, au Palais, adossée au balcon, une immense estrade. C'est là que nous étions placés et que Léopold a remis les trente-quatre drapeaux aux diverses légions de la garde civique... Après la cérémonie, Léopold est descendu de l'estrade et a adressé au milieu de la place quelques paroles patriotiques qui ont eu un grand succès... A 2 heures, il est monté à cheval avec les enfants pour passer la revue. Les gardes civiques et les troupes étaient tout au long des boulevards. Léopold a parcouru toute la ligne, puis il est revenu devant le Palais et le défilé a commencé. Tout s'est passé à souhait, au milieu du plus touchant enthousiasme.

Les cris, ici, sont sincères et signifient quelque chose.

A 8 heures, nous avons eu notre immense dîner, et à 9 h. 1/2, nous avons été au bal de la garde civique...

... nous y avons trouvé l'accueil cordial et chaleureux du matin et j'ai été touchée de l'insistance que les pauvres gens mettaient à nous témoigner en particulier leur affection... Vous ne pouvez vous imaginer la foule joyeuse et paisible qui circule dans la ville. Jamais Bruxelles n'a été plus rempli.

(24 septembre 48.)

Le calme, qui avait rendu à la Belgique sa vie politique normale, permit à la vie mondaine de reprendre son cours à Bruxelles en hiver 1849 comme si rien d'anormal ne s'était passé.

Les réceptions officielles au renouvellement de l'année, les diners, les bals de Cour reprirent comme l'année précédente.

Le Carême amène l'accalmie mondaine habituelle. Puis, au début de l'été, la Cour se prépare à répondre à l'appel de la province, désireuse aussi d'acclamer les Souverains. Des réceptions furent organisées par les municipalités de Liège, de Gand, d'Anvers et de Namur.

On verra, par le récit qu'en fait la Reine à sa mère, qu'elles témoignent de l'unanimité des sentiments nationaux et monarchiques de la population.

Liège 10-13 juin.

L'accueil que nous avons reçu ici a été inouï... Rien de plus satisfaisant que cette petite course à Liège, et l'accueil enthousiaste et cordial que nous y avons reçu. Quel contraste avec ce qui se passe dans le reste du monde : on en avait le cœur à la fois serré et attendri.

Tout s'est passé à souhait. Les fêtes ont été superbes. Léopold n'a pu qu'être très touché des sentiments dont il a été universellement l'objet et de la reconnaissance qui lui a été témoignée par tous, avec tant de chaleur et d'affection. Il a reçu partout un accueil enthousiaste et d'excellents discours auxquels il a, je dois le dire, admirablement répondu.

Comme manifestation monarchique, ce qui s'est passé à Liège est important et aura un retentissement.

Gand, 21 juillet 49.

... L'entrée à Gand a été superbe. Nous avons eu ensuite une longue réception, grand dîner et bal... L'exposition que nous avons été voir ce matin est magnifique et atteste le courage persévérant de l'industrie flamande. Il y avait plus de dix-sept cents exposants et les produits d'un royaume.

Au milieu de la tourmente qui agite l'Europe, nombre d'industries nouvelles, celle de la soie en particulier, se sont développées ici. C'est bien frappant.

La cavalcade ou cortège historique a été dans son genre fort remarquable aussi.

C'était l'histoire des Flandres en tableaux vivants.

C'était si exact au point de vue de la vérité historique des costumes, si bien arrangé et si bien entendu jusque dans les détails,

qu'il n'y avait rien de grotesque ou de ridicule. L'ensemble était très beau et quelques chars étaient charmants.

Le défilé a eu lieu dans le plus grand ordre.

... Ce soir, un grand banquet offert par la ville, deux spectacles, français, flamand, fête de la garde civique au Casino...

L'accueil de Gand a été autre que celui de Liège, plus réglé, moins sympathique peut-être, mais parfait aussi, et inouï quand on songe que les populations flamandes sont naturellement peu démonstratives. Le banquet offert par le Conseil communal dans la vaste et magnifique salle de bal était vraiment splendide. On eût dit un banquet d'Opéra... Le Corps diplomatique est revenu avec nous : et Quinette (1) a pu entendre, hier, les cris de « Vive la Famille royale de France » se mêler à ceux de « Vive le Roi ». Je pense, du reste, qu'il prend cela de très bonne part...

Anvers, 23 septembre 1849.

Notre course s'est admirablement passée jusqu'ici. Nous avons été à l'Exposition qui est belle. Il y a des paysages réellement ravissants... De l'Exposition, nous avons été au Jardin Zoologique en traversant toute la ville. A 6 heures, nous avons été au grand banquet offert par la ville dans la grande galerie du Musée. Il était superbe, et avait une décoration qu'Anvers seule peut offrir...

... Ce matin, revue de la garde civique qui vient de finir au milieu d'un grand enthousiasme...

Namur, 30 septembre 1849.

Léopold est bien touché de la part que vous voulez bien prendre à nos fêtes et aux sentiments qu'on nous exprime.

Rien n'égale l'accueil que nous avons reçu ici, hier. Vous auriez été touchée si vous aviez vu l'effort de tous pour manifester leur affection. Toutes les maisons, pauvres ou riches, étaient décorées, du haut en bas, de fleurs, de festons. La population entière était dehors, criant « Vive le Roi » avec acharnement. On eût pu, hélas, se croire en 1830, et à mille lieues de la France. La présence des enfants a encore ajouté à la joie générale, surtout celle de Charlotte, et la réception a été bien cordiale.

Arrivés à 2 heures, nous avons reçu les autorités; puis, à 6 heures, nous avons eu le banquet de la ville, au théâtre. Il était parfaitement disposé et servi, et je ne saurais vous dire les soins de ces pauvres gens, leur affection, et la peine qu'ils s'étaient donnée pour que tout fût bien.

(1^{er} octobre.)

Le bal d'hier était très joli. Il y avait beaucoup de beau monde et quelques jolies personnes. Le Roi s'y est amusé.

Il y avait là deux officiers français et une jeune dame espagnole, femme d'un chambellan de la Reine, M^{me} de Romrée, qui est charmante.

Léopold et Philippe n'étaient pas mal en frac : Philippe surtout. Il embellit beaucoup. S'il n'avait pas toujours sa grande et vilaine bouche, il serait mieux que son frère.

Léo est défiguré par son immense nez, qui lui donne un air d'oiseau. Néanmoins, ceux qui le voient le trouvent généralement beau. Il ressemble beaucoup au duc de Cobourg.

(2 octobre.)

Notre retour a été fort heureux, et Léopold peut être à bon droit satisfait de la clôture, comme de toutes ses courses.

Elles ont été autant d'ovations cordiales et de protestations monarchiques.

Après ces brillantes fêtes dans les principales villes de province, la Cour de Bruxelles passa dans le calme l'automne de 1849 et la vie mondaine, à laquelle la reine Louise allait participer pour la dernière fois, reprit, comme c'était l'usage, par une série de quatre bals au Palais de Bruxelles, dont l'attrait était sensiblement grossi par la présence des trois enfants royaux.

* * *

Par ce qui précède, on voit que rien ne faisait prévoir, au début de l'année 1850, que la Reine n'en atteindrait pas la fin.

Dans sa correspondance avec sa mère, elle avait toujours très peu parlé de sa santé.

(1) Ministre de France.

Il est difficile de décider s'il faut attribuer à la naissance du mal qui l'a emportée ou bien aux émotions et aux angoisses des convulsions révolutionnaires de France, le changement qui s'était produit en elle, et dont elle crut devoir prévenir sa mère.

Elle lui écrivait le 30 septembre 1848, avant d'aller la rejoindre en Angleterre :

Je pense que vous me trouverez changée et maigrie. Je vous prie de vous en souvenir, mais ne vous tourmentez pas. Je ne me suis jamais mieux portée. Mais les années et les peines ne peuvent passer sans laisser de traces extérieures.

On a vu que la Reine put prendre part, en été 1849, à toutes les fêtes offertes à la Famille royale dans les principales villes du royaume.

Mais en automne pourtant, elle toussait déjà beaucoup, et on commençait à s'en préoccuper sérieusement.

Le 27 novembre 1849, elle parle d'un régime auquel elle consent à se soumettre. Bien qu'elle prétende que les sorties ne lui font aucun mal, elle consent à essayer de quinze jours de réclusion, disant toutefois que si au bout de ce temps elle va de même, elle prouvera que c'est elle qui a raison.

Elle écrit le 14 janvier 1850 :

La vérité vraie sur ma santé est que je me porte bien, que je n'ai ni fièvre, ni mal, mais un état des bronches qui me fait tousser et me rend parfois la respiration difficile. Je souffre et j'étouffe par moment, un peu comme ma pauvre tante (Adélaïde) et cette dilatation des vésicules respiratoires (termes du docteur Ricken) me prédispose à attraper des catarrhes ou rhumes à la moindre chose, et me fait tourner dans un cercle vicieux.

(14 janvier 1850.)

Puis, comme on parle d'envoyer la Reine aux eaux.

Quant à aller aux eaux, je demande qu'il n'en soit pas question. Je prendrai ici toutes celles qu'on voudra : mais je ne veux pas m'éloigner. Et je suis convaincue qu'avec le tourment que j'y porterais, les eaux ne me feraient aucun bien.

(19 janvier 1850.)

Mais au moment de retourner à Claremont, elle se rend compte qu'il faut encore empêcher sa mère de s'inquiéter.

Et elle lui avoue le 21 avril :

J'ai été un peu souffrante hier de mes vomissements et obligée de me coucher en revenant de Bruxelles, mais je suis mieux aujourd'hui et je pense que cela ne sera rien. Je ne suis, de fait, pas malade; mais vous devez vous attendre à me trouver jaune, maigre et changée. J'ai une mine affreuse, et je me trouve bien vieillie.

La Reine passa alors deux mois en Angleterre. Au retour, en juillet, elle prit froid; elle accompagna pourtant sa fille Charlotte à Teroueren où on transporta l'enfant atteinte de coqueluche.

Elle avoue tousser beaucoup, ne pouvoir se débarrasser de son oppression et souffrir en outre d'entérite et dit avec résignation :

Mon ennuyeuse santé ne m'impose que des privations; mais je dois les prendre en patience.

(21 août.)

C'est dans ces fâcheuses conditions de santé que la reine Louise eut la douleur d'apprendre la mort du roi Louis-Philippe, survenue le 26 août 1850.

On ne peut guère douter que ce fut, pour elle, le coup de grâce. A la lettre dans laquelle la reine Marie-Amélie lui annonça la fatale nouvelle, la reine Louise répondit avec tout son cœur :

Laeken 28 août.

Que dire ma bien-aimée Maman? Il n'y a qu'à adorer la volonté de Dieu et à penser que le cher bien-aimé Père a cessé de souffrir et de traîner une existence qui eût pu devenir encore plus triste, et penser surtout que vos prières ont été exaucées et que sa fin a été digne de sa vie, noble, calme, chrétienne.

C'est ce matin seulement que j'ai reçu la fatale nouvelle. Léopold

m'a envoyé votre chère et admirable lettre, ce matin. J'étais déjà inquiète hier, parce que je n'avais pas reçu de lettre de vous et qu'une lettre de Joinville du 25 me disait que le pauvre bien-aimé Père s'affaiblissait beaucoup. Mais quoique je le susse depuis longtemps malade, j'étais loin de penser à une fin si prompte.

Il y a des douleurs auxquelles on n'est jamais préparé. Vous me dites : courage! vous, la plus éprouvée. J'en aurai; mais j'en ai besoin pour me consoler d'avoir été absente, de ne pouvoir voler vers vous. Je serais partie sur la nouvelle, Mais hélas! Je ne le puis pas, et je sens moi-même que je suis hors d'état de faire le voyage. C'est une épreuve à laquelle je dois me soumettre, mais elle est bien grande.

Peut-être plus tard pourrez-vous venir vous reposer un peu ici près de nous... Léopold y a pensé tout de suite et vous en écrit, je crois.

Il a été bien bon et bien accablé. Il était si attaché au pauvre bien-aimé Père... Je tâcherai d'écrire à tous. Aujourd'hui, j'en suis incapable... Je ne suis plus malade, mais la fatale nouvelle m'a naturellement anéantie.

Ce pauvre bien-aimé Père que j'aimais tant et qui m'aimait, périr ainsi loin de son pays, exilé, victime d'une incompréhensible injustice du sort.

Au moins sa fin a été douce, il n'a pas souffert, il s'est éteint chrétiennement, entouré des affections qui lui étaient chères.

Ce pauvre Montpensier et moi avons seuls manqué à l'appel. J'ai bien pensé à lui.

Adieu, ma bien-aimée Maman; que Dieu continue à vous soutenir. Pensez que vous êtes maintenant le centre aimé, vénéré, chéri de toute la famille, plus que jamais nécessaire à tous et à l'union de la famille.

Je ne doute pas du cœur de mes frères; ils ne vous quitteront jamais. J'embrasse toute la famille et je vous serre tristement contre mon cœur.

Louise.

Le 2 novembre, après le service funèbre célébré à Bruxelles :

Il a été bien recueilli. Il y avait les ministres, la Maison, tout ce qui nous tient de près ou de loin, un monde énorme; car on ne sait comment assez témoigner...

Léopold a été en larmes tout le temps, et m'a bien touchée. Il était si attaché au bien-aimé Père. Je ne saurais vous dire combien il est bon pour moi dans ce malheur, et les soins dont il m'entoure.

A partir de ce moment, l'état de la reine Louise alla petit à petit en s'aggravant. La dernière chose à laquelle elle renonça fut d'écrire à sa mère.

Comme celle-ci la suppliait de ne pas s'imposer cette fatigue, elle répondit tendrement.

Cela me fatigue d'écrire, mais pas de Vous écrire.

En août, on espéra qu'un changement serait salutaire et on décida le départ pour Ostende où « il y avait, comme à Spa, un monde fou, et de toute sorte » (5 août).

La Reine y mena quelques jours seulement sa vie habituelle. Mais son état s'aggrava bientôt.

Les deux dernières lettres furent les suivantes :

Ostende, 12 septembre 1850.

Je me conformerai à vos ordres, chère Maman; je commence la lettre et Denise l'achèvera. Je vous remercie mille fois de la votre d'hier. Je suis heureuse de voir que votre rhume va mieux, et que vos tristes occupations vous absorbent.

le 21 septembre.

Je suis réellement mieux aujourd'hui, chère Maman, quoique j'aie encore de la fièvre la nuit, et je vous écris de nouveau de ma chaise-longue où l'on me dit que j'ai assez bonne mine.

Hier, je n'ai pu me lever, mais je vous répète, je suis réellement mieux aujourd'hui.

Je vous remercie de tout cœur de vos si tendres lettres, et je suis bien touchée de votre affection et de celle de toute la famille. Dieu sait, au reste, combien je vous aime tous, et l'un de mes

grands tourments est de vous donner encore du souci en ce moment.

J'ai reçu à l'instant une lettre du malheureux Montpensier; il a reçu toutes vos lettres et me demande de lui écrire à nouveau. Veuillez lui expliquer comme quoi cela m'est impossible et lui dire que je le ferai dès que je le pourrai. Denise va achever ma lettre. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Louise.

Après le 21 septembre, c'est par la fidèle amie de la reine Louise, sa Denise (marquise d'Hulst) que la reine Marie-Amélie est renseignée sur l'état de santé de sa fille.

Elle s'apprête à venir à Laeken, et son départ de Claremont est provisoirement fixé au 8 octobre.

Mais il doit être retardé de quelques jours, qui furent les derniers de cette existence, toute de fidélité, de piété, de charité et de patriotisme.

Louise-Marie d'Orléans, première reine des Belges, rendit le dernier soupir le 11 octobre 1850.

Comte HIPPOLYTE D'URSEL.

Le XVII^e siècle⁽¹⁾

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

VI

L'assimilation de la Renaissance par la pensée catholique : platonisme, stoïcisme, épicurisme

Nous arrivons ainsi au problème fondamental : l'assimilation de la Renaissance par la pensée catholique. Comment, ce problème, le catholicisme français l'a-t-il résolu?

Rappelons d'abord que la Réforme éliminée, l'Eglise n'avait plus devant soi que la Renaissance. Celle-ci avait semé dans les esprits des germes beaucoup plus dangereux que la Réforme. La Réforme, après tout, s'était développée dans le cadre du christianisme, dont elle retenait, au moins alors, les principes fondamentaux : la foi en un Dieu personnel, en la Trinité, dans le Christ, seconde personne de la Trinité, les fins dernières, la grâce, la morale, même un reste de vie sacramentelle. Les protestants, c'étaient des frères séparés, et l'Eglise n'avait point abandonné l'espoir de les réunir un jour : l'union des Eglises préoccupe en commun Leibnitz et Bossuet. Il y avait, en revanche, dans la Renaissance, des tendances qui agissaient directement contre le christianisme, des tendances, — qu'on me passe la pédanterie du terme — géocentriques, diamétralement opposées au théocentrisme de la doctrine chrétienne. La Renaissance contenait en germe tout le laïcisme moderne. L'Eglise, qui voit très loin, avait prévu combien ce mouvement, si porté qu'il fût par l'enthousiasme en faveur de la science et de l'art, et par l'amour de l'humanité, pouvait être dangereux pour la civilisation et l'humanité elles-mêmes, à cause du matérialisme et de l'anarchie qu'il contenait en puissance. En outre, la Renaissance, — une certaine Renaissance, bien entendu, — apparaissait comme un réveil du paganisme. Or, au XVI^e et au XVII^e siècle, l'Eglise craignait encore le paganisme. C'était le vieil ennemi, jamais mort, que, depuis Constantin, elle avait forcé, peu à peu, à rentrer sous terre, mais qu'elle sentait toujours là, *quaerens quem devoret*. Et cette crainte est un fait d'une extrême importance, qu'il faut avoir sans cesse présent devant soi pour comprendre l'attitude prise par le catholicisme

(1) Voir la *Revue* des 12, 19 février et 11 mars 1932.

— et peut-être plus encore par le protestantisme — à l'égard de la Renaissance.

D'autre part, second fait à considérer comme une restriction au premier, le catholicisme, l'Eglise avait compris que la Renaissance était une réaction nécessaire, un rajeunissement nécessaire, le commencement d'une époque nouvelle, qu'elle contenait, à côté de germes nocifs et de tendances dangereuses, des éléments de rénovation dont elle-même n'aurait pu se passer, sous peine de justifier les critiques, les moqueries dont une théologie désuète et une scolastique stérilisée étaient l'objet. Elle-même était imprégnée d'esprit « renaissant ». Elle-même, à commencer par ses papes, avait largement favorisé la Renaissance. La combattre était impossible. Il s'agissait de l'assimiler. Voilà donc comment se posait le problème. Il était fondamental. En le résolvant, le catholicisme, l'Eglise fixait son attitude à l'égard du monde moderne, par conséquent à l'égard de notre temps.

* * *

Rappelons en quoi la Renaissance consiste essentiellement : le développement de la conscience individuelle, qui est son premier caractère, l'amour de la vie et la confiance dans la nature, enfin le sentiment esthétique. Ces quatre tendances n'avaient en soi, rien d'opposé au christianisme. Bien au contraire : la morale chrétienne a puissamment contribué à dégager, éclairer, diriger la conscience humaine; la vie est un don de Dieu; la nature est une œuvre de Dieu, une œuvre bonne en son essence, où Dieu se reflète et qu'il faut aimer; le beau est un transcendantal, un des caractères essentiels de l'être. Donc pas de difficultés. Aussi bien la Renaissance chrétienne, non seulement n'a-t-elle jamais rencontré de difficultés à se développer comme telle, mais encore n'eut-elle jamais, à aucun moment, l'idée qu'elle rompait avec le Moyen âge, la pensée médiévale : elle les continuait, les achevait.

Cependant, elle avait, parfois, un scrupule; son admiration pour les anciens, l'engouement de tout le siècle pour l'antiquité, — pour la plus foncièrement païenne des antiquités, la Grèce. Les Romains ne l'inquiétaient guère : race austère, race de juristes et de guerriers, race politique beaucoup plus qu'artiste, faite pour gouverner un empire beaucoup plus que pour voyager en curieux dans le monde changeant des idées; au surplus, choisie par la Providence pour préparer le cadre terrestre de l'Eglise qui s'appelle romaine et dont la langue est le latin. Malgré les Pères grecs, l'hellénisme était beaucoup plus suspect, avec ses belles nudités et ses systèmes philosophiques où se tenaient embusquées toutes les hérésies; un peu la tentation de saint Antoine pour l'ascétisme chrétien et la théologie scolastique. Autrement dit, l'Eglise sentait fort bien que, dans l'atmosphère de l'hellénisme, de l'humanisme, ces quatre tendances de la Renaissance risquaient de dévier et de se retourner contre le christianisme, ses dogmes et sa morale : le développement de la conscience individuelle, de se faire dans le sens de l'individualisme et du libre examen; l'amour de la vie, de dégénérer en sensualité; l'amour de la nature, de tourner au naturalisme païen et d'opposer la science à la foi; le sentiment esthétique, de s'ériger en une religion, elle aussi païenne, du beau.

Il fallait donc garder la direction de ces tendances, en profiter même pour accomplir les réformes dont l'Eglise avait besoin.

Durant tout le Moyen âge, l'Eglise ne s'était guère placée au point de vue de l'homme, mais à celui de l'univers. C'était un principe de synthèse auquel la Renaissance substituait un principe d'analyse. La Renaissance — et naturellement aussi la Réforme — avait détaché l'homme de l'univers pour le placer directement en face de Dieu. Rien ne l'exprime mieux que cette fresque célèbre de Michel-Ange : la *Création d'Adam*. Elle représente le premier homme dans sa force et dans sa nudité, à demi appuyé à des rochers grisâtres, en face de Dieu le Père qui vient de le créer, de le modeler

comme un chef-d'œuvre, et dont le doigt laisse à peine se détacher de lui sa magnifique et puissante créature. Ainsi la Renaissance place en face de Dieu, sans intermédiaire, l'homme debout au centre de la nature dont il fait partie et dont il est roi. Les rapports de l'homme avec Dieu, donc les questions du libre arbitre et de la grâce, donc les problèmes de la morale spéculative et pratique, telles seront désormais les préoccupations essentielles des théologiens, des casuistes. De là toutes les controverses qui ont agité les esprits, de l'apparition de Luther jusqu'à la disparition de Port-Royal.

Non que ces problèmes fussent nouveaux : ils sont trop fondamentaux, trop éternels pour cela. Mais nouveau était l'esprit avec lequel on les abordait. Cet esprit est imprégné de philosophie antique : l'assimilation.

* * *

Les trois formes de la philosophie antique dont on voit l'esprit de la Renaissance se revêtir successivement, sont : le platonisme, le stoïcisme, l'épicurisme.

Le platonisme fut très vite, très facilement absorbé. Aussi bien les affinités entre la philosophie platonicienne et l'esprit chrétien n'avaient-elles pas attendu le XVI^e siècle pour se manifester. Elles se révèlent dans saint Augustin, qu'on va désormais opposer à saint Thomas et par lequel le platonisme rentrera dans la théologie du XVII^e siècle. C'est donc plutôt une tradition qui reprend, après avoir été, non pas interrompue, mais réduite par l'influence d'Aristote contre lequel le platonisme de la Renaissance, puis celui du XVII^e siècle réagissent si fortement. Le platonisme sera désormais incorporé à la métaphysique chrétienne par François de Sales, l'humanisme dévot, l'Oratoire, Descartes même, Malebranche enfin. On peut dire que le platonisme revivifiera la métaphysique, laquelle s'était desséchée sur le squelette du syllogisme : le retour aux idées innées, que saint Thomas avait combattues, et qu'on voit reprendre entre autres par les Jésuites, est significatif. Il la revivifiera en y introduisant, comme la lumière blanche et or qui remplit une église baroque, un idéalisme esthétique dont précisément le *Traité de l'amour de Dieu*, de François de Sales, et les beaux dialogues de Malebranche, et la pensée même, magnifique et tranquille, de Bossuet, sont pénétrés. Jusque dans la théologie, on apprend que la beauté de la forme, l'harmonie de la composition, l'éloquence du style, sont des qualités indispensables : on l'apprend à l'école de Platon, artiste autant que philosophe, — de Platon à qui la Renaissance doit ceci : d'avoir échappé en partie au matérialisme dont elle était menacée.

L'assimilation du stoïcisme fut moins naturelle, plus laborieuse. Le platonisme, il faut le préciser ici, correspond à la Renaissance dans sa jeunesse, son optimisme, son enthousiasme idéaliste ; le stoïcisme correspond à l'époque des guerres civiles et religieuses, à celle du baroque, à celle de la vieillesse, du pessimisme et du découragement. Le platonisme est venu en France d'Italie; le stoïcisme y est venu par le Nord, par les Allemandes. Le platonisme était fait pour les âmes mystiques, le stoïcisme pour les intelligences « raisonnables » et douées de volonté. Le platonisme allait aux contemplatifs, aux métaphysiciens; le stoïcisme convenait aux moralistes, aux hommes d'action. Il fut d'abord une raison de vivre, une consolation, un renforcement du courage et de la volonté pour les chrétiens, catholiques ou protestants, que les malheurs des temps accablaient. Il fut ensuite un moyen de roborer, de cuirasser la conscience individuelle, de se persuader que la douleur et la mort ne sont point des maux, à un moment où chacun se sentait chaque jour menacé dans ses biens et dans sa vie, avait chaque jour à porter un deuil; il se combinait fort bien d'ailleurs avec le scepticisme politique et religieux. Enfin, à l'heure où commença le grand mouvement de la réforme catholique, il devint un adjuvant de la morale chrétienne. Il fut

la doctrine seconde et tonifiante de cette génération dont Juste Lipse à Louvain et Du Vair en France sont les représentants les plus éminents. Génération intermédiaire entre celles des « renaissants » et celles des « classiques » : esprits graves, austères, qui ont perdu l'enthousiasme des renaissants, mais aussi leur superficialité, qui se sont dégagés de tout paganisme et de toutes préoccupations trop exclusivement esthétiques, qui ont gardé de l'humanisme le goût de la science, de l'observation, des textes, ont acquis le sens critique et le sens psychologique, et dont les soucis sont d'ordre moral, national et religieux. C'est la première génération des « méthodiques ». Ces esprits ont vu dans le stoïcisme une philosophie pratique, propre à fortifier les caractères dans l'adversité, à les doter de volonté reconstructive; mais ils ont compris que cette philosophie est incomplète sans le christianisme. Et ils ont fait du christianisme stoïcisé une philosophie, la « sainte philosophie ». Pour eux, le stoïcisme est de nulle valeur, s'il n'apprend à « vivre en Dieu ». Dans ce sens, le stoïcisme a contribué à ramener à la foi bien des sceptiques et bien des libertins, tout en introduisant dans la foi, au détriment de l'élément mystique, un élément rationnel parfois pesant, et qui lui coupait les ailes.

Voilà pourquoi le stoïcisme trouva tant d'adeptes dans cette grande bourgeoisie française à la fin du XVI^e et dans la première moitié du XVII^e siècle. Cette bourgeoisie de robe, avec son sprit juridique et ses tendances gallicanes, réaliste et raisonnable, un peu sèche, et très provinciale, donnera au classicisme, non pas ses artistes, mais ses artisans. Aussi le stoïcisme chrétien vieillira-t-il assez vite et les œuvres de son maître et propagateur, Du Vair, seront-elles assez vite abandonnées. Mais l'esprit stoïcien n'en aura pas moins pénétré si profondément qu'il faut voir en lui l'une des pierres qui entrent dans les fondations de l'esprit classique. On le retrouve dans la préciosité, dans Balzac, et surtout dans Corneille dont les héros, volontaires jusqu'au raidissement, jusqu'à l'inhumanité, sont des stoïques chrétiens; on le retrouve chez les jansénistes comme chez les Jésuites. Mais à la longue, on s'aperçut qu'il était dangereux pour la religion même dont on avait cherché à en faire le soutien : oubli de la grâce, mépris de l'humilité, méconnaissance de l'exemple donné par le Christ, et trop de confiance dans la volonté humaine. Un renouveau du mysticisme devenait ainsi nécessaire. Néanmoins, le stoïcisme chrétien se diffusera dans tout le XVII^e siècle, qui fut un siècle de volonté, de résistances aux germes d'anarchie dont l'organisme français était plein depuis le XVI^e.

L'assimilation du platonisme et du stoïcisme par la pensée catholique et française va permettre à celle-ci de résister avec plus d'énergie et de succès à l'épicurisme. Car celui-ci, c'est l'adversaire avec lequel on ne compose jamais. Adversaire subtil, dangereux autant par sa faiblesse apparente que par sa réelle force. Sa faiblesse apparente consiste en ceci qu'il n'est pas organisé et ne s'offre pas aux coups comme une doctrine cohérente et par conséquent saisissable. Sa faiblesse, c'est encore d'être représenté par les libertins, par une bohème dont l'intelligence n'était pas très considérable, s'il y avait là des tempéraments et des talents, et qui ne se trouvait plus d'accord avec le temps : les libertins sont en marge, des attardés et des égarés, pour nous exprimer à la manière de M. Lanson. Mais sa force réelle est d'exister à l'état de tendances subtiles et insinuantes, capables de se glisser partout et de revêtir bien des formes, hypocritement. L'Eglise ne s'y est pas trompée. Elle a combattu les libertins qui agissaient en ordre dispersé — bande, encore un coup, peu redoutable, — surtout à cause de ce qu'ils représentaient : une arrière-garde du XVI^e siècle, mais une avant-garde du XVIII^e, le principe le plus antichrétien de la Renaissance. Et non seulement antichrétien : antireligieux. L'athéisme dont ils faisaient prudemment profession, c'est la négation, la destruction de l'idée-base sur quoi toute la

reconstruction du XVII^e siècle allait se faire. L'Eglise voyait dans l'athéisme l'acide destructeur de la morale, à un moment où il fallait moraliser l'homme et la société, à un moment où il fallait la reconstruire. Avec l'athéisme, l'Eglise s'écroule, mais aussi la royauté. C'est pourquoi elles avaient peur des libertins, beaucoup plus que des protestants qui, redisons-le, ne les inquiétaient plus guère. D'ailleurs, sur ce champ de bataille, les protestants redevenaient des alliés.

L'Eglise craignait donc l'athéisme, mais elle craignait encore plus qu'il ne trouvât des soutiens dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, chez ceux que nous appellerions aujourd'hui les intellectuels et que le P. Garasse nommait alors les beaux-esprits. Car le danger libertin se produisait à un moment où l'enseignement dans les séminaires, où la théologie, l'exégèse, l'apologétique avaient besoin d'être renouvelés et modernisés de fond en comble. Cette crainte fut un stimulant pour la réforme catholique, en lui révélant quel péril se serait pour elle de ne point adopter les méthodes modernes et l'esprit moderne lui-même, de se désintéresser des sciences, des arts, des lettres. Mais le divorce entre la science et la foi fut évité par le fait que tous les grands savants se trouvèrent être alors de grands croyants, chez les protestants comme chez les catholiques, en France comme hors de France : Newton, Leibnitz. Tant une atmosphère de foi planait encore sur l'Europe, même après la scission religieuse, et tant la foi était un besoin, un postulat de l'époque entière.

* * *

L'Eglise a donc accepté, ou plutôt assimilé, la Renaissance. Assimiler, qu'est-ce que cela veut dire? Au XVI^e siècle, les pontifes romains avaient protégé, encouragé la Renaissance; un grand nombre de prélats s'y étaient ralliés ou s'en étaient faits les promoteurs. Dès le XV^e siècle, combien nombreux étaient les catholiques, dans tous les pays, qui attendaient un renouvellement de la vie religieuse, qui souhaitaient la réforme du clergé, celle de l'enseignement. Mais la Renaissance, il le faut répéter, tournait autour de l'Eglise, elle n'avait pas encore fait son entrée dans l'Eglise. Elle partageait avec l'Eglise la vie de nombreux chrétiens, de nombreux gens d'Eglise, à commencer par des papes tels que Léon X; mais c'était une cohabitation, non un mariage. L'Eglise ne l'avait point assimilée. La Renaissance n'avait été admise que dans l'art religieux, dans les formes; la pensée, l'enseignement lui résistaient encore, se méfiaient d'elle, en France surtout. Là est la différence.

L'Eglise n'est jamais pressée. Sa devise est cette parole d'Isaïe : « Celui qui a la foi, qu'il ne se hâte point ». Nous la trouvons même, nous autres catholiques, parfois bien lente. Pour qu'elle acceptât l'esprit nouveau, il fallut la grande secousse, je dirais la leçon de la Réforme. Il fallut les cinquante ans de guerres civiles et religieuses, et toutes ces ruines à relever.

« Stable dans ses dogmes, le catholicisme est mobile dans ses lumières », écrit Chateaubriand dans la conclusion des *Mémoires d'outre-tombe*. Pour mieux défendre, fortifier les dogmes, la doctrine, la discipline, l'unité de l'Eglise sous l'autorité du pontife romain, le catholicisme adopta les lumières de la Renaissance. Il accepta l'humanisme comme méthode et comme esprit. Il accepta de se placer au point de vue de l'homme. Il accepta, non seulement l'étude, mais encore la vulgarisation des textes sacrés. Ou plutôt, comme il n'avait jamais négligé, ni l'une ni l'autre, il accepta d'y travailler avec une autre méthode. L'étude avait été, jusqu'alors, surtout théologique et philosophique : l'Eglise y ajouta la philologie, l'exégèse. La vulgarisation avait surtout consisté dans la distribution des textes sacrés tout le long de l'année liturgique : l'Eglise y ajouta désormais l'exégèse, puis la mise à la portée de tous, grâce à des traductions soigneusement faites et commentées,

des textes eux-mêmes. Elle donna une plus grande place à la prédication modernisée : origine et source de cette grande éloquence de la chaire au XVII^e siècle. Elle intégra dans son enseignement les *humaniores litterae*, les sciences exactes et naturelles, et se chargea de préparer elle-même des humanistes et des savants. Elle donna toute son attention à la beauté de la forme. Enfin, elle accepta de se placer au point de vue de la Renaissance : l'homme.

Se placer au point de vue de l'homme, cela signifie connaître l'homme, et, de l'homme une fois connu, regarder vers Dieu. D'abord connaître l'homme : effort de pénétration dans la nature humaine pour y découvrir les ressorts indirects et les mobiles lointains, cachés, de ses pensées et de ses actes, pour y discerner les influences et les réactions de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme, tout ce qu'il y a de misère et de grandeur dans cet être double, dans cet être complexe, qui a les pieds enfoncés dans la matière et la tête exaltée dans les cieux. Le XVII^e siècle acquerra de la sorte un sentiment, parfois tragique, de ce dualisme vivant qu'est l'homme, et de la lutte intérieure qu'est la vie humaine. Et, suivant qu'il portera l'accent sur la grandeur ou la misère de l'homme, sur la puissance de sa volonté ou la faiblesse de sa nature, il sera optimiste ou pessimiste, optimiste jusqu'à en devenir trop indulgent, — trop « laxiste », — pessimiste, jusqu'à nier la liberté humaine, rejoindre Calvin dans son terrible dogme de la prédestination. De là, tous les débats qui ont ému, qui ont dressé les uns contre les autres les théologiens et les moralistes.

Regarder ensuite vers Dieu, puis de Dieu, redescendre vers l'homme : nous voici de nouveau en présence de ce besoin, tout affectif, de contempler Dieu et de se fondre en Lui — *assimilari Deo*, dit saint Thomas — qui est le besoin profond du chrétien complet, véritable, et que trop d'intellectualisme ou de rationalisme dans l'éducation religieuse pouvaient, parfois, étouffer. La réaction mystique dont le point de départ est, dès la fin du XV^e siècle, hors de France, en pays germaniques, cette réaction qui avait dévié, au début du XVI^e, en évangélisme, puis en protestantisme, elle va reprendre au XVII^e, ou plutôt l'Eglise va la reprendre, mais en la soumettant à plus de méthode et plus de discipline. Nous la voyons ainsi absorber le second des grands courants qui parcourent toute l'époque de la Renaissance, et, après avoir porté l'accent sur l'homme, porter maintenant l'accent sur Dieu. Autrement dit, après avoir pris la voie large de l'humanisme dévot, changer de route et prendre la voie étroite, mais qui monte directement.

L'humanisme dévot, ce sont les Jésuites et François de Sales qui le représentent.

VII.

Les Jésuites.

L'apparition des Jésuites, quand on purge leur histoire des légendes et des préjugés, est un fait considérable dans l'histoire de la civilisation moderne, dans l'histoire du sentiment religieux et dans celle de la culture française. Ces messieurs de la Compagnie de Jésus accomplirent, dans l'intérieur du catholicisme, une véritable révolution. Ils voulurent être modernes et ils purent l'être. Leur force et leur faiblesse fut de se présenter comme une association d'un type absolument nouveau, intermédiaire entre les ordres et le clergé séculier, une congrégation sans attaches avec aucune des anciennes règles, ni charitable, ni contemplative, ni studieuse, mais les trois ensemble, et mise au service de l'Eglise et de son chef, volontairement déracinée, de caractère, dirions-nous aujourd'hui, « nettement international ». On ne pouvait donc les ranger dans aucune catégorie. D'emblée, ils suscitèrent la méfiance des deux clergés entre lesquels ils venaient s'insérer, en rénovateurs de l'enseignement, en ennemis de la routine,

comme la suspicion des gouvernements à l'emprise desquels leur caractère international, pontifical, les soustrayait; à quoi vint s'ajouter la haine des réformés contre qui, ordre militant, ils prenaient l'offensive. Cela suffit pour expliquer la tenace légende qui s'est accrochée à ces soutanes noires et les a plusieurs fois mises en lambeaux. En France, ils allaient avoir contre eux les ordres enseignants, les gallicans et les huguenots. Mais ils surent gagner le roi et ils s'imposèrent par leur science et par leurs vertus. Leur influence dans la formation de la pensée au XVII^e siècle, et dans l'élaboration de l'idéal classique, fut considérable. Essayons-nous à le déterminer.

L'ordre des Jésuites correspond exactement à l'esprit, aux tendances de la Réforme catholique, et à cet état de la civilisation que, pour le moment, faute de mieux, on nomme le baroque. Leur origine est espagnole, au temps où l'Espagne est à la tête de la Réforme catholique et produit les œuvres les plus caractéristiques — exagérées, passionnées, violentes — de l'art baroque. Cet art baroque, d'ailleurs, les Jésuites le diffusèrent, ils le feront leur; ils l'humaniseront en l'affaissant parfois, et, surtout en France, ils sauront le subordonner aux tendances moyennes, ordre et clarté, de l'art classique, au goût de la société mondaine.

De son origine espagnole, l'ordre gardera toujours un caractère chevaleresque et militaire. Son fondateur, Ignace de Loyola, était lui-même un chevalier, un soldat. Sa première idée, tout espagnole, fut de constituer un ordre destiné à évangéliser les musulmans et à racheter les captifs; son idée seconde et définitive, fut d'organiser une milice en soutane, mise directement au service du pape pour toute mission que celui-ci voudrait lui confier : de là cet autre caractère, exclusivement catholique romain, — les gallicans disent ultramontain, mais nous dirons, nous, international, ou plutôt supranational, ce qui devait contribuer au développement universel de l'esprit jésuite. Cet esprit, troisième caractère, fut l'esprit humaniste : les Jésuites s'imposèrent et imposèrent à leurs élèves une forte éducation humaniste. Ils développaient beaucoup les dons extérieurs, l'éloquence, le théâtre, le sport, les armes, la danse; la rhétorique devint leur spécialité. Il est curieux de noter que cet ordre négligeait dans son enseignement la géographie, l'histoire et même les sciences, lui qui devait être un ordre missionnaire, produire tant d'excellents géographes, historiographes, astronomes, physiciens. C'est que les Jésuites, quatrième caractère, reçurent la mission de former les élites, des aristocraties, suivant ce principe, nouveau, tout au moins dans son application méthodique : la vie, la perfection chrétienne peut et doit se concilier avec la vie dans le monde, et c'est en cela qu'ils nous apparaissent comme la congrégation la plus moderne alors, la mieux adaptée à un besoin primordial de la société française. Ordre éducateur et missionnaire, les Jésuites avaient besoin d'être des psychologues, et ils le furent, parfois avec excès, ce qui les conduisit dans la voie trop large de la morale facile. Mais ce cinquième caractère qui allait faire d'eux les maîtres de la casuistique, n'empêche en rien le sixième : les Jésuites furent des stoïciens. Un peu comme Montaigne, avec le sourire. Très durs envers eux-mêmes, ils furent trop indulgents envers les autres. Les règles de saint Ignace révèlent chez celui-ci une conception pessimiste de l'homme, tandis que, dans leur action extérieure, dans leurs méthodes de pédagogues et de directeurs de consciences, les Jésuites révèlent une conception optimiste. Ils ont appris à briser leur propre volonté : ils exaltent celle des autres. Ils obéissent à leur supérieur *perinde ac cadaver*, et ils se mettent, comme on dit familièrement, « dans la peau des autres », pour les mieux comprendre, avant de les juger. Faute d'avoir compris cette double attitude, beaucoup les ont accusés de duplicité.

L'action, très profonde, que les Jésuites ont exercée sur l'es-

prit français et dans la formation de la doctrine classique, nous la résumerons ainsi :

Les Jésuites furent, non seulement les éducateurs d'une élite, mais encore les créateurs d'une forme de culture, presque d'une civilisation. Celle-ci s'est étendue à toute l'Église catholique, elle a même exercé bien au delà son influence. Ce qui en constitue l'essence, ce en quoi les Jésuites se révélèrent vraiment géniaux, c'est la synthèse entre le christianisme et l'antiquité, cette « compatibilité » que les humanistes chrétiens avaient cherchée sans la trouver tout à fait, sans jamais cesser de douter si elle était vraiment possible, ni d'avoir des scrupules. Il n'y a plus désormais deux mondes clos : le monde antique où l'on appartenait par la raison, par le sentiment esthétique; le monde chrétien où l'on appartenait par la foi. La raison redevient le piédestal, sculpté à l'antique, de la foi; l'esthétique sert à l'embellir cette foi et la rhétorique à l'exprimer. Ainsi les Jésuites se sont servis de l'humanisme un peu comme saint Thomas s'était servi d'Aristote, comme d'une méthode pour éduquer l'intelligence et la sensibilité. La sagesse antique ouvre l'esprit, roboré la volonté, les préparent tous deux aux exigences de la vie chrétienne, à une foi éclairée; la beauté antique prépare les sensibilités à mieux sentir Dieu dans l'harmonie de ses œuvres : les deux pilastres de la façade, entre lesquels s'ouvre la porte de la grande église blanche, claire, ornée, *ad majorem Dei gloriam*.

Une telle éducation, avec ces méthodes et cet esprit, avait une portée immense. D'abord, elle était faite pour constituer une aristocratie chrétienne. L'enseignement des humanités est un moyen de sélection; il forme les élites intellectuelles, il maintient les élites sociales, il met celles-ci en rapport avec celles-là, sur le plan de l'unité d'esprit, il les élève, l'une et l'autre au-dessus de la plèbe : *odi profanum vulgus et arceo*. Mais l'enseignement religieux vient corriger cet orgueil par la vertu, que les Jésuites ont si fort pratiquée, propagée, de l'humilité chrétienne; il vient rappeler aux hommes qu'ils sont tous frères, tous égaux devant Dieu. Voilà comment s'établit l'équilibre classique entre la raison et la foi, l'antiquité et le christianisme; voilà comment s'établit l'équilibre intérieur qui fait l'« honnête homme ».

Mais cette éducation possédait encore une autre vertu : son caractère catholique, c'est-à-dire universel. Elle a reconstitué une Europe, après la déchirure de la Réforme qui était un faisceau de nationalisme religieux. Elle a créé ce type d'Européen cultivé qui pouvait être français, espagnol, allemand, anglais, polonais, suédois, hongrois ou russe, mais qui affirmait par sa seule présence l'unité de l'esprit, l'unité du goût, l'unité dans la manière de penser et de sentir : ce type, le romantisme, plus tard, le tuera lentement, et nous aurons le siècle des « nationalités ». Il est facile, en effet, de se rendre compte que cette éducation dépassait les frontières politiques, et dépassait aussi les frontières des religions, par le rayonnement de ses méthodes. S'il y eut, de la fin du XVI^e siècle au début du XIX^e une Europe, — une Europe classique, une Europe française, — c'est en bonne partie aux Jésuites qu'on le doit.

Nous ne saurions dissimuler cependant le vice interne de cette éducation humaniste et religieuse. C'est que, par un certain manque de profondeur philosophique — les Jésuites n'ayant pas derrière eux une grande tradition comme les Dominicains, et n'étant jamais parvenus à s'en créer une, — la soudure ne fut jamais absolue entre ces deux éléments. Ces « bons pères » avaient d'ailleurs, ne l'oublions pas, hérité, accepté de la Renaissance une indulgence, qu'on leur a parfois reprochée, dans la nature humaine, et de l'humanisme une dose de rationalisme stoïcien qui devaient pénétrer l'esprit de leurs élèves mondains et peu dévots, et ceux-ci ne pouvaient qu'être nombreux. Le principe du partage était excellent : au christianisme la vérité, aux anciens la beauté. Mais comment s'y tenir? Comment ne pas admirer la sagesse

antique? Comment ne pas admirer les héros de la Grèce et de Rome, et leurs leçons de patriotisme, de civisme? C'était risquer, peu à peu, malgré tous les exercices spirituels, de reléguer la religion dans la métaphysique et la théologie. Tout en haut de l'édifice : oui, mais on n'habite pas volontiers sous les toits, si l'on n'a point de vocation spéciale. Telle fut donc la tendance de l'éducation donnée par les Jésuites; cette tendance s'accrut au cours du XVIII^e siècle, pour se corriger au cours du XIX^e, grâce à un renforcement de l'enseignement philosophique : de plus en plus, on voit les Jésuites devenir thomistes aujourd'hui.

* * *

L'éducation, telle que les Jésuites la conçoivent et l'appliquent, possède tous les avantages, mais aussi tous les inconvénients d'un système destiné à former une classe spéciale plutôt que de fortes individualités. C'était leur but, et c'était nécessaire. Il n'est pas juste d'affirmer que les Jésuites n'ont jamais su éduquer des personnalités originales et puissantes : Corneille fut leur élève. Mais eux-mêmes, — qui ont tant produit de grands caractères malgré cette discipline de soldats en campagne qu'ils s'imposèrent, ou plutôt à cause de cette discipline, — cherchaient plutôt à donner une culture générale à des hommes que la vie spécialiserait ensuite dans des fonctions dirigeantes : officiers, diplomates, magistrats, hommes de cour. Littérairement, cette éducation formait un bon goût moyen, et ce bon goût finira par stériliser le classicisme. Les Jésuites furent d'excellents professeurs de rhétorique. Mais la rhétorique pousse à croire qu'il suffit d'appliquer des règles et des procédés pour avoir un chef-d'œuvre : cette idée fautive est une cause de l'anémie dont le classicisme finira par mourir. La timidité de Voltaire en littérature vient en partie des Jésuites dont il fut l'élève reconnaissant.

Voyons maintenant, pour nous préciser, quels éléments les Jésuites ont apporté dans cette formation, faite en si grande partie d'impondérables, de la doctrine classique elle-même.

Il y a, me semble-t-il, deux éléments essentiels qui ne viennent pas d'eux seuls, mais d'eux surtout.

Il y a d'abord ce goût moyen fondé sur l'éducation humaniste et qui est le terreau du classicisme. Les anciens, modèles de beauté d'abord, de sagesse ensuite. Ce n'est plus l'envirement de la Renaissance; c'est une admiration calme et raisonnée, qui tire des textes grecs et latins des leçons de composition, d'éloquence, et des exemples de vertu patriotique, de haute politique, de morale naturelle. Les Jésuites ont ainsi apporté tous les éléments d'un art poétique : celui de Boileau, moins ceci que les Jésuites, loin de nier l'existence d'un art, d'une poésie, d'un théâtre, voire d'un roman catholique, travaillent à les définir et à les développer; c'est dans la poésie ou le théâtre en langue latine qu'ils ont produits eux-mêmes dans tous les pays, qu'on peut saisir le mieux comment ils entendaient la combinaison de l'art sacré et de l'art profane, de l'humanisme et du christianisme, et l'application à des sujets religieux des règles, tirées des anciens. Ils ont ainsi prolongé la vie du latin « renaissant » ou baroque jusque dans le XIX^e siècle. Ils ont propagé le goût de l'éloquence et le goût du théâtre, ce qui est important pour la connaissance, moins de la littérature au XVII^e siècle, que de la manière dont elle s'est formée. Et pourquoi ne pas constater ici que l'art jésuite est la dernière forme originale de l'architecture sacrée, le dernier grand style?

Le second élément, c'est la psychologie. Ici, nous rencontrons la casuistique, le probabilisme. Depuis les *Provinciales*, on est d'accord pour les condamner. Encore faudrait-il ne pas commencer par les confondre. La casuistique est une méthode qui existe, obligatoirement, pour toutes les disciplines, dès que du plan spéculatif elles descendent au plan pratique. Il y a une théologie

morale, mais il y a des pécheurs qui viennent exposer leurs péchés, leur cas au confesseur. A celui-ci de discerner le degré de culpabilité, de responsabilité; à celui-ci de reprendre, rectifier, éclairer et conduire une conscience individuelle qui n'arrive pas toujours à se rendre compte de ses actes et de leur portée : à celui-ci donc d'appliquer la loi morale à une infinité de cas particuliers. La casuistique est née du besoin de cataloguer, de discuter, d'exposer, à l'usage des directeurs de consciences, toute espèce de cas particuliers, et de projeter sur ces cas la lumière de la morale chrétienne. Car le directeur de consciences voit se présenter à lui tant de cas douteux et compliqués, que son expérience personnelle ne saurait suffire à les résoudre, et qu'il a besoin de l'expérience des autres. Il se trouve donc dans la même situation que le médecin ou le juriste, puisqu'il doit guérir les âmes et qu'il les doit en même temps juger. Il y a une casuistique du droit, il y en a une de la médecine; il eût été plus étonnant encore qu'il n'y en ait pas eu de la morale, et de fait elle existe depuis qu'il existe des philosophes et des moralistes : la casuistique stoïcienne par exemple. La casuistique est nécessairement subtile, puisqu'elle est établie pour des cas subtils eux-mêmes. Elle penchera de soi-même vers une subtilité qui s'exagérera avec la même facilité que la casuistique des avocats et des juristes. La casuistique n'est pas mauvaise en soi, puisqu'elle est nécessaire. Mais il peut y avoir de mauvais casuistes, sujets à la déformation professionnelle. La littérature des casuistes, tout entière rédigée en latin, et pour cause, est exclusivement réservée d'ailleurs aux professionnels.

Quant au probabilisme, il est, non pas toute la casuistique, mais un point de vue, une attitude psychologique dans l'intérieur de la casuistique. Cette attitude révèle une tendance tout à fait humaniste : conception optimiste de l'homme, confiance dans la nature humaine. Se mettre dans la peau du pécheur pour le comprendre et le rassurer; chercher à discerner en lui une intention droite, honnête, même si elle ne fut que subconsciente, excuser l'acte certain par l'intention probable, afin que, dans les cas douteux, cette intention fût au bénéfice du pécheur. Le probabilisme péchait lui-même par excès d'indulgence, et tombait dans le laxisme. Une réaction contre lui était devenue nécessaire, mais elle dépassa le but, parce qu'elle fut menée par des hommes dont le rigorisme, la conception pessimiste de l'homme étaient exagérés aussi : les jansénistes.

Nous n'avons pas l'intention de rouvrir ici un vieux débat. Ce qui nous intéresse, c'est de retrouver, dans l'œuvre touffue, morte aujourd'hui, vivante alors, des casuistes, — qu'ils fussent indulgents ou sévères, qu'ils fussent de l'une ou de l'autre école, ou encore du milieu — deux caractères de leur temps : la tendance au raffinement, au « fin du fin », à la subtilité, par quoi ils s'apparentent aux précieux, de si près que je les appellerais volontiers les précieux de la morale; une transposition de l'esprit scolastique, du terminisme, avec son goût du raisonnement à outrance et des cas insolubles, du domaine de la spéculation théologique dans celui de la morale. La préciosité, l'art de jouer, de jongler avec les mots et les idées, est sans aucun doute un trait foncier de l'esprit gréco-latin : le terminisme, le probabilisme, c'est, en philosophie ou en morale, la même chose que le gongorisme, la marinisme, la « grande rhétorique », la préciosité en littérature. Le génie gréco-latin se perdit volontiers dans le précis, comme dans l'imprécis le génie germanique.

On voit par la casuistique, par sa déviation, le probabilisme, combien la préoccupation de l'homme de la conscience humaine est devenue dominante. Surtout à un moment où il s'agit de reconstruire l'homme. De là, toute l'importance de l'étude psychologique. Car la casuistique n'est pas autre chose. Elle aussi, à sa manière, est une psychanalyse, seulement une psychanalyse guidée par une morale préétablie. Mais on y discerne très bien

que, si ce ferme guide n'avait pas été constamment à côté d'elle, cette casuistique eût risqué de tout ramener au problème sexuel, et de tout expliquer par lui, comme le fait le freudisme. Le spiritualisme chrétien l'a sauvée de cette déviation.

Quoi qu'il en soit, la casuistique fut, pour l'esprit français, une grande école de psychologie, tout comme la scolastique avait été pour lui une grande éducatrice de la raison. Connaître l'homme, discuter sur l'homme, mesurer la puissance de ses passions et celle de sa volonté, fonder toute une littérature sur l'homme, n'était-ce point la préoccupation dominante du XVII^e siècle, et n'avons-nous pas ici le fonds même de la doctrine, de la littérature classique? Casuistique et stoïcisme, le théâtre de Corneille en est rempli. Le héros cornélien est un homme qui voit clair dans sa conscience, qui se juge soi-même, et décide souverainement entre des tendances opposées. Ce n'est pas vainement que le vieux Corneille fut un élève des Jésuites. Il ne leur doit pas son génie, mais une empreinte marquée ineffaçablement sur ce génie.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Berne,
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

(A suivre.)

Vertus viriles et Vertus féminines ^(I)

A la lecture du titre de cette conférence, vous pourriez penser que mon sujet n'a aucun rapport avec les grands problèmes qui nous préoccupent tous à l'heure présente. Mais lorsqu'on approfondit cette question des vertus viriles et des vertus féminines, l'on découvre bientôt comment ces deux vertus se complètent et se renforcent mutuellement et leurs rapports avec les problèmes actuels deviennent bientôt évidents.

La pédagogie d'inspiration chrétienne se distingue de la pédagogie laïque ou soi-disant moderne, non seulement par l'élément surnaturel qu'elle fait intervenir dans l'activité humaine, mais aussi par l'effort qu'elle a développé en vue d'assurer à chaque force de notre nature un contrepois qui puisse la préserver du danger auquel toute tendance exclusive et unilatérale se trouve exposée.

Les représentants de la pédagogie laïque disent volontiers que la pédagogie chrétienne est une théorie céleste et qu'elle ne sait pas maîtriser les données de la vie terrestre.

Nous affirmons au contraire, que cette pédagogie met en pleine valeur toutes les vertus naturelles, qu'elle leur donne, pour ainsi dire, un élan logique, une inspiration vers la perfection, une vision des plus hautes possibilités de la pédagogie — ce dont la pédagogie purement naturelle n'est pas capable.

Il existait déjà avant le christianisme une vertu féminine et une vertu masculine; mais avant le christianisme, la féminité était plutôt une vague qualité naturelle, plus instinctive que ferme. La conception en était imprécise, obscure et incertaine. La vertu masculine de même n'a connu son plein épanouissement que dans le christianisme. Comme celui-ci a éveillé la féminité, il a aussi spiritualisé la force et a dégagé le masculinisme exclusif et extérieur de ses faux-semblants.

Il est très intéressant d'observer comment, d'une part, dans l'histoire des vertus, le christianisme a surmonté par la synthèse l'exclusivisme féminin ou masculin et que d'autre part, la nature humaine est toujours encline à tomber dans le développement

(1) Conférence faite à l'Institut supérieur de Pédagogie de Gand, le 6 mars 1932. Texte élaboré d'après des notes sténographiques.

unilatéral et qu'elle ne se rend pas compte de l'impossibilité où elle se trouve de résoudre ce problème sans le concours de l'ensemble de nos forces morales.

Il n'y a pas de tragédie plus fatale que celle de l'énergie virile lorsque celle-ci est dépourvue de ce que Cœthe a appelé « l'éternel féminin ». A défaut de la force de charité et de l'esprit de finesse, l'énergie exclusivement virile reste aveugle et dans son aveuglement elle écrase tous les obstacles et fait fi des droits de de l'homme. Et voilà pourquoi elle échoue dans son œuvre organisatrice.

Serait-ce par hasard que le latin désigne la vertu par *virtus*, c'est-à-dire cette espèce d'excellence qui est propre à l'être masculin? L'antiquité s'est employée à développer tout spécialement le côté viril du caractère humain : l'indépendance, la maîtrise de soi-même et toutes les autres propriétés de la volonté.

Lorsqu'on compare l'idéal chrétien de la virilité à celui de l'antiquité, on constate chez les anciens une certaine dureté mâle, une froideur de marbre; l'homme y apparaît comme une forteresse armée, il se tient dans une attitude fermée illustrée par le mot « autarchie ». Il est replié sur lui-même, il incarne l'indépendance complète en face du monde extérieur.

Cette affirmation de soi-même est certainement un élément indispensable au développement du caractère, mais cela n'est qu'un élément. Cet élément peut même devenir un obstacle à l'essor libre et universel de notre âme lorsqu'il prédomine, car il supprime par son attitude de défense et d'orgueil toute la richesse de notre nature.

Comparez le Christ à Socrate dans leur attitude envers le peuple. Vous ne pouvez pas vous imaginer Socrate lavant les pieds de ses disciples; vous ne pouvez pas lui appliquer les paroles de compassion envers la foule. Socrate ne hait pas le peuple mais il ne l'aime pas non plus. Jamais le mot « Agneau de Dieu » ne pourrait être dit de sa personne. Lorsque Socrate prend le calice, il ne souffre pas pour expier les péchés du monde; non, il n'existe aucune relation mystérieuse et intime entre lui et les hommes; il reste une statue tout à fait isolée, une statue de bronze, au lieu d'être une vie surabondante et vibrante de compassion et de tristesse humaine. Voilà toute la différence entre le caractère antique et l'âme vivifiée et élargie par le Christ.

Là où sont absentes les forces formatrices du christianisme, vous retrouverez partout ce caractère païen : des hommes d'une grande fermeté et d'une grande force de volonté, mais sans compréhension d'autrui, sans capacité de se placer par l'imagination dans l'état du prochain, aveugles et impuissants à résoudre les problèmes sociaux, ceux-ci étant insolubles sans la sympathie avec le prochain.

* * *

Le christianisme, qui a éduqué la force par l'amour et l'amour par la force, a également éveillé dans l'âme de la femme quelque chose qui lui fut étranger jusqu'à ce jour, notamment un élément d'« éternel masculin » et héroïque. Ce faisant, il ne l'a pas masculinisée, mais il lui a donné le courage viril et la faculté de réagir tout autrement que l'homme et de rester fidèle à sa mission de femme. C'est ainsi que saint Augustin a pu dire de sa mère : « Une femme tendre, mais virile par la force de sa croyance ». Le christianisme a uni l'amour à la volonté qui triomphe du monde et par cela il a créé l'amour triomphant du monde. C'est dans ce sens qu'on peut dire que dans le pas des vierges martyres retentit le pas de fer des légions romaines.

Au point de vue éducatif, le Christ seul a réconcilié dans l'âme humaine les qualités qui, jusqu'à sa venue, semblaient inconciliables. Lui seul a harmonisé l'énergie et l'esprit de finesse, l'humilité et la fermeté, la vérité et la fermeté, la vérité et la charité, l'activité et la contemplation. Il a mis en branle toute la plénitude de notre nature sans occasionner le chaos.

Le christianisme a fait se détendre la crampe de l'homme antique, il a permis à l'homme de se donner sans se perdre, il a éveillé dans l'homme un élément d'éternel féminin, un élément de compassion, de sollicitude, de finesse, voire de maternité; et cette transfusion de vertus féminines loin d'efféminer l'âme de l'homme l'a rendue plus héroïque, parce que la charité a multiplié ses raisons de contrôle et de maîtrise de soi-même.

Qu'est-ce que la chevalerie? C'est la virilité plus une goutte de maternité; c'est une vertu féminine destinée à développer

l'héroïsme et la présence d'esprit viril. Le christianisme a écarté tous les faux-semblants de la virilité; il a montré que la force se parfait dans la charité et que là où il n'y a pas de charité, il n'y a pas de véritable force.

Nietzsche a dit que le Christ a remplacé dans le caractère les vertus masculines par les vertus féminines. Il ne voit pas que l'éternel féminin ajouté au caractère viril, l'a aidé à se débarrasser de la dernière lâcheté qui se cache toujours derrière la brutalité.

L'imitation du Christ dans l'éducation consiste à amener la jeunesse à ce qu'elle réalise dans sa conduite quotidienne la coopération des deux vertus opposées, qui sont en même temps des vertus complémentaires. Cette coopération a pour-but non seulement d'assurer l'équilibre dans l'épanouissement des forces de notre âme, mais aussi de préparer les jeunes gens à la vie, car il faut toujours agir sur le monde avec l'ensemble des forces morales.

Il n'est pas sans intérêt de considérer la tragédie de l'exclusivité dans la vie des peuples, et de comparer les peuples pourvus d'une énergie exclusivement masculine à ces nations marquées d'une certaine noblesse. Celles-ci manquent de force de résistance et deviennent la proie des races fortes, au lieu de leur opposer une fermeté chrétienne.

Cette vertu masculine exclusive et unilatérale s'observe dans la race prussienne, héritière de l'ordre des chevaliers teutons. Il manque à la race prussienne le trait essentiel du peuple allemand : la bonté du cœur. C'est pourquoi le Prussien l'emporte sur l'Allemand; la culture extrême de la volonté a fait du Prussien le maître de l'Allemagne; l'Allemand pacifique et sans force de résistance s'est effacé devant la minorité virile, devant la force d'une volonté autoritaire. Et c'est chose vraiment tragique que de voir le peuple allemand mené par la race la moins allemande et à qui manquent les véritables traits de la culture allemande; c'est la tragédie du peuple allemand lequel, pour manquer de virilité, subit, sans révolte et presque sans résistance, la domination prussienne.

Et cette tragédie est dans toute l'humanité. On voit, d'une part, des gens doués d'une forte volonté, mais privés de culture, sans esprit de finesse et sans compréhension; et, d'autre part, on observe des gens de haute culture mais dépourvus de volonté, sans esprit de décision et de réalisation.

C'est une tragédie, car vouloir c'est déjà un contraste avec l'épanouissement universel de nos forces spirituelles. Celui qui veut vouloir doit vivre en monogamie avec une idée exclusive; il doit ne vouloir que cette idée et écarter de sa route toutes les idées qui ne cadrent pas avec le seul bu.

Les êtres doués d'une nature très fine et riches de compassion n'aboutissent pas à concentrer leur volonté; ils se laissent influencer par des égards déplacés; ils se mettent à douter et revisitent toujours leurs projets : leur vouloir est arrêté par les lignes qui croisent l'esprit de décision.

Voiez comment Michel-Ange a traduit la tragédie de l'énergie aveugle dans son célèbre monument au Médicis, à Florence. Le Médicis actif est représenté par un homme énergique; aux pieds de celui-ci une femme est endormie; dans la nuit pesante de sommeil, elle a laissé glisser sa tête alourdie. C'est là le symbole de notre commune tragédie : lorsque l'homme devient énergique, il met de côté les égards et alors l'éternel féminin s'endort sans son âme.

Cœthe a fait ressortir la même vérité dans la Solution de Faust. Nous y voyons, dans la troisième partie, le Faust ingénieur qui colonise et qui exploite les nouveaux terrains arrachés à la mer. Dans sa lutte contre le soleil il en vient à écraser un vieux couple qui entravait sa marche conquérante.

Les commentaires de Faust se sont trompés sur la solution du problème de l'âme de Faust. La vraie solution, c'est le sort tragique de l'homme conquérant et colonisateur. Faust, l'ingénieur, c'est l'homme qui veut résoudre les problèmes de notre vie d'une manière masculine, sans être éclairé par les forces de l'éternel féminin. Ces forces de l'éternel féminin, Goethe les représente vers la fin de son drame, lorsqu'apparaît la sainte Vierge. La grâce de l'éternel féminin fait luire toutes les vérités qui doivent s'épanouir dans l'homme, lorsque celui-ci veut vraiment résoudre les problèmes posés par l'esprit géométrique.

Il nous arrive de lire dans les feuilles industrielles l'annonce suivante : « on cherche un ingénieur énergique et très vaillant ». L'homme énergique que l'on demande ici n'est pas celui que

nous entendons par là. On demande ici une énergie de chien, celle qui aboie et qui mord et qui trouble chaque volonté de collaboration dans le personnel.

Il est facile de développer cette dernière énergie, l'énergie exclusivement virile, qui n'est souvent qu'une forme de laisser-aller. Il est bien moins facile d'unir l'énergie inflexible avec l'effort chevaleresque, de s'incliner devant la dignité de l'homme, de ménager les amours propres et gagner les bonnes volontés par l'aménité qui accompagne l'ordre donné.

* * *

Il est de la plus haute importance, dans la conduite des hommes, de pouvoir commander sans blesser.

L'explorateur Stanley a dit, dans son autobiographie, que beaucoup de gens confondent l'ordre avec l'affront. Celui qui commande doit se préoccuper non seulement de l'ordre qui émane de lui, mais aussi de l'état d'âme de celui à qui il s'adresse. La coordination de ces deux éléments est apparue manifestement nécessaire par l'expérience acquise dans le dressage des animaux. Un animal ne cède pas ses forces à un dresseur qui est exclusivement viril et qui manque de l'éternel féminin, de l'amitié et de la sympathie.

J'ai eu l'occasion, à New-York, de voir à l'œuvre le célèbre Buffalo-Bill. Ce jour-là, les cow-boys s'évertuaient en vain à dresser un cheval très sauvage. Buffalo-Bill leur montra son art : il se débarrassa de ses éperons et de son fouet, puis il monta sur la bête qui ne manqua pas de se cabrer derechef. L'homme se courba et chuchota des mots tendres à l'oreille du cheval. Celui-ci, qui s'attendait au fouet, se rendit bientôt à l'amitié qu'on lui témoignait. Buffalo-Bill conclut l'expérience en disant : « J'ai prouvé à ce cheval que c'est un ami qui le monte et non pas une bête ».

Ainsi, en causant avec les ménagers et en les observant dans la conduite de leurs chevaux, j'ai appris beaucoup pour ma pédagogie. « Pour dresser les animaux sauvages, m'a dit un écuyer d'Hagenbeck, il faut les traiter sans émotion, sans nervosité, dans la complète maîtrise de soi-même. L'animal sent alors la supériorité de l'homme, qui est vraiment homme et pas une bête. » Pour dompter les animaux, il faut unir l'énergie virile à l'éternel féminin.

Un jour, à l'issue d'une conférence à Bâle, un pasteur protestant s'approcha de moi et me dit : « J'ai été, pendant dix-sept ans, à la tête d'une ferme en Amérique et mes expériences confirment pleinement ce que vous venez de dire sur la manière de dresser les animaux. J'ai même réussi à avoir plus de lait de mes vaches que mes concurrents par la manière dont j'ai traité mes vaches. »

Il va sans dire que le secret des forces de l'amitié trouve son application dans la psychologie humaine.

Une foule de gens, qui ont un grand sentiment de la responsabilité, éprouvent une sorte de rage de commandement. Nombre d'instituteurs et d'institutrices sont tellement remplis du zèle d'arriver rapidement à leur but qu'ils ne laissent passer aucune faute. D'autres aussi ne laissent à leurs inférieurs aucune occasion d'apprendre l'art de la responsabilité et veulent faire tout eux-mêmes. Ainsi agissent, par exemple, beaucoup de mères dans l'éducation de leurs filles, dans leur louable désir de faire de celles-ci de bonnes ménagères.

Au fond de tout cela il y a un manque de respect d'autrui. Dans cette ivresse à se mettre en scène à tout prix, dans ce déploiement des énergies, il manque la coopération d'autrui, le souci des devoirs du prochain. Ces énergies respectives doivent collaborer. Le véritable chef n'est pas celui qui fait tout lui-même, mais celui qui guide et qui sait se créer des remplaçants. Le véritable chef sait laisser à ses inférieurs l'occasion de développer le sens de la responsabilité. Dans l'œuvre éducative de même, beaucoup d'instituteurs étouffent leurs élèves; leur zèle pédagogique, loin de vivifier, tue. Pour ceux-là, je répéterai volontiers une plaisanterie bien connue en Angleterre. Quelqu'un demandait un jour à une fillette : « Comment vous appelez-vous ? » A quoi la fillette répondit : « Mary don't ». C'était évidemment une victime du système qui consiste à tout défendre.

Une autorité ferme doit se concentrer sur l'essentiel et laisser beaucoup de liberté pour les choses accessoires.

Cela ne veut pas dire, évidemment, que les tempéraments féminins qui ont beaucoup de bonté et de vertus sociales, soient

parfaits en eux-mêmes; non, il leur faut l'appui d'une fermeté inflexible, indispensable pour éduquer. On ne peut pas tenir en ordre ni les enfants ni les hommes avec la seule bonté. Les hommes qui ne réussissent pas à résister à leur besoin de sympathie deviennent les esclaves de leur tempérament social. En présence de l'enfant coupable, ils n'arrivent pas à la punition nécessaire, ils plaignent trop « le pauvre enfant ». Nietzsche déjà les mettait en garde contre l'excès de leurs qualités sociales. « Par leur exagération, écrit-il, ils n'arrivent pas à accomplir leur tâche jusqu'au bout. Il ne faut pas aimer le prochain, mais son œuvre. »

C'est faux, parce qu'excessif. Mais il y a de la vérité pourtant dans sa parole : « Malheur à tous les compatissants qui n'ont pas quelque chose au-dessus de leur compassion! »

Ici encore, nous touchons à la tragédie de beaucoup de femmes : dans le choix de leur amour, elles cèdent à un besoin de compassion et cela les égare dans leur jugement et dans leur choix.

De même beaucoup de mensonges sont dus à une fausse sympathie, à un sens social mal contrôlé. On ne peut pas épargner à tout prix les souffrances à autrui; on ne peut pas cacher la vérité pour ménager quelqu'un. J'ai lu dans un livre d'un docteur américain, qu'il fallait user de mensonges au chevet des malades. C'est une théorie fautive et dangereuse, car on risque d'ébranler de la sorte toute confiance. Une longue expérience nous fait croire à la force bienfaisante qui se dégage d'une véracité complète, bien que atténuée par la charité et la délicatesse. Dès que vous honorez un malade par une sincérité entière, il jaillit dans l'âme de cet homme un antidote, une force qui empêche la débâcle et qui amplifie les énergies restantes.

* * *

Il y a également un pacifisme par trop féminin, un pacifisme auquel manque l'élément masculin. Il consiste dans le désir mal contrôlé de vouloir faire la paix à tout prix et avec tout le monde, fût-ce même avec le diable.

Ce pacifisme là n'est pas fondé et Luther disait déjà d'Erasmus : « Il aime la paix plus que la croix ».

Il y a en effet beaucoup de gens qui préfèrent la paix à la croix. Dire la vérité, c'est s'attirer des croix, et provoquer des ruptures. Et pourtant, la vérité s'impose. C'est pourquoi le Christ a dit : « Je suis venu apporter non la paix mais l'épée. »

Nous remarquons que dans l'évolution de l'humanité, le développement du caractère ferme et indépendant a précédé le développement de la charité. Il doit en être ainsi, car les qualités sociales et la sympathie menacent de disloquer le caractère de l'homme, lorsque celui-ci n'est pas bien fondé en soi-même et qu'il n'est pas, telle une forteresse, en mesure de résister aux puissances et aux impressions qui viennent tant de l'intérieur que de l'extérieur.

Un pédagogue américain signale trois étapes dans le développement de l'homme. La première phase peut se résumer par : « Adapte-toi »; la deuxième par : « Deviens toi-même »; et la troisième par : « Perds toi-même ».

On pourrait donc dire que l'éducation a deux tâches à proposer : la première, c'est de devenir soi-même, et la deuxième c'est de sortir de soi-même, de s'élargir par le contact avec le monde, avec le type antagoniste, avec la vie étrangère. En d'autres mots : aime d'abord ta patrie, enfonce-toi dans l'origine de ton peuple, étudie l'histoire de ta race. Ensuite, sors de ta patrie; prends contact avec une vie qui te libère de l'étroitesse des horizons, de l'intérêt individuel ou égoïste.

D'une part, la femme, pour devenir une véritable femme, doit développer toute la logique du caractère féminin, elle doit se maintenir dans les mœurs féminines sans prétendre aux mœurs masculines, elle doit représenter un tout de féminité, telle l'Antigone de Sophocle ou l'Iphigénie de Goethe. D'autre part, elle doit aussi développer dans son âme des vertus viriles. Elle a quelque chose à apprendre de l'homme, non pas pour devenir masculine mais pour acquérir la force de décision et l'esprit de suite dans le développement de ses qualités propres.

Et l'homme aussi doit devenir « ce qu'il est », dans la signification que l'antiquité donnait de l'homme, l'être viril; il doit être logique tout entier et écarter les faux-semblants de la force virile. Et d'autre part, il doit retrouver l'idéal de la chevalerie, c'est-à-dire ce quelque chose de la maternité qui tempère le caractère viril.

Il est intéressant d'observer comment les phases historiques du développement de caractère se manifestent successivement dans le développement de la jeunesse, selon la loi de la récapitulation formulée par Stanley Hall.

On observe ainsi qu'il y a un âge où le jeune homme est enclin à développer son indépendance et à prendre la forme qui définit la virilité comme le contraire de la douceur, de la féminité. A ce stade, le jeune homme s'efforce d'effacer dans son caractère tous les traits qui pourraient lui rappeler la féminité et il accentue tous les traits qui doivent contribuer à lui donner un caractère viril.

L'intervention de l'éducateur s'impose à cet âge afin d'aider le jeune homme à sortir des contradictions et du manque de logique et de lui donner une notion exacte du caractère viril.

* * *

En conclusion, je voudrais attirer votre attention sur la nécessité d'élaborer avec les jeunes gens un code d'honneur propre à former un véritable homme et une véritable femme.

A cet effet, il faut leur poser la question : « Quel est l'idéal d'un véritable homme, d'une véritable femme? Suffit-il de développer les muscles ou de prendre un bain en novembre? » On leur fera remarquer qu'il est beaucoup plus facile de faire ces choses extravagantes que de tenir bon dans une société frivole et de défendre ses convictions religieuses devant des compagnons sceptiques ou railleurs.

Certes, les exercices physiques, la tenue générale ont leur importance dans la formation de la véritable virilité, mais cela n'est qu'un commencement dans la tenue générale de notre être, il y a encore, par exemple, l'attitude en cas d'avances d'un autre sexe, l'attitude sous les coups du sort, l'attitude devant les critiques injustes, l'attitude vis-à-vis de ses propres passions : c'est en ces circonstances-là que la supériorité du caractère viril doit se montrer.

Dans toute notre éducation, il manque un peu de ce que le Moyen âge a mis dans l'idée du chevalier chrétien et de ce que la pédagogie anglaise met dans la conception de *gentleman* et *ladylike*. Ce sont là des conceptions de transition qui aideront le jeune homme un peu sauvage à s'élever à un idéal supérieur.

Dans la greffe des arbres fruitiers, il y a aussi ce qu'on appelle une greffe intermédiaire. Cette opération repose sur le fait que le sauvageon n'absorbe pas du coup la greffe la plus avancée et qu'il faut donc avoir recours, comme transition, à une greffe moyenne, plus proche de l'état sauvage.

Dans le domaine de l'éducation, nous avons également besoin d'un stade intermédiaire, c'est l'idéal bien élaboré de l'homme véritable qui nous conduira à la greffe morale et religieuse des jeunes gens. On me dira peut-être que le développement religieux, que l'état de grâce ne jaillit pas d'une préparation préméditée de la part de la pédagogie. C'est la vérité même; aussi ne s'agit-il ici que d'une préparation, que d'un développement des conceptions qui affranchissent l'âme de l'état barbare et l'ouvrent à des révélations supérieures.

On sait combien, par exemple, les jeunes gens tendent à l'indépendance. Pour élever leur idéal, recourons à la pédagogie stoïcienne, comme le conseille saint Basile, et disons-leur : « Ah! vous voulez être indépendant? Mais savez-vous à quel point vous êtes encore dépendants de la coquetterie sociale, de l'influence de votre entourage, du rire de vos compagnons? » Racontons-leur l'histoire de la montagne magnétique qui attirait les clous des vaisseaux, les disloquait et les faisait sombrer : cette montagne magnétique, c'est la société qui par ses applaudissements et ses blâmes en agit de même sur les clous de fer de nos convictions.

La collectivité semble s'être organisée comme l'ennemi du caractère indépendant. La folie collective qui déferle sur les consciences, les disloque et les détruit et préside ainsi à l'anéantissement des caractères.

Dans le même ordre d'idées, il faut jeter des ponts entre le sermon sur la montagne et le caractère naturel. En d'autres mots, c'est par étapes qu'il faut développer la maîtrise de soi-même. Le sermon de la montagne exprime les principes de la plus haute indépendance : il vous dit de répondre à l'offense par un acte de charité, à la malédiction par une bénédiction. C'est là un langage que l'homme jeune, comme l'homme primitif, ne peut pas comprendre.

Proposez donc à la jeunesse de petits essais, tels de rendre un

service à celui qui vous a calomnié ou de défendre celui-ci contre les attaques des autres. Par de telles expériences, on fait comme toucher du doigt qu'il y a un autre monde que celui où les chiens aboient et mordent et que le sermon sur la montagne a déterminé un sens dans l'évolution de la morale. C'est ainsi que le christianisme dépasse le paganisme et qu'il couronne les états primitifs de la force morale. Il a mis de la logique dans l'extirpation du mal en prescrivant l'extirpation du mal d'abord en soi-même.

La série des exemples que l'on pourrait citer ici est inépuisable. En résumé, il nous faut toujours mettre en pratique, chez les jeunes gens, la collaboration des vertus viriles et des vertus féminines. Et à cette fin, il faut avoir recours aux faits quotidiens. L'amour de la vérité, par exemple, n'exclut pas le ménagement de l'amour-propre d'autrui; la décision de suivre une vocation mûrement réfléchie ne fait pas abstraction de l'amour de ceux qui s'y opposent. Dans toutes ces circonstances, on doit s'efforcer de se plonger dans les conceptions des autres et de ménager celles-ci avec beaucoup de charité.

Un pédagogue du XVII^e siècle a fort bien résumé la tâche de l'éducation au sujet de la collaboration des deux vertus souvent tragiquement séparées, en disant : « il faut être tendre comme une mère et dur comme le diamant ».

F.-W. FÖRSTER,
Ancien professeur de philosophie et de pédagogie,
à l'Université de Munich.
Ancien ministre plénipotentiaire de Bavière.

CHRONIQUE POLITIQUE

Troubles en Irlande

La Société des Nations relevant de l'Empire britannique — la seule qui ait une véritable cohésion — passe par une crise. L'Irlande, devenue un Dominion, prétend, depuis le récent succès de M. de Valera aux élections, rompre le lien moral qui la relie encore à la Couronne et régler par un simple refus de paiement la question des annuités dues pour le rachat des terres aux anciens landlords. L'Angleterre veut soumettre le cas à l'arbitrage prévu pour les litiges survenant entre les gouvernements de ses possessions émancipées; elle menace de recourir à des représailles douanières.

M. de Valera, qui est actuellement au pouvoir à Dublin, a été toute sa vie un ennemi irréconciliable de l'Angleterre. Il a pris part à l'insurrection de 1916, déclanchée en pleine guerre, ce qui n'est pas pour lui valoir nos sympathies. Il a récidivé en mai 1918, condamné, emprisonné, amnistié, interné de nouveau, évadé, c'est un conspirateur d'une rare audace et d'une sombre énergie, qui a donné depuis dix ans du fil à retordre au gouvernement de Dublin. Il s'en tient à l'idée simpliste de l'indépendance absolue de l'Irlande; il ne pardonne pas à ceux de ses compatriotes qui ont consenti à mettre bas les armes après la victoire de 1921, d'avoir renoncé à quelque chose de l'idéal qui les avait soulevés; il demeure indifférent à l'immense bénéfice que retire l'Irlande du fait de sa participation à la communauté des nations britanniques qui assure la défense gratuite de l'île et qui lui garantit l'ouverture d'un immense marché économique. M. de Valera est un révolutionnaire; il ne prise pas l'héroïsme des prédécesseurs de M. Cosgrave qui ont presque tous payé de leur vie leur acquiescement final à une politique de paix et de modération. M. de Valera n'a rien appris. Il veut poursuivre la lutte alors qu'elle n'est plus nécessaire au salut de son peuple.

C'est toujours un moment poignant dans une révolution victorieuse que celui où des hommes courageux, le regard fixé sur l'avenir, font appel à un esprit nouveau et orientent vers le travail

constructif les forces déchaînées. La division se met alors entre les amis de la première heure; on se lance les accusations les plus atroces, souvent le sang coule. Il y eut effectivement en Irlande, à partir de 1923, une épidémie de meurtres dont le récit fait frémir.

La Révolution belge a connu quelque chose de ce tragique conflit, mais chez nous le bon sens national a résolument appuyé les efforts des modérés qui s'efforçaient de réconcilier le jeune Etat avec l'Europe. Mais il y eut cependant entre les hommes de 1830 une lutte — courte sans doute — mais extrêmement violente. Lorsque J.-B. Nothomb défendit à la Chambre le ministre qui avait encouru la haine des patriotes exaspérés, Joseph Lebeau, il prononça ces paroles qui s'appliquent parfaitement à la situation qui divise aujourd'hui l'Irlande: « Un des premiers, mon honorable ami a compris qu'il est un point où les révolutions doivent s'arrêter, transiger même sous peine de périr. Cette vérité, il l'a mise en action. Voilà son crime. »

M. Cosgrave n'en a pas commis d'autre et, ce faisant, il a bien servi son pays. En portant au pouvoir un nationaliste sans expérience politique, plein d'illusions et de rancunes, le suffrage universel inorganisé vient de donner en Irlande une preuve terrible de sa nocivité.

La politique en Irlande est dominée par un long passé d'iniquités. Pour échapper à son emprise, il faut un sang-froid exceptionnel et une rare dose de clairvoyance. L'Irlande a gémi durant des siècles sous une oppression dont nous nous faisons difficilement idée; l'aristocratie indigène et même la bourgeoisie y ont été systématiquement rançonnées, de telle sorte que ce peuple généreux, prompt à la colère, travaillé par un mysticisme intense, s'est trouvé, à l'heure de la libération, dépourvu de ses cadres naturels. Les efforts accomplis par l'Angleterre dans le dernier quart du XIX^e siècle pour réparer les crimes dont elle porte la responsabilité devant l'Histoire, n'ont pu donner tous leurs fruits. Le malaise qui compromet la vie de l'Irlande d'aujourd'hui et qui a une répercussion fâcheuse dans tout l'Empire, c'est en vérité l'Angleterre de jadis qui en est le véritable auteur. La bonne volonté dont elle témoigne maintenant se heurte à tous les souvenirs d'une oppression injustifiable. Il faudra des années avant que cette nation qui a trop souffert devienne vraiment gouvernable.

* * *

Souhaitons que l'opinion publique irlandaise, après avoir vu à l'œuvre M. de Valera, ne tarde pas trop à rendre sa confiance à M. Cosgrave, dont le gouvernement a tant fait pour rétablir l'ordre dans le pays dévasté par l'insurrection et par la guerre civile. Souhaitons aussi que, consciente de son devoir de ne pas apporter de nouveaux éléments de discorde dans notre monde si troublé, l'Irlande sache enfin prendre la place honorable qui lui est loyalement offerte dans l'Empire. Elle porte devant le monde la responsabilité d'être la nation la plus catholique du globe, celle peut-être qui a admis le moins de compromissions avec le laïcisme. Ce serait une amère désillusion pour les pèlerins du Congrès Eucharistique s'ils devaient constater que cette foi ardente se révèle inconciliable avec un minimum d'esprit politique. Aucune nation n'a en ce moment le droit d'isoler son cas de celui de la communauté européenne, qui traverse des jours si difficiles.

Les affaires d'Irlande ne sont pas rassurantes pour l'avenir de la Société des Nations. Il est clair comme le jour que l'Irlande aurait un intérêt majeur à devenir un Dominion fidèle et influent; mais le sentiment dans la masse fait taire la raison. De quel poids pèseraient les objurgations de ces Messieurs de Genève, quel effet auraient leurs démonstrations les plus savantes le jour où une de nos démocraties serait secouée à son tour par une de ces vagues

de fond qui lancent les peuples aveuglés sur le chemin de la guerre? L'avènement de M. de Valera et les complications qui en ont été la conséquence immédiate sont un signe des redoutables difficultés qu'apporte dans les affaires internationales la démocratie dépourvue de tout frein.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

Les vies du comte de Cagliostro ⁽¹⁾

A Londres

Entre sa fuite de Palerme et son installation à Rome, entre son départ de Paris et 1773 et son arrivée à Naples en 1774, et puis encore après son séjour à Cadix, on ne savait rien de Giuseppe Balsamo. Mais on connaissait du moins le lieu de sa naissance, son extraction, et le témoignage d'Antonino Braconeri fixait certains aspects de sa première jeunesse.

Pour Alexandre de Cagliostro, au contraire, la difficulté était de l'ordre inverse. Les détails abondaient à partir d'une époque déterminée. Ils se caractérisaient alors par une précision minutieuse. Mais personne ne pouvait remonter au delà des douze ou treize dernières années. D'où venait le comte? De qui tenait-il ses richesses, ses lumières, ses talents, son tout-puissant prestige? Mystère... On eût dit qu'il tombait du ciel...

Par une pénurie de renseignements aussi étrange, les imaginations se donnaient carrière. Des fables extravagantes circulaient sur le magicien. Beaucoup de gens le confondaient avec le comte de Saint-Germain. A les en croire, cet enchanteur insigne aurait feint de mourir dans le Holstein pour dépister l'espionnage de certaines cours dont il détenait les secrets. Et ceux-là faisaient naturellement honneur au comte de Cagliostro de toutes les anecdotes attribuées au comte de Saint-Germain. D'autres accordaient à Cagliostro une individualité distincte, mais ne le tenaient pas moins pour un disciple de Saint-Germain, lequel lui aurait conféré l'initiation suprême en 1774. Cagliostro aggravait encore cette confusion par le récit de ses métempsycoses, au cours desquelles il lui souvenait d'avoir été l'occultiste Frédéric Gualdo.

En fait, Clementino Vannetti commençait à se former une opinion. Mais, bien résolu à ne l'énoncer qu'à son heure, il s'en tenait strictement à la question posée: quelle était, en Europe, la première manifestation authentique du comte de Cagliostro?...

* * *

Dans les dernières semaines de juillet 1776, le comte de Cagliostro avait débarqué à Londres en compagnie de la comtesse et s'était installé au numéro 4 de Whitcomb Street, près de Leicester Fields, chez Mrs Juliet (2).

(1) Extraits d'un volume qui paraîtra, sous ce titre, ce mois-ci, chez Grasset, à Paris. Rappelons brièvement ici, d'après Larousse, l'étonnante carrière de celui dont M. Constantin Photiadès a refait le portrait:

Aventurier célèbre, dont le véritable nom était Joseph Balsamo et qui se fit appeler successivement Tischio, Melina, Belmonte, Pellegrini, Fenix, Anna, Harat, enfin Cagliostro, né à Palerme en 1743, mort en 1795. Joseph Balsamo, né de parents pauvres, prit d'abord l'habit de frère de la Miséricorde. Bientôt, de simple infirmier, il devint médecin; enfin, sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de la communauté, il commit des escroqueries qui le forcèrent à quitter sa patrie, et parcourut l'Orient et presque toutes les villes de l'Europe en vantant les secrets médicaux qu'il prétendait détenir. Il se fit rapidement une grande réputation. Il passa par Strasbourg (1780), puis arriva à Paris (1785), où il eut un succès prodigieux dans la haute société, qu'il subjuguait par ses pratiques médicales étranges et sa prétendue connaissance des sciences occultes. Il se mêla aussi au mouvement franc-maçonnerie, très important à cette époque, et institua une maçonnerie égyptienne. Impliqué avec le cardinal de Rohan dans l'affaire du Collier de la Reine, il fut incarcéré quelque temps à la Bastille, puis exilé (1786). Il recommença ses voyages à travers l'Europe. En 1789, il fut arrêté à Rome, et le tribunal de l'Inquisition le condamna à mort comme illuminé et franc-maçon. Cette peine fut commuée en une prison perpétuelle, et Cagliostro termina — dit-on — ses jours en 1795, dans le château Saint-Léon, près de Rome.

(2) Cf. *Courrier de l'Europe*, 17 octobre 1786.

La propriétaire conçut une idée avantageuse de ses hôtes par l'usage libéral qu'ils faisaient de leur fortune. Non content d'un appartement, M. de Cagliostro louait peu après la maison entière. Il possédait alors, de son propre aveu, deux mille livres sterling en pièces d'or d'Espagne (1), une très riche garde-robe assortie, plusieurs objets de valeur et force bijoux qui représentaient un trésor enviable. De telles ressources le mettaient largement en posture de maintenir le caractère et l'état d'un gentilhomme.

Sans s'expliquer autrement sur sa carrière, il se disait officier italien, originaire de Sicile, capitaine en arrivant à Londres, il devint, par la suite, colonel. Au service de Naples, d'Espagne ou de Prusse?... On cherchait vainement à l'apprendre; mais cette ambiguïté ne le desservait pas trop en un siècle où les militaires avaient licence d'offrir leur éjée à n'importe quel souverain tour à tour.

Comme M. et M^{me} de Cagliostro entendaient à peine la langue du pays, leur premier soin, en s'établissant chez Mrs Juliet, fut de se procurer un interprète. Celui qu'ils choisirent se nommait Domenico-Aurelio Vitellini. Cet Italien se préparait à entrer dans la Compagnie de Jésus au moment où celle-ci fut dissoute par le Saint-Père. La tempête qui dispersa les Révérends Pères à travers le monde le jeta lui-même, épave déplorable, sur les berges de la Tamise. Heureusement, Vitellini avait des lettres, parlait avec élégance l'anglais, le français, le latin, l'italien; il s'improvisa maître de langues, et cela lui valut de ne pas mourir de faim.

M^{me} de Cagliostro accueillit Vitellini comme un compagnon de solitude. Elle s'ennuyait. Comme elle s'en plaignait à Mrs Juliet, la logeuse lui recommanda une de ses locataires, M^{me} de Blévary, Portugaise de distinction. Cette vieille, toute besogneuse et cacochyme qu'elle était, charma les Cagliostro par sa politesse, par cet art de flatter subtilement et noblement qui ne s'apprend bien que dans les cours.

Liaison fort opportune. Depuis leur arrivée à Londres, l'étude, la méditation, des expériences de chimie conduites dans le plus grand mystère, éloignaient M. de Cagliostro de son épouse et le tenaient confiné au fond de son laboratoire. Vitellini, admis une fois dans ce sanctuaire, en était sorti à ce point ébloui qu'il s'en allait partout crier son admiration. De brasserie en brasserie, il colportait les louanges de son patron, le plus savant des hommes, en possession des formules souveraines après lesquelles ont soupiré en vain tant d'alchimistes, tant de cabalistes anciens et modernes.

Cagliostro, tout en riant de ce fol enthousiasme, convenait d'avoir établi certaines prévisions sur le prochain tirage de la loterie d'Angleterre, fixé au 14 novembre 1776. Soumettre le hasard à des calculs ne semblait pas à Cagliostro une prétention absurde, parce qu'il ne faisait point de l'entendement humain la mesure du possible. Un vieux manuscrit en sa possession lui enseignait comment il faut s'y prendre pour jouer à la loterie à coup sûr...

Puisque M. de Cagliostro était capable de faire gagner à ses amis des sommes considérables, M^{me} de Blévary se permit d'en obtenir sa part. Elle commença par introduire dans la place un ménage écossais de ses amis, lord et lady Scott, que l'automne venait de ramener à Londres pour l'éducation de leurs enfants. Sans doute, l'extérieur infiniment négligé de ce couple répondait mal à l'idée que M. et M^{me} de Cagliostro se faisaient de l'aristocratie écossaise. N'importe! les trouvant bonnes gens, ils les admirent dans leur intérieur, et l'on continua de parler devant eux aussi librement que par le passé.

Pour le tirage du 14 novembre 1776, Cagliostro indiqua, par manière de badinage, le premier numéro à sortir, et les choses se passèrent exactement selon ses prévisions. Pour le 16 novembre, il recommanda le numéro 20. Scott, à titre d'essai, hasarda là-dessus une bagatelle et gagna. Pour le 17 novembre, Cagliostro annonçait le numéro 25, et sa prophétie, se réalisant, valut à Scott cent louis. Pour le 18, Cagliostro désigna les numéros 55 et 57, en quoi il eut doublement raison. Les Scott et Vitellini se partagèrent aussitôt les profits de cette journée, tandis que M^{me} de Blévary, ivre de joie, touchait une commission honnête. Mais, après ce 18 novembre, Cagliostro, par on ne sait quels scrupules de délicatesse, suspendit brusquement ses pronostics.

Ce fut un coup de massue pour les spéculateurs. Chacun d'eux avait compté sur le génie de ce grand homme pour s'enrichir rapi-

dement, et voici qu'il les abandonnait! M^{me} de Blévary pleurait sur les ruines de ses châteaux en Espagne. Vitellini, accablé sous les coups de la fatalité et du sort, ne décolérait pas contre son patron. Il rêvait de mettre la main sur le fameux traité cabalistique et sur certaine poudre rose dont il avait vu Cagliostro se servir pour les transmutations alchimiques. Mais Scott, harcelé par le démon du jeu, était entre tous celui qui s'agitait le plus furieusement. Voyant qu'il ne tirerait rien de Cagliostro, il s'avisait d'offrir à M^{me} de Cagliostro une fourrure de mantelet valant au plus quatre à cinq guinées. Sans perdre un seul jour, Cagliostro lui envoya en échange une boîte en or de vingt-cinq guinées. Ensuite, pour avoir la paix, le comte résolut de ne plus recevoir cet obsédant ménage.

Par quels artifices lady Scott réussit-elle néanmoins à forcer la consigne? Se jetant aux pieds de M^{me} de Cagliostro, elle lui fit l'aveu le plus humiliant. Elle s'appelait de son nom de fille Mary Fry, sans aucun droit à ce titre de lady qu'elle usurpait. Vivant depuis quelques années en concubinage avec William Scott, elle en avait eu trois enfants. Ce chevalier d'industrie, livré à toutes les dissipations, faisait sa misère et sa honte. Et durant ce récit lamentable, ses larmes coulaient en abondance.

M^{me} de Cagliostro n'avait pas un cœur de pierre. Elle s'entremet en faveur de la prétendue lady Scott, et Cagliostro, par compassion, voulut bien conseiller le numéro 8 pour le 7 décembre 1776. Aussitôt, vendant et mettant en gage ses effets les plus précieux, Mary Fry plaça sur le numéro 8 tous ses fonds disponibles. Sa confiance fut récompensée. Vitellini, présent chez Mary Fry le jour où elle rentra avec le produit de sa mise, compta lui-même quatre cent vingt et une guinées et quatre cent soixante livres sterling en billets de banque. Après quoi, il empocha froidement un pourboire de vingt guinées. Sur le même numéro, William Scott avait gagné sept cents guinées, ce qui démontre le plein accord du faux ménage.

Le premier élan d'allégresse entraîna la Fry chez Cagliostro. Elle courut lui faire hommage de la fortune qu'elle venait d'acquies; moins peut-être par gratitude que dans l'espoir de lui sotirer de nouveaux pronostics. Le devin se contenta de lui répondre :

— Gardez cela, ma bonne femme; je n'en ai nul besoin... Croyez-en un ami : allez vivre avec vos enfants à la campagne...

Peine perdue! les conjurés tenaient à exploiter son merveilleux génie jusqu'au bout. Mais comment le contraindre à parler? Ils se dirent que M^{me} de Cagliostro n'ayant pas refusé, en somme, cette fourrure de mantelet, on pouvait sans doute la gagner par un présent plus riche.

Un jour que miss Fry se trouvait avec Vitellini dans le salon de Whitcomb street, elle tira fort innocemment de sa poche une tabatière en or, remplie d'une poudre végétale qu'elle disait souveraine pour les fluxions. M^{me} de Cagliostro en essaya. Ce tabac l'ayant charmée par son arôme, la visiteuse refusa net de reprendre sa boîte. Après force instances et dénégations de part et d'autre, le petit présent finit par être agréé.

Or, M^{me} de Cagliostro s'en aperçut par la suite, cette boîte à double fond recelait dans sa case inférieure un joyau du meilleur goût. C'était un joli collier de soixante-deux brillants. Et l'on sut ultérieurement que Mary Fry l'avait acheté quatre-vingt-quatorze livres sterling dans Prince's street, au même bijoutier qui lui avait procuré par vingt guinées la tabatière en or à deux couvercles.

Cagliostro, apprenant cela, jeta feu et flamme. Il ne ménagea pas à son épouse les expressions de sa colère. N'importe! le tour était joué. Un cadeau aussi tardivement découvert pouvait-il être rendu? Après avoir tonné et fulminé, Cagliostro prit le parti des hommes fort occupés qui ont besoin de tout leur loisir : il s'accommoda du fait accompli plutôt que d'ouvrir un débat fastidieux. Seulement, afin de couper court à ces intrigues, il quitta Whitcomb street en janvier 1777 et s'en fut demeurer dans Great Suffolk street. Mais son interprète Vitellini s'empressa de le trahir. A peine M. et M^{me} de Cagliostro s'installaient-ils au premier étage de la nouvelle maison, Mary Fry en loua le deuxième, si bien qu'il devenait impossible de l'éviter.

Ce voisinage fut un supplice. Tantôt Mary Fry parlait de se retirer avec sa marmaille à la campagne, mais gémissait d'avoir fait de mauvais placements et d'être momentanément sans ressources; tantôt elle quémantait des pronostics. La patience de Cagliostro s'épuisa. Leurs relations s'agrippèrent. Et ce fut alors que Scott et ses complices décidèrent de frapper un grand coup...

Le 7 février 1777, à 10 heures du soir, comme il devisait paisible-

(1) *Ibid.* D'autre part, dans sa *Lettre du comte de Cagliostro au peuple anglais pour servir de suite à ses mémoires*, Londres, 1786, il écrit : « J'avais tant en argent qu'en bijoux et en argenterie, une propriété de trois mille livres sterling ».

ment au coin du feu avec sa femme et Vitellini, Cagliostro vit entrer chez lui une demi-douzaine de policiers. Leur chef, un nommé William Saunders, lui mit sous le nez un *uril* (1), pièce officielle que Vitellini se hâta de traduire à haute voix... Mary Fry, fille majeure, faisait serment à le sieur Cagliostro lui était redevable de cent quatre-vingt-dix livres et au delà pour argent prêté, avancé, payé et déboursé, et aussi pour des marchandises et effets vendus et livrés par ladite déposante... Saunders, en vertu de ce document, se saisit de Cagliostro.

Etourdi de cette noirceur, mais forte de son innocence, la victime se disposait à le suivre, lorsqu'un bruit insolite se fit entendre dans la pièce voisine. Cagliostro demanda la permission d'aller voir, et tous les assistants l'accompagnaient... O stupeur! on se trouva en présence de William Scott, occupé à fracturer méthodiquement une armoire. Deux acolytes participaient à cette besogne : un certain Broad, valet de Mary Fry, et un procureur nommé George Reynolds. Ce dernier, sur un ton plein de suffisance, prétendit être en droit d'ouvrir l'armoire en sa qualité de sheriff de Londres. Les ravisseurs, suivant à la lettre les indications préalables de Vitellini, découvrirent et enlevèrent sous les yeux mêmes de Cagliostro le manuscrit cabalistique, une boîte d'or contenant la poudre rose de transmutation, son certificat de mariage, plus la reconnaissance d'une dette de deux cents livres sterling qui portait les signatures conjointes de Scott et de Mary Fry. Cagliostro, témoin de cette scène et plein de rage, n'en dut pas moins passer la nuit chez le recors William Saunders...

A Strasbourg

Après s'être reposés huit à dix jours à l'*Hôtellerie de l'Esprit*, quai Saint-Thomas, M. et M^{me} de Cagliostro se transportèrent Vieille-rue-du-Marché-aux-Vins, joignant Saint-Pierre-le-Vieux, où le logeur Vogt leur attribua l'ancien appartement de feu Jean-Frédéric de Medem, le frère bien-aimé d'Elisabeth von der Recke. Ce fut là que les reconnut un seigneur de Varsovie, le comte Rzywuski. Il donna l'éveil, et sur-le-champ, les Francs-maçons de Strasbourg accoururent, impatients de contempler un adepte aussi célèbre (2).

Cagliostro les éblouit tout d'abord en leur énumérant les amitiés flatteuses dont il avait bénéficié en Courlande, en Russie et en Pologne. Mais comme il les pressait ensuite de l'introduire dans la meilleure société d'Alsace, beaucoup de ses interlocuteurs se dérobaient, effarouchés (3)...

Il suivit dès lors une marche plus circonspecte. Puisque les seules carrières ouvertes à la noblesse française étaient l'armée, l'Église ou les ambassades du Roi, il ne souffla mot de ses occupations médicales. Tout au plus insinua-t-il que son illustration tenait à ses talents plutôt qu'à sa naissance et que des raisons d'Etat le condamnaient provisoirement à se dissimuler sous une appellation modeste (4).

Les loges eurent vite fait de propager sa gloire. A les entendre, il possédait la véritable chimie et la médecine des Égyptiens, ainsi que la pierre philosophale, car des derniers liens n'étaient pas encore tranchés à cette époque entre l'alchimie et la chimie naissante.

Vers la mi-octobre de 1780, Cagliostro se mit à distribuer gratuitement ses baumes et ses élixirs. On ne lui reprocha point alors de déroger, puisqu'il n'acceptait d'honoraires sous aucune forme. Bien au contraire, il joignait à ses conseils des aumônes et des subsides. En cas d'urgence, il accourait de nuit au chevet de ses malades. Le vénérable curé de Saint-Pierre-le-Vieux, M. Zegelin, tout attendi, le proposait en exemple à ses ouailles. Bientôt sa popularité déborda les limites de la paroisse. Son logis, assiégé par la foule, ne se trouva plus suffisant. Cacoehymes de toute espèce, aveugles, sourds, estropiés, gouteux, se battaient alentour à qui entrerait le premier.

En hiver, depuis 6 heures du matin, en été, depuis 5 heures, sa

voiture traversait la ville jusqu'à 9 ou 10 heures du soir. Et le peuple observait avec attendrissement que ce carrosse stationnait moins longuement devant les superbes hôtels des riches que devant les échoppes misérables. Hommes, femmes et enfants s'agenouillaient alentour pour l'asperger d'eau bénite; d'autres égrenaient leur rosaire et faisaient leur signe de croix, tandis que les pièces d'argent et la monnaie de billon pleuvaient par les portières (1).

Vers cette époque, le marquis de la Salle, lieutenant général, commandant en second la province d'Alsace, faillit perdre le meilleur de ses secrétaires, M. Le Monnier (2). Ce malheureux jeune homme succombait à la gangrène et les médecins s'attendaient à le voir expirer dans les quarante-huit heures. On eut recours à Cagliostro. Quelques gouttes d'une liqueur inconnue qu'il administra au moribond provoquèrent une transpiration abondante. Il lui fit boire le lait d'une chèvre dont le fourrage avait subi une préparation spéciale. Et la tête se dégagea la première; puis l'aspect de la jambe enflée et paralysée devint un peu moins cadavérique, les plaies se cicatrisèrent, et finalement, à la stupeur générale, M. Le Monnier en fut quitte pour un ou deux orteils qu'il fallut bien sacrifier à la gangrène (3).

La garnison entière applaudit chaleureusement à cet exploit. Plusieurs officiers généraux se déclarèrent pour Cagliostro. Deux maréchaux de camp, le baron de Flachsland, commandant la province en troisième, et le baron de Lort de Saint-Victor, lieutenant de Roi, chantèrent partout ses louanges. L'exemple, à vrai dire, leur venait de haut, car un guerrier des plus illustres, le vieux maréchal de Contades, commandant en chef de l'Alsace, louait et patronnait ouvertement le merveilleux guérisseur.

Un cas non moins extraordinaire fut celui du chevalier de Langlais, capitaine de dragons au régiment de Lescure. Cet officier se sentait dépérir à la fleur de son âge. Un germe imperceptible aux yeux des médecins l'entraînait mystérieusement vers la tombe (4). Les seuls symptômes apparents étaient un retour périodique de dégoût avec des alternatives de fièvre, d'insomnie, et de crampes à l'estomac; une effervescence sur laquelle aucun sédatif n'avait de prise; un trouble si absolu des facultés mentales que le malade lui-même doutait de son bon sens. Quelques leuurs intermittentes de jugement ne lui montraient que l'abîme prêt à l'engloutir. Il aurait mieux aimé un aveuglement total, plutôt que de voir sa femme, son frère et ses camarades l'épier sans relâche, s'efforcer de lui dérober leurs larmes et prendre les précautions les plus humiliantes contre les extrémités auxquelles aurait pu le porter son désespoir. Il glissait ainsi d'heure en heure vers une dégradation de plus en plus profonde, quand le Ciel l'adressa enfin au comte de Cagliostro...

En trois mois, les idées noires se dissipèrent, l'équilibre se rétablit. Et M. de Langlais soutint désormais sans peine des épreuves dont la seule annonce l'eût autrefois terrassé d'épouvante. Le cœur débordant de gratitude, il regrettait de ne pas avoir une plume assez experte pour célébrer dans les gazettes les talents inouïs de son sauveur.

Les femmes, nombreuses déjà, se convertissaient avec enthousiasme à la religion du nouvel Esculape. La marquise de la Salle, les baronnes de Flachsland et de Saint-Victor ne cessaient de le glorifier dans Strasbourg. Et leur ferveur gagnait de proche en proche l'*ammeister* de Dietrich, le préteur royal M. de Gérard, M. Chaumont de La Galaisière, intendant de la province, l'élite enfin des bureaux et des autorités civiles.

Ces prosélytes de marque s'établissaient à demeure chez le comte. Les dames, tout en tressant des couronnes au thaumaturge, étaient heureuses de jaboter entre elles. Sur le coup de midi, de brillants officiers, tels que le comte de Brivazac, capitaine de cavalerie, venaient de la place du Château les y rejoindre.

On ne peut guère exagérer ce que la crédulité et la mode firent alors pour Cagliostro. Une espèce de Cour se formait autour de la comtesse. Tandis que M^{me} de La Galaisière et la marquise de la Salle ne tenaient salon que deux fois par semaine, Serafina recevait tous les soirs. On restait chez ces dames une petite demi-heure, au lieu que personne ne bougeait de chez la comtesse avant 8 heures du soir. Modeste et fort timide, elle osait à peine ouvrir la bouche, tout en présidant son cercle au coin du feu; et néanmoins, les voyageurs sollicitaient l'honneur de lui être présentés. Bientôt

(1) Permission d'arrêter que les créanciers obtenaient sur un simple serment.

(2) Cf. *Mémoire pour le comte de Cagliostro, accusé, contre M. le procureur général, accusateur*, Paris, Lottin, 1786, p. 14.

(3) Lettre de Johannes Bürkli, 14-17 janvier 1782, cf. Heinrich Funck *Cagliostro in Strassburg*, ans *Archiv für Kultur-Geschichte*, 1905, vol. III, pp. 223-234.

(4) Lettre de Laurent Blessig, 7 juin 1781, citée dans l'ouvrage de M^{me} von der Recke.

(1) Lettre de Bürkli.

(2) *Ibid.*

(3) *Journal de Paris*, 7 mars 1781.

(4) *Ibid.*, 18 juin 1781 (lettre de Strasbourg, datée du 31 mai 1781).

une voix retentissante les attirait vers la pièce voisine. Là, debout, le dos à la cheminée, Cagliostro les accueillait en personne.

Il était trapu, corpulent, avec la poitrine bombée et les épaules d'un Atlante. Sous l'arc broussailleux et toutefois bien dessiné des sourcils, les yeux dardaient une flamme singulière. Le nez, très légèrement busqué, avait l'arête puissante, les narines larges et bien fendues. La main était fine, potelée; le pied mignon; l'oreille plus délicate qu'il ne sied à un homme. Sa conversation portait généralement sur les cures étonnantes qu'il avait obtenues par ses méthodes.

Le thaumaturge comblait d'aise les vieilles gens en leur promettant une jeunesse indéfinie. Il s'engageait à leur épargner la disgrâce du sénile Tithon, époux de l'Aurore, qui, ayant reçu des dieux la vie éternelle, moins la jeunesse, vit ses membres se rabougir de jour en jour. Et puisque ses amis d'Alsace ne partageaient nullement les scrupules des chastes Courlandais, il leur garantissait un encens inépuisable pour le culte de Cythère...

Des personnages considérables se laissèrent prendre à cet appât. Ils ne dédaignèrent pas de lui servir de secrétaires. Et comme le Maître n'aimait point à écrire, il leur faisait rédiger ses lettres et ordonnances. On le voyait ainsi, au cours de ses consultations, frapper sans façon sur l'épaule de ses disciples, en disant :

— Ami de la Salle, ami Flachsland, ami de La Galaisière... écrivez donc ceci!...

* * *

Parmi les sectateurs de Cagliostro en Alsace, aucun, sans exception, le maréchal de Contades lui-même, n'égalait en prestige l'évêque de Strasbourg. Les protestants et les Juifs s'accordaient parfaitement avec les catholiques pour reconnaître que le premier rang dans la province appartenait au cardinal prince Louis-René-Edouard de Rohan-Guéméné.

Énumérer les causes de cette primauté une à une serait un long travail. Mais à quoi bon, du reste? L'Europe entière ne savait-elle pas quelle place dominante la maison de Rohan occupait dans la monarchie française?...

Toutes les bonnes fées semblaient avoir présidé à la naissance du prince Louis. Sa physiologie avait de l'attrait et de la finesse. Partout où il passait, il se faisait adorer de ses inférieurs par la douceur de son caractère, par ses manières affables, par une générosité sans bornes. Sa conversation, à force de grâces, donnait le change sur son esprit. Non que celui-ci fût nul, mais la paresse, la fatuité, une humeur superficielle et capricieuse en avaient arrêté le développement en quelque sorte : si bien que vers la cinquantaine, le prince Louis, malgré ses titres pompeux et la pourpre cardinalice, n'avait guère plus de jugement qu'au sortir du collège.

Ses indiscretions, sa suffisance, la dissipation de ses mœurs l'avaient perdu à Vienne, pendant son ambassade. Clementino Vannetti lui-même, si peu favorable à la chancellerie autrichienne, éprouvait quelque mépris pour un envoyé français qui n'avait su plaire à l'Impératrice-Reine ni comme diplomate, ni comme prélat, ni même comme grand seigneur, à telles enseignes que Marie-Thérèse avait fini par solliciter son rappel en propres termes.

Depuis cette catastrophe, la nonchalance du prince Louis avait fait place à une ambition effrénée. Ne fallait-il pas effacer l'affron, masquer sa disgrâce, regagner l'avantage sur son rival exécré, le baron de Breteuil, qu'il avait jadis supplanté à Vienne et qui lui rendait maintenant la monnaie de sa pièce en le remplaçant là-bas auprès de l'Impératrice?... Il mettait à briguer les honneurs une avidité insatiable. Etre de l'Académie française depuis l'âge de vingt-sept ans, commandataire des abbayes de la Chaise-Dieu et de Montmajour, évêque de Canope *in partibus*, ne lui suffisait point. Il postulait encore la charge de grand-aumônier de France, laquelle, entre autres prérogatives, devait le rendre commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et supérieur général de l'hôpital royal des Quinze-Vingts. L'ayant obtenue à la longue, en dépit du Roi, il se procura également, coup sur coup, le chapeau de cardinal, le siège épiscopal de Strasbourg, l'abbaye de Saint-Waast d'Arras et la place tant convoitée de proviseur de Sorbonne. Ainsi dans l'espace de temps le plus court, il paraissait voler de victoire en victoire, aux applaudissements de l'Alsace...

Cette province tenait en effet aux Rohan par une tradition déjà ancienne. Depuis le début du siècle, trois cardinaux du même nom s'étaient succédé sans interruption sur le siège épiscopal de Stras-

bourg; et voici que le prince Louis, coadjuteur de son oncle pendant vingt ans, s'y établissait quatrième.

Quel beau jour que celui de son intronisation!... Strasbourg n'avait rien vu de si majestueux depuis le passage de l'archiduchesse Marie-Antoinette allant épouser à Versailles le dauphin Louis-Auguste. Le prince Louis, qui l'avait alors reçue aux côtés de son oncle, avait prononcé à cette occasion un discours plein d'éloquence... Mais dix ans s'étaient écoulés depuis. Une carrière agitée, des fatigues de toute sorte, les soucis, les chagrins avaient creusé leurs orniers sur le noble visage du prince... Louis de Rohan avait toutefois grand air. Et quand les douze chanoines et les douze domicellaires de son chapitre vinrent le saluer à la porte de la cathédrale, la population manifesta par ses acclamations combien elle était satisfaite de son nouvel évêque.

Le cardinal faisait bonne figure sous ses riches ornements pontificaux. Sa soutane de moire écarlate flamboyait au soleil. L'aube était celle des cérémonies extraordinaires : en point à l'aiguille, avec les armes des Rohan et leur devise disposées en médaillons au-dessus des grandes fleurs; si fine qu'on osait à peine y toucher et que les meilleurs experts l'estimaient à plus de cent mille livres. On se montrait encore cette autre merveille, le missel enluminé du cardinal, souvenir de famille auquel sa perfection autant que son ancienneté conféraient une valeur fabuleuse.

Quoique les évêques de Strasbourg, landgraves d'Alsace, soient agrégés de plein droit par leurs possessions d'outre-Rhin aux princes souverains du Saint-Empire, néanmoins ce diocèse d'élection ne représentait pour Louis de Rohan-Guéméné qu'une bague au doigt. Il était si riche qu'il ignorait le chiffre exact de ses revenus. La seule abbaye de Saint-Waast d'Arras lui rapportait trois cent mille livres. Et ses résidences valaient ses bénéfices. A Paris, rue Vieille-du-Temple, l'hôtel de Strasbourg ou Palais-Cardinal touchait par ses jardins à l'hôtel de Soubise. Pendant la chaude saison, le prince se réfugiait parmi les ombrages et les eaux délicieuses de son château de Coupvray. En Alsace, il ne se contentait point du palais de Mutzig, mais, sur un plan colossal, rebâtissait à grands frais celui qui venait de brûler à Saverne. Ses voyages à Strasbourg le ramenaient à chaque fois dans le vaste et fastueux édifice en grès rouge des Vosges qui se dresse entre la cathédrale et le quai de l'III. Et comment dénombrer tant de pavillons qu'il possédait à travers le royaume : kiosques, belvédères, gloriottes, ermitages rustiques ou rendez-vous de chasse?...

Hélas! les dons des bonnes fées ne sont pas inépuisables, et le cardinal avait eu le tort de les gaspiller, les uns après les autres. Il se plaignait de sa santé. Certaines déceptions avant-courrières du déclin le remplissaient d'étonnement et de dépit. Un désordre effrayant se mettait dans ses affaires. Pour ne pas réduire son train, pour mener à bonne fin des entreprises multiples, il hypothéquait une partie de ses biens. Alors que Strasbourg admirait ses équipages superbes, ses coureurs, ses piqueurs, ses heiduques, ses musiciens habillés de rouge, le cardinal, entre son banquier Kormmann et son préteur habituel, le juif Cerf-Berr, apprenait à connaître les tranches d'un fils de famille aux abois.

Dans le même temps, son amour-propre souffrait le martyre. Il aurait voulu exercer à Versailles et à Paris la même suprématie qu'en Alsace. Or, le Grand-Aumônier de France n'était rien à la Cour. La Reine le méprisait... Depuis des années, il n'accordait pas un mot, par un regard, à l'homme qui avait eu jadis le malheur de déplaire à sa mère. Et chacun, depuis les garçons bleus jusqu'aux pages, en faisait des gorges chaudes. Trois lettres suppliantes, par lesquelles le coupable implorait une audience, n'avaient produit aucun effet. En vain les Rohan s'ingéniaient, se donnaient des mouvements furieux pour le remettre en selle : la disgrâce persistait. Et voilà, sans nul doute, le cancer dévorant qui rongait le cardinal.

Un miracle seul pouvait le tirer d'affaire. Or, si naïve était son infatuation qu'il y comptait avec une confiance absolue. Dieu, qui pourvoit à tout, ne pouvait se désintéresser d'un cardinal, et qui plus est, d'un Rohan. Non, à coup sûr, sa vieillesse ne se consumerait pas dans les larmes. Car il demeurait fidèle, en définitive, à ses convictions chrétiennes. Ses erreurs, ses folies, le commerce même des matérialistes, tant ménagés à certaines heures en vue de son élection à l'Académie française, n'avaient pu l'éloigner des saints tabernacles. Par malheur, ce croyant était crédule : il tenait à ses superstitions aussi fortement qu'à sa foi. Et dans l'attente où il vivait d'un revirement surnaturel, son esprit glissait malgré lui de la religion à la magie.

Au premier bruit des miracles de Strasbourg, Louis de Rohan eut la plus véhémement envie de connaître le comte de Cagliostro. Mais son grand veneur, le baron de Mullenheim, étant allé visiter le thaumaturge de la part du prince, s'attira cette réponse :

— Si Monsieur le Cardinal est malade, qu'il vienne et je le guérirai. S'il se porte bien, il n'a pas besoin de moi, ni moi de lui...

Au bout de quelques jours, le baron revint à la charge. Le cardinal, déclarait-il, souffrait d'un accès d'asthme et sollicitait une consultation. Cette fois, Cagliostro se transporta de bonne grâce au palais épiscopal. Et le malade prit tant de plaisir à cette visite initiale, qu'il pria son nouveau médecin de vouloir bien revenir souvent (1).

Son Eminence était sous le charme. Elle trouvait au comte une dignité imposante. De son propre aveu, elle s'était sentie pénétrée, en le voyant, d'un religieux saisissement, et le respect avait commandé ses premières paroles. L'étrange voyageur s'en doutait bien. Il manœuvra de telle sorte que, sans en avoir l'air, il réussit à capter la confiance du cardinal.

— Votre âme, — lui répétait-il affectueusement, — est digne de la mienne, et vous méritez d'être le dépositaire de mes secrets...

Ces effusions, ces promesses, enivraient un amateur qui joignait au goût de la botanique et de la chimie une passion désordonnée pour les sciences occultes. Le palais de Saverne à peine restauré, le comte et la comtesse de Cagliostro furent maintes fois invités à s'y rendre pour des séjours de trois semaines et au delà (2).

A la requête de son fervent admirateur, Cagliostro chercha un logement plus rapproché du cardinal. La « Maison de la Vierge », ainsi nommée à cause d'une statuette qui l'orne à l'extérieur, rue des Ecrivains, lui plut infiniment. Il en loua sans marchander le premier étage, dont les cinq fenêtres s'ouvrent sur un élégant balcon de feronnerie.

Aussitôt les tapisseries s'empressèrent de porter en cet appartement des lits de plume, des rideaux de damas à crêpines et franges d'or, un mobilier de marqueterie en bois de rose, des lustres de cristal. Un somptueux équipage remplaça le carrosse de remise. Trois domestiques d'une taille avantageuse se chargèrent de faire valoir la livrée de Cagliostro, verte à passenteries d'argent (3).

Et les miracles succédèrent aux miracles. A vrai dire, les avis ne concordaient pas toujours quant à leur efficacité. Une vieille demoiselle, sourde depuis l'âge de sept ans, prétendait avoir recouvré l'ouïe, grâce à Cagliostro. Or, on s'étonnait qu'elle persistât à répondre invariablement : « Plait-il? Comment, monsieur? Je ne vous entends pas », etc... Mais Cagliostro, haussant les épaules, repartait aux mauvais plaisants qu'il est plus facile de guérir une maladie qu'une habitude invétérée depuis l'enfance.

Par contre, il n'y avait qu'une voix pour célébrer l'inconcevable métamorphose qui s'opérait à vue d'œil chez M^{me} Gertrude Sarasin. C'était là une résurrection aussi extraordinaire que celle de Lazare.

La baronne von der Recke, apprenant que le comte se trouvait en Alsace, voulut avoir de ses nouvelles par un ancien ami strasbourgeois de feu Jean-Frédéric de Medem, le ministre protestant Laurent Blessig. Ce jeune ecclésiastique lui répondit, le 7 juin 1781, par un vibrant éloge de Cagliostro. Il vantait la supériorité des enseignements que le thaumaturge avait reçus à Médiine.

Quelques réserves perçaient néanmoins dans la lettre si généreusement admirative de M. Blessig. Il reprochait au thaumaturge son optimisme outré :

« Un peu trop sûr de lui-même, il lui arrive de promettre des guérisons à la légère. Mais, d'autre part, cette attitude inspire à ses malades une confiance sans bornes.

Cagliostro méprisait tellement la science officielle que ses malades le suppliaient en vain d'entrer en consultation avec les meilleurs praticiens de Strasbourg. Le thaumaturge s'y refusait :

Il affuble ses confrères de sobriquets empruntés au règne animal. De leur côté, nos médecins ne se soucient point de confesser la vérité à son égard, j'entends cette vérité où il n'entre ni jalousie ni malice.

Quelquefois il plantait là ses patients sans autre explication :

Plusieurs étrangers, venus se remettre exprès entre ses mains, ont été abandonnés par lui au milieu de leur cure; d'autres ont essayé un refus sec. Extrêmement affable pour les uns, il est dur et brutal pour les autres.

(1) Cf. *Mémoire pour le comte de Cagliostro, accusé, contre M. le procureur général, accusateur*, Paris, Lottin, 1786, pp. 18-19.

(2) Lettre de Bürkli.

(3) *Ibid.*

selon que les figures lui plaisent ou lui déplaisent, et souvent du premier coup d'œil.

Sa physionomie attirait dès l'abord par un air de franchise que ses propos ne soutenaient pas toujours. Une dame dont il faisait grand cas (en dépit de son attitude généralement dédaigneuse vis-à-vis du sexe faible), l'entendit murmurer avec une expression sinistre, tandis qu'elle s'extasiait sur l'abondance de ses grâces :

— Oui, mais le coup de maître reste dans mon cœur...

Qu'est-ce à dire?... Comment interpréter cette parole mystérieuse, peut-être même ténébreuse?... Comment soulever les multiples voiles dont Cagliostro aimait à se recouvrir?... Son langage n'était le plus souvent qu'un jargon inintelligible. Il écorchait l'italien, et le français plus cruellement encore. Un homme élevé à Médiine et en Egypte aurait dû connaître au moins les langues orientales. Mais un jour où le célèbre professeur d'Upsala, M. Norberg, l'interpella en arabe, il demeura court, aux grandes luées de ses adversaires. Quant à la religion, bien qu'il eût toujours à la bouche le nom du Grand Dieu — *il Grande Iddio* — et qu'il prétendit avoir un flair spécial pour subodorer les incrédules, certains rapports l'accusaient de traiter les prêtres aussi mal que les médecins, voire de parler irrévérencieusement de Notre-Seigneur...

On se perdait en conjectures sur ses moyens d'existence. Jamais il ne recevait d'argent, soit en espèces, soit par lettres de crédit; jamais non plus d'honoraires, du moins directement... Et néanmoins, il payait sa dépense avec exactitude. Les protestants fanatiques de Strasbourg le prenaient, comme ceux de Königsberg, pour un émissaire secret des Jésuites. Mais les gens d'esprit s'attachaient plutôt à pénétrer ses desseins :

Il traite les princes, en leur présence, comme un homme qui n'attend rien d'eux, alors que lui-même pourrait leur rendre des services essentiels. Il semble nourrir quelque projet de longue haleine et de vaste envergure pour lequel Strasbourg serait une scène trop mesquine. Mais notre ville se trouve placée au seuil du royaume, et peut-être veut-il que la Renommée, fasse éclater ses fanfares jusqu'à ce que le Roi finisse par l'appeler à Versailles (1).

CONSTANTIN PHOTIADÈS.

Pour éviter la guerre scolaire

Nous fimes connaissance en chemin de fer.

On y parle encore, de-ci de-là, d'autre chose que de la crise, de la grippe, de Hittler ou du fils de Lindberg.

Je me suis aperçu très vite que j'avais affaire à un catholique libéral.

Non pas un disciple de Lamennais. L'espèce en est presque entièrement disparue. Les catholiques libéraux des origines incorporent leur libéralisme à leur catholicisme. Les dégénérés de nos jours se contentent de les juxtaposer. Pour les premiers, catholicisme et libéralisme sont comme les deux facteurs d'un produit. Pour les seconds, ce sont à peine les deux termes d'une somme ou plutôt d'une différence. Car c'est une soustraction qu'ils opèrent, même s'ils vous parlent d'addition.

— Qu'êtes-vous allé faire dans cette galère, Monseigneur?

— Quelle galère? L'A. C. J. B.?

— Non, je viens de vous dire toute mon admiration, l'admiration non seulement de tous les catholiques, mais de tous les bons citoyens pour ce magnifique mouvement de jeunesse qui a surgi, au lendemain de la guerre, du sol de la Belgique. Il n'y a pas d'espoir plus certain que celui-là pour la religion et pour le pays. Mais je veux parler de votre campagne scolaire. Après avoir tant bataillé pour maintenir votre indépendance à l'égard de la politique, vous faites le jeu des politiciens. N'avez-vous pas meetingué plusieurs fois avec des chefs du parti catholique?

— Je ne comprends pas votre émoi, mon cher Monsieur. A qui appartient les écoles que nous défendons? Au Parti catholique?

(1) Lettre de Laurent Blessig, citée par M^{me} von der Recke.

Aucunement. Mais aux paroisses, aux diocèses, aux ordres religieux, à l'Eglise. Notre campagne scolaire est, comme toute l'Action catholique, un service de l'Eglise.

— Que viennent y faire, alors, les hommes politiques? Ils vous compromettent.

— Est-il interdit aux hommes politiques de servir directement l'Eglise? D'ailleurs, la question scolaire a un aspect législatif et électoral qui est de la compétence des partis.

— Tout cela pour une question d'argent.

— Une question de juste liberté, une question religieuse.

— Que vous êtes ancien régime! L'Etat moderne est neutre. Ne lui demandez pas de dépenser ses deniers pour promouvoir des opinions qu'il ne peut avoir. L'Etat n'a point d'opinions philosophiques et moins encore théologiques.

— Cette discussion nous entraînerait trop loin. Nous la reprendrons, si vous le voulez bien, à la prochaine occasion. Vos principes modernes et votre conception laïque et neutre de l'Etat ne viennent rien faire dans la question scolaire, ou bien ils plaident en faveur de notre thèse.

— C'est un peu fort!

— Et c'est pourtant comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— J'ignorais que vous cultiviez le paradoxe.

— Sans paradoxe, mon cher Monsieur. Les constituants de 1830 étaient bien imbus, eux aussi, des principes modernes et des théories libertaires. Or, vous savez qu'ils s'en remettaient à l'initiative privée pour la formation des jeunes générations. L'enseignement est libre, tel est le résumé des clauses scolaires de la Constitution. Celle-ci n'a pensé qu'à défendre la liberté d'enseignement contre l'étatisme et le despotisme. Nos pères sortaient d'en prendre, et le roi Guillaume avait achevé de les en dégoûter.

— Et après? La sagesse ne consiste pas à s'obstiner dans une erreur née de circonstances difficiles.

— L'erreur, s'il y en eut, ne fut pas de préserver l'enseignement contre l'étatisme. Car enfin, de quoi s'agit-il? Voici un père et une mère de famille. Ils ont été investis par la nature et, par conséquent, par Dieu lui-même de la mission d'éduquer leurs enfants. Personne au monde, ni l'Etat ni même l'Eglise, ne peuvent les dispenser de cette mission. Les parents peuvent et même doivent se faire aider dans l'accomplissement de cette tâche importante et délicate. L'Eglise et l'Etat, chacun de leur point de vue respectif, peuvent les y engager et les y diriger avec autorité, mais ils n'ont pas le droit de les supplanter.

— C'est de l'absolutisme familial.

— Non, c'est l'ordre naturel. Que diriez-vous d'un gouvernement qui interdirait aux parents de donner à leurs enfants, dans l'enceinte inviolable du foyer familial, la formation qu'ils jugent la meilleure. Ils estiment que les âmes doivent recevoir au plus tôt une trempe chrétienne. Ils sont absolument convaincus de leur devoir d'éducateurs chrétiens. Encore une fois, que penseriez-vous d'un pouvoir civil qui s'immiscerait dans la vie intime du foyer et qui dicterait des lois de neutralité à l'éducation paternelle et maternelle?

— Mais qui vous parle de cette tyrannie?

— J'aime votre protestation. Nous ne sommes pas en Bolchevie, où l'Etat arrache aux parents l'âme de leurs enfants. Mais faites bien attention que vous venez de me concéder toute la thèse que je défends contre vous. Dès qu'il est admis comme un droit incontestable et incontesté qu'il appartient aux parents de déterminer dans quel esprit seront éduqués leurs enfants, vous ne pouvez plus leur imposer une école qui déferait plus ou moins ouvertement ce qu'ils auraient édifié avec tant de sollicitude à la maison.

— Eh bien! qu'ils envoient leurs enfants à l'école catholique, mais qu'ils paient cette école ou que des bienfaiteurs la paient pour eux.

— Pourquoi les traiter en citoyens de seconde zone? L'Etat et en général les pouvoirs publics interviendraient en faveur des familles neutres et refuseraient la même intervention en faveur des familles chrétiennes!

— Il y a des familles chrétiennes qui préfèrent l'enseignement officiel à l'enseignement catholique.

— Sont-elles logiques dans leur christianisme? Peu importe, d'ailleurs, pour l'instant. Nous constatons que la moitié environ des familles de Belgique marquent leur préférence pour l'enseignement libre. Vous proposez à l'Etat de les punir de cette préférence. En vertu de quel principe, je vous le demande.

— Je ne propose pas de les punir. Je dis que l'Etat ne doit pas entrer dans ces questions confessionnelles.

— Le seul moyen pour lui de n'y pas impliquer son autorité est de traiter également toutes les familles et de les aider également dans leur mission éducative. C'est l'équité et c'est même la neutralité de l'Etat que nous défendons contre vous.

— Avouez que cela ressemble à une gageure de vous donner pour le champion de la neutralité.

— Je ne me donne pas comme le champion de la neutralité. Mais je démontre que l'Etat n'échappe au reproche de sectarisme qu'en soutenant également toutes les écoles qui forment de bons citoyens.

— La situation idéale est tout de même celle de ces communes où le même enseignement satisfait toutes les familles. La concurrence de deux enseignements divise les populations jusqu'à la jeunesse et jusqu'à l'enfance en deux camps ennemis. Nous avons bien assez des élections et des syndicats pour nous diviser.

— Prétendez-vous que les catholiques doivent se décolorer et se neutraliser pour qu'il n'y ait plus de divisions et d'oppositions entre citoyens d'un même pays? Vous disiez tout à l'heure que la ferveur chrétienne et apostolique de notre jeunesse est le meilleur espoir de la Belgique.

— Je me reporte avec les plus vifs regrets à l'époque où l'école officielle était chrétienne et où toutes les familles acceptaient et désiraient une formation chrétienne de leurs enfants. C'était avant la guerre scolaire...

— Qui a mis fin à cette idylle?

— Des sectaires et des criminels. Tous les bons citoyens devraient s'unir pour rappeler cet âge d'or.

— Eh bien, non!

— Vous l'avouez vous-même, vous êtes dans le camp des sectaires.

— Je suis pour la liberté de l'enseignement chrétien et pour les garanties de cet enseignement. Or, l'Etat ne nous donne pas et ne peut pas nous donner ces garanties. L'Etat peut tomber dans des mains sectaires, comme il advint en 79. Les catholiques ne doivent plus recommencer la faute et l'imprudence de lui remettre toutes les écoles. Ils doivent maintenir leur enseignement. Il n'y a qu'une institution qui leur donne toutes garanties, c'est l'Eglise catholique, apostolique et romaine. L'enseignement chrétien est en bonnes mains. Tous les arguments de la terre ne nous persuaderont pas de renoncer à cette assurance.

— Mais où voyez-vous dans tout cela la question des subsides?

— Les subsides officiels sont devenus indispensables à l'enseignement libre. Les pouvoirs publics, dans le but d'acquiescer un monopole de fait, ont compliqué de plus en plus et alourdi la machine de l'enseignement. Il en est d'ailleurs résulté des avantages incontestables. Mais l'initiative privée est devenue impuissante à supporter tous les frais de l'enseignement tel que l'Etat l'a imposé. Celui-ci doit subsidier l'enseignement libre sous peine de tuer la liberté d'enseignement. La suppression des subsides serait un acte de sectarisme en contradiction avec les principes

de liberté et de neutralité qui sont dictés aux pouvoirs publics par notre Constitution.

— Que feraient les catholiques si un cartel des gauches supprimait les subsides ?

— Ils lutteraient avec la dernière énergie comme en 79. Ils ne désirent pas la guerre scolaire. Ceux qui leur prêtent ce sentiment ne les connaissent pas et ne connaissent pas l'histoire. Nous détestons les luttes qui jettent les consciences et les intérêts religieux dans les bagarres et les remous des passions politiques. Mais il est une paix plus redoutable que toutes les guerres, celle qui s'achète à prix de lâcheté et de trahison.

LOUIS PICARD.

P. S. — Nous avons été critiqué par M. Charles Maurras à propos de notre article consacré au cardinal Billot.

Cet article a paru dans la *Revue catholique* du 25 décembre et a été repris, quelques semaines plus tard, par la *Revue française* de Paris.

Le directeur de l'*Action française* nous invite, au nom de la loyauté, à en rectifier un passage, à ses yeux erroné.

Faut-il dire que nous n'éprouvons aucune difficulté à reconnaître et à corriger une erreur ? Nous n'écrivons pas pour tromper nos lecteurs. Et les causes que nous servons n'ont pas besoin de nos réticences. La mémoire du P. Billot, notamment, est assez glorieuse pour les dédaigner.

Mais nous ignorions les commentaires de M. Maurras. Ils viennent de nous être communiqués et nous nous empressons d'y répondre.

Voici le passage de notre article concernant l'attitude du P. Billot à l'égard de l'*Action française* :

On lui a reproché récemment encore dans certains journaux catholiques de s'être trompé et illusionné sur l'athéisme et les conceptions païennes de Maurras. C'est absolument faux. Nous l'avons entendu nous-même, avant la condamnation de l'*Action française*, dire sa réprobation et son horreur pour cet athéisme et pour ces erreurs en un style dont ses critiques seraient bien incapables d'imiter la netteté mordante et la rigueur implacable. Mais il trouvait chez Maurras une réputation rationnelle et politique du libéralisme qui lui paraissait très forte et très efficace. Homme sans préjugé, il prenait son bien où il le trouvait, et il cita Maurras à l'appui d'une thèse le son de *Ecclesia*. Il dit en outre, l'une ou l'autre fois, en conversation particulière, qu'il ne connaissait rien de mieux, sur le plan rationnel, comme réputation du libéralisme, que certaines pages de Maurras. A cela se résume tout l'appui qu'il donna jamais à l'*Action française*. Lorsque le Pape déconçait puis défendit à la jeunesse catholique d'aller prendre des leçons, même d'antilibéralisme, chez Maurras, à cause du danger avéré et expérimenté d'y prendre en même temps des erreurs non moins funestes que le libéralisme, il ne condamnait aucune opinion d'ordre doctrinal enseigné par le cardinal Billot, mais imposait une attitude de réserve et de prudence dont le professeur de la Grégorienne, comme beaucoup d'autres bons esprits, de nombreux évêques, notamment, et des cardinaux, n'avaient pas vu ni senti la nécessité. Les circonstances et des indiscretions regrettables voulurent que cette divergence de sentiment au sujet d'une attitude pratique qui séparait le cardinal Billot du Souverain Pontife fût rendue publique. Dans ces conditions, l'humilité du religieux fervent crut tenir enfin l'occasion providentielle de retrouver la simplicité et le recueillement d'une vie laborieuse dont le choix de Pie X était venu l'arracher. Il offrit sa démission d'un tel cœur que Pie XI crut devoir l'accepter.

La phrase qui a le plus choqué M. Maurras est celle-ci : « A cela se résume tout l'appui qu'il donna jamais à l'*Action française* ». De fait, elle est inexacte. Dans notre pensée et dans le mouvement de notre article, elle signifiait : tout l'appui que le P. Billot donna jamais aux doctrines de Charles Maurras. Nous rectifions volontiers. D'autant plus que l'*Action française* publie une lettre privée du cardinal Billot montrant à l'évidence à quel point il avait accordé son appui à ce mouvement politique qu'il estimait extrêmement salutaire pour la France et même pour l'Église, et combien il regretta la condamnation qui allait en exclure les catholiques ou les mettre dans des cas de conscience dramatiques. Encore une fois, il ne s'agit pas d'attitude doctrinale. Celle du cardinal Billot fut toujours intransigeante, plus intransigeante même que celle du Saint-Siège. Mais de tout autre chose, d'une attitude pratique envers un mouvement et une action politiques.

Nous devons d'ailleurs ajouter que cette influence mise par le cardinal Billot au service de l'*Action française* nous a toujours paru assez secondaire et comme un hors-d'œuvre dans sa vie.

Mais nous comprenons que les chefs de l'*Action française* attachent une extrême importance à toute l'attitude de celui qui les a honorés de son appui et de son amitié. Nous comprenons la fierté avec laquelle ils recueillent tous les signes de fidélité de

cet appui et de cette amitié. Et nous n'aborderons pas ici la question de savoir si l'on ne trahit pas la pensée et la mémoire du saint religieux en s'autorisant de sa liberté d'appréciation d'une directive pratique de Pie XI pour résister à ces ordres du Souverain Pontife, sanctionnés, depuis, par des peines canoniques sévères.

Quoi qu'il en soit, les lettres privées, antérieures ou postérieures à la condamnation de l'*Action française*, que l'on publie et que l'on commente, ne peuvent pas changer notre sentiment au sujet du penseur et du professeur, à qui nous avons voué une admiration sans borne et une profonde reconnaissance.

L. P.

Lettres de voyage⁽¹⁾

VIII. VACANCES A CRACOVIE

Cracovie, mardi de Pâques, 1932.

Assailli, assiégé, bombardé, accablé, submergé d'invitations et d'amicales instances par toute une ville — que faire ? Prendre sa valise et s'enfuir.

Je ne me suis pas enfui dans la vallée du San, où je n'aurais trouvé que boue et froidure ; j'ai préféré remettre aux prochains jours printaniers la description de ces paysages, auxquels je serai certainement plus sensible que ne l'étais, en son temps, mon évêque Krasicki. Je n'ai pas pris le train tout de suite pour mon vieux Cracovie, où personne ne m'attendait ferme. Je suis allé me cacher au fond d'un faubourg, dans une chère maison, pleine de jeunesse qui me donnent l'enivrant illusion d'être encore jeune, pleine de livres, de jambons et de bouteilles. Une maison où l'on peut faire des exercices d'assouplissement avec les chaises de la salle à manger, où l'on parle tour à tour de poésie, de cuisine, de religion ou de mathématiques, et où je puis dire tout ce qui me passe en tête, avec la certitude d'être toujours compris.

Là, durant quarante-huit heures, j'ai goûté les joies de l'incognito. Personne au monde n'aurait su où me prendre : ni amis, ni ennemis, ni fâcheux, ni créanciers, ni ministères, ni universités, ni douanes, ni polices. Evaporé, comme le camphre. « Cherche donc le vent dans les champs ! » dit le proverbe polonais.

Comme une foule considérable prend part aux cérémonies des derniers jours de la Semaine Sainte, j'ai pu y disparaître facilement ; l'opinion publique me croyant à 350 kilomètres. Nos reposoirs du Jeudi-Saint s'appellent ici des « Caveaux ». Les « Tombeaux » du vendredi attirent encore plus de monde dans les églises. Ce sont des chapelles ardentes, où l'on voit le Christ gisant, sur un décor quelque peu théâtral de toiles peintes, de fleurs et d'effets de lumière électrique. Aux Dominicains et à la cathédrale latine, des uhlands au port d'armes, en faction devant ces saints sépulcres, avec des anges en carton, me parurent d'abord des statues de cire. Je n'imaginais point que des êtres vivants puissent atteindre à une telle perfection de garde-à-vous. Mais on m'a conté merveilles de l'esprit militaire de la Pologne, et ces mêmes soldats, pétrifiables au commandement, montrent en cas d'alerte nocturne l'élasticité du caoutchouc. Affaire de métier, en somme. Les modèles des ateliers tiennent aussi la pose très longtemps.

Ah ! j'avais désiré d'un grand désir manger cette pâque avec ces bons amis. Que l'aube d'or du jour glorieux était belle sur le ciel d'argent, quand je mis le nez à la fenêtre ! Et je crois que j'ai fait honneur aux quatre repas qui se succèdent, de 9 heures du matin à 10 heures du soir, au milieu des rasades de bière,

(1) Voir *La revue catholique* des 3, 12, 26 février, 4 et 11 mars 1932.

des tasses de thé et d'un nombre incalculé de petits verres.

Le lendemain pourtant, lundi de Pâques, j'avais encore au réveil une idée assez précise des convenances locales et un sens rituel assez éclairé, pour envoyer au nez de la bonne, quelques gouttes d'eau du verre qu'elle m'apportait, en lui criant : « Dyngus! Dyngus! » Sur quoi, je vous vois stupéfiés et prêts à croire que je devenais « dingo » moi-même, parce que vous ignorez que le « smigus-dyngus » est un rite national qui consiste à arroser les demoiselles, le lundi de Pâques.

On donne de cette coutume maintes explications. Elle commémorerait, selon les uns, le baptême de la Pologne, en 966, et l'ordre du roi Miécislas de noyer les idoles païennes; selon d'autres, le premier baptême des Lithuaniens qui fut administré en masse, à la fin du XIV^e siècle, par aspersion ou immersion. Certains folkloristes ne veulent y voir qu'un symbole populaire et poétique de la fécondation de la terre par les pluies du printemps. D'après une légende chrétienne, elle rappellerait que les Juifs, après la résurrection, auraient malignement inondé les fidèles du Christ, rassemblés dans les rues et commentant la grande nouvelle. Faudrait-il donc voir là le prototype de nos bonnes polices modernes qui, répugnant aux moyens sanguinaires, dispersent les attroupements à l'aide des tuyaux d'arrosage?...

Quoi qu'il en soit de son origine, l'usage est encore fort vivace en Pologne. Tout le monde s'asperge à qui mieux mieux. Les citadins s'en tiennent généralement à des farces bénignes d'eaux de senteur, de seringues ou de gilettes. Tout au plus risque-t-on un pot d'eau sur la tête ou un verre, délicatement coulé dans le col de chemise. À la campagne, on y va, non avec le dos de la cuiller, mais par seaux et par baquets. Derrière chaque porte ou palissade, une cuvette ou un arrosoir vous attend. Les filles qui s'attardent au lit risquent de se réveiller dans un bain; celles qui se laissent prendre sont conduites sous la pompe ou immergées dans les bassins ou les mares, heureuses, si par un symbolisme rigoureux de la fécondité agricole, on ne les jette pas dans le purin. À cette époque de l'année où l'eau est encore assez fraîche, pareil rite peut prêter à maints inconvénients, mais il doit y avoir une providence spéciale pour ceux qui abusent des liquides, quels qu'ils soient. Qui ne sait, d'ailleurs, combien vite sèchent, en ce monde, et les larmes et les chemises?

On peut s'attendre à beaucoup de choses, en Pologne, le lundi de Pâques; mais voilà une vingtaine d'années, le train de plaisir qui arrivait, plein de belles toilettes, de Cracovie à la petite station de Skawina, ne s'attendait guère à être pris sous un jet de pompe à incendie. Les voyageurs des premiers wagons, qui admiraient le printemps à la portière, poussèrent des cris et attirèrent tous les autres à la file. Imaginez le débarquement, la rumeur, les réclamations au chef de gare. Les inventeurs de ce génial « dyngus » demeurèrent à jamais introuvables. Aujourd'hui qu'il y a prescription, je puis bien révéler qu'avant d'être possédé par l'ange de la poésie, Vladimir Lewik avait le diable au corps. Avec une troupe de polissons de son espèce, il était allé tirer de son hangar la pompe municipale, et l'avait postée stratégiquement près d'un ruisseau, derrière les buissons qui longeaient la voie.

C'est cette même ligne de chemin de fer que j'empruntais, hier matin, pour me rendre à Cracovie. N'oublions pas de noter que la gare de Lwów est une des plus belles de l'Europe, par la sobre grandeur de l'ornementation comme par la juste adaptation du style architectural.

Le train de Bucarest avait une heure de retard, mais peu de Polonais voyageaient; on passe les fêtes en famille. L'hiver tenait encore la campagne. D'immenses champs de neige étincelaient sous le soleil, d'une lumière aveuglante, insoutenable. Des lambeaux de terre dénudée laissaient voir une herbe roussie, sur laquelle le train faisait courir l'ombre bouillonnante de sa fumée noire. Point de cigognes encore. On les attend d'ordinaire le 19 mars.

Et les eaux, toujours gelées, s'étaient en rubans bleuâtres, savonneux. Il paraît que la glace des étangs continue à porter les voitures et que le poisson de vivier fait triste mine. En avril, le poisson n'aime pas que la farce de l'hiver dure trop.

J'ai donné un souvenir, en passant, à la bibliothèque de Medyka, au beau parc dont les grands arbres nus me saluaient de loin. Sont-ce donc les mêmes que j'ai vus si feuillus, il y a trois ans, par une chaude nuit d'août, embrasée de lucioles, tandis que Lela Pawlikowska et Beata Obertynska chantaient sur la mandore des chansons paysannes et que Parandowski m'expliquait les dialectes?

Sur la rive escarpée du San qui porte les forts de Przemysl, un charnier colossal de Russes et d'Autrichiens sème ses innombrables croix. Des trains de marchandises encombrant la gare, des wagons de cages à poules, à destination de l'Allemagne. Je note plus de cinq maisons de Berlin. La Pologne regorge de volaille; une paire de poulets au printemps ne vaut pas 3 francs de notre monnaie.

Où descendrai-je, à Cracovie? Bernard Hamel qui fait là-bas de si bon travail d'alliance française et qui nous a donné, dans *Quand les Hommes s'aiment*, un si émouvant livre de guerre, laisse à ma disposition son appartement et sa servante. Mais cette brave femme a sans doute besoin de vacances, ou bien je risquerai de la gêner dans ces solennités pascales, où les saintes femmes ont droit au premier rang. Cracovie célèbre « Emmaüs » aujourd'hui.

Cracovie, au crépuscule, m'apparut vraiment comme une vision de rêve, une miniature de Moyen âge, exquise. Et si propre, à mon grand étonnement; pas trace de neige, ni de boue. Le climat, faut-il dire, est là moins continental, plus tempéré qu'à Lwów.

Il faisait comme un temps d'éternité, ni chaud, ni froid, aucun souffle d'air : une immense douceur morte. Les tours de Panna Maria, et leur couronne de clochetons pointus, et le diadème d'or qui ceint la flèche, baignaient dans une lumière d'améthyste. La fanfare des clairons d'argent sonnait 6 heures du soir, quand je passais au bas, et tombait de ses 80 mètres comme une rosée d'harmonie. Le Rynek, la grand-place, où s'élève le beffroi de l'hôtel de ville et la vieille Halle aux Draps, aux pignons si curieusement dentelés, fou millait d'une foule en fête.

Voici le palais des Potocki, le « pod Baranami » ou « maison des moutons », avec les têtes de béliers de sa façade. Y a-t-il vraiment vingt-six ans que je passais ici la Noël? Je devais être bien jeune alors, puisque je faisais des vers. Il me revient soudain en mémoire des bribes d'une épître badine, dont j'ai perdu depuis beau temps le manuscrit, et que j'adressais alors à la comtesse Adam Potocka, pour la remercier de son hospitalité :

*...Quand le mar de Pénélope
Fuyait la rage du Cyclope
Et son fabuleux appétit,
Le ciel bienveillant consentit
A le garder du trépas sombre,
En le mettant bien vite à l'ombre
D'un bélier fortement bâti.
Mais devant la saison amère
Et les rigueurs du froid pavé,
Plus heureux qu'un héros d'Homère,
Chez vous, Madame, j'ai trouvé,
Au cœur même de cette ville,
Un plus chaud, un plus noble asile,
Et de plus aimables moutons.
Je veux chanter sur tous les tons
Que je n'ai rien vu, de ma vie,
De comparable à Cracovie,
Que...*

Ce que je chantais alors, je n'en sais ma foi plus rien, mais je sais bien que pareille ville mériterait les accents d'une grande lyre. C'est un musée dont on ne se lasse pas et dont on n'épuise jamais les trésors.

PAUL CAZIN.

Le Soleil

Parmi les milliards d'étoiles que nous révèlent nos télescopes, écrivions-nous dans notre précédente chronique, l'une d'elles, le soleil, que rien ne distingue des autres, sinon son extrême proximité, nous prodigue par torrents la lumière et la chaleur; et cette lumière et cette chaleur entretiennent la vie. Ne serait-ce qu'à ce titre, le soleil s'imposerait naturellement à l'attention humaine. Les origines et surtout l'avenir de notre race dépendent étroitement de cette proximité avantageuse; née trop loin de l'immense réservoir d'énergie, la terre eût été soumise à l'action destructrice du froid interstellaire, (quelques 270° centigrades sous zéro), et la vie, au sens où nous croyons l'entendre, n'eût pu s'y développer; trop proche de la fournaise solaire, la même hostilité l'eût accueillie, la difficulté n'eût été qu'inversée de sens. L'univers, tout comme notre globe, a ses zones torrides, tempérées ou glaciales; mais, contrairement à ce dernier, seules les zones tempérées y sont propices à la vie; et c'est ainsi que, eu égard à la fois à la rareté des zones habitables et à la minime probabilité de l'existence d'un astre éteint dans l'une d'elles, la vie apparaît comme un événement rarissime et l'homme comme un élément monstrueux (1) d'un univers qui lui est physiquement hostile.

Mais il est un autre avantage que cette proximité ne doit pas nous faire oublier; seul parmi toutes les étoiles, le soleil est assez voisin de nous pour que nous puissions le voir autrement que comme un point lumineux et en étudier en détail les diverses parties; d'où l'importance fondamentale des recherches solaires dans l'étude de l'univers stellaire.

C'est une mise au point de ces recherches qui fait l'objet d'un livre dû à M. Georges Bruhat, professeur de physique à la Sorbonne, délégué à l'École normale supérieure (2).

Ce livre vient à son heure; aucun traité d'ensemble français n'avait paru récemment, hormis le Cours d'astrophysique de M. J. Bosler, publié par la librairie Hermann en 1928. M. Bruhat avait pris le soleil comme sujet de son cours en Sorbonne en 1930; aussi était-il pleinement qualifié pour présenter au public l'essentiel des faits et des théories solaires, indépendamment de tout appareil mathématique, nécessaire à un cours universitaire, mais superflu, pour ne pas dire plus, ici. Il s'adresse, nous en empruntons les termes à l'auteur, à tous ceux qui, sans être des savants, se tiennent un peu au courant du mouvement scientifique moderne et son but est de leur montrer quelle est l'étendue des progrès réalisés depuis quelques dizaines d'années dans la connaissance des phénomènes extrêmement variés que présente le soleil et quelle est l'étendue plus grande encore des progrès qui restent à faire pour connaître complètement les lois qui régissent la structure de ce monde extraordinairement actif et qui déterminent les mouvements sans cesse renouvelés de ses couches extérieures.

Pour ce, M. Bruhat est allé (son cours universitaire le lui imposait) puiser aux sources vives d'où jaillit la science; tous les renseignements, toutes les conclusions qu'il nous présente sont de première main. Et quoique la charpente mathématique des théories physiques présentées au lecteur lui soit évitée, la lecture du

livre de M. Bruhat est souvent ardue; un texte très dense, des tableaux de nombres ou encore des descriptions précises d'instruments physiques de mesure déconcertent le lecteur vulgaire mais impriment à l'ouvrage un caractère scientifique du meilleur aloi.

Le *Mystérieux Univers* dont nous avons fait ici l'analyse, et le livre de M. Bruhat sont deux ouvrages de haut mérite, conçus suivant des plans distincts. Le premier nous présentait, sans même l'ombre d'une formule, une vue d'ensemble extrêmement profonde sur les problèmes les plus généraux de la science, telle qu'elle apparaît aux savants contemporains; le second nous offre la mise au point d'une question spéciale, celle de la constitution du soleil et des effets de son rayonnement. On voit sans peine que pareils ouvrages, loin de s'exclure, sont, en quelque sorte, complémentaires. Tous deux ne pourront atteindre qu'une élite, parmi laquelle tel esprit, négligeant les problèmes de détail, s'en tiendra plus volontiers aux problèmes d'ensemble que soulève la recherche scientifique, acceptant d'un écrivain autorisé des conclusions que tel autre, au contraire, plus scrupuleux ou moins hâtif, voudra retrouver par des voies plus lentes mais plus nourries.

Il ne peut naturellement être question — combien de fois le lecteur ne devra-t-il pas subir la formule! — de condenser en quelques lignes la matière si dense, si touffue, si riche en renseignements d'un livre dont nous ne pourrions que reproduire un résumé des conclusions; peut-être cependant, pour l'intelligence de celles-ci, le lecteur non documenté aimera-t-il à se faire une idée très élémentaire sur la structure du soleil. Les lignes qui vont suivre la lui fourniront.

Astronomiquement parlant, comme dit Eddington, le soleil est à la portée de la main. Situé à 149,500,000 kilomètres de distance moyenne de la terre, c'est une énorme sphère gazeuse de 700,000 kilomètres de rayon. Il est entouré d'une atmosphère, elle aussi gazeuse, dans laquelle on distingue trois couches successives: la couche renversante, la chromosphère et la couronne solaire. Le rayonnement que nous recevons de l'astre provient de sa couche superficielle, d'une épaisseur de l'ordre de 100 à 200 kilomètres: cette couche est la photosphère. En s'éloignant du bord du soleil, on rencontre d'abord la couche renversante d'une épaisseur très faible, 700 kilomètres environ, soit la millième partie du rayon solaire; ensuite, la chromosphère, plus étendue, d'une hauteur qui va de 7,000 à 10,000 kilomètres, au-dessus de laquelle

FIG. I. La Terre à l'échelle

du $\frac{1}{200.000.000}$.

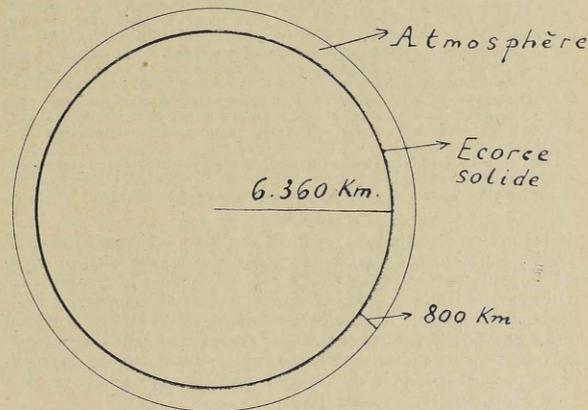


FIG. I. — Ce premier graphique représente la terre supposée sphérique et reproduite à l'échelle du $\frac{1}{200.000.000}$ (un cm. vaut 200 km.); l'écorce solide terrestre, dont l'épaisseur est estimée de l'ordre de 60 km., devrait être représentée par une couronne circulaire d'une épaisseur de 3 dixièmes de millimètre; pour la commodité du dessin, elle a été exagérée deux fois. Quant à l'atmosphère terrestre, ses parties les plus élevées atteignent certainement de 500 à 800 km., hauteur à laquelle on observe encore des aurores polaires.

(1) Ce terme est pris dans son sens étymologique d'extraordinaire, qui tient du prodige.

(2) *Le Soleil*, 1 vol., par M. GEORGES BRUHAT, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris; avec 47 figures et 16 planches hors texte; édité chez Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, dans la Nouvelle Collection Scientifique, XI+240 pages. Prix: 20 francs.

s'élèvent parfois d'immenses flammes roses, les protubérances, dont la hauteur peut atteindre de 400,000 à 900,000 kilomètres; enfin, la couronne, de hauteur variable de l'ordre de plusieurs fois la longueur du diamètre solaire.

Toutes ces remarques n'ont rien que de très élémentaire, mais elles serviront, je l'espère, à la compréhension du résumé que nous allons tenter du livre de M. Bruhat.

Après un court exposé des méthodes qui nous fournissent quelques données sur le soleil, sa distance à la terre, ses dimensions, sa masse (332,000 fois celle de la terre), sa densité (1,41 fois celle de l'eau) et sa luminosité, qui la classe parmi les étoiles peu lumineuses, l'auteur aborde l'étude du rayonnement et de la température du soleil; déjà, dès ce chapitre, M. Bruhat se révèle physicien de talent: tous les instruments de mesure sont minutieusement décrits et les observations, non moins scrupuleusement discutées. Il semble, conclut-il, que l'on puisse admettre que la température

mais constituée de matériaux partiellement indépendants. Tournée vers le soleil, une lunette, même de petites dimensions, y fait découvrir des taches de dimensions et de grandeur variables, qui, se mouvant sur le disque solaire, nous permettent de mesurer la durée de sa rotation. Autour des taches qui apparaissent comme des plages sombres, se montrent des filaments très lumineux, les facules. Examinée avec un fort grossissement, la surface solaire manifeste un manque d'uniformité qui se traduit par l'apparition de petites plages brillantes, de granulations: ce sont les *grains de riz*.

Mais nos investigations et nos observations seraient bien limitées si nous ne disposions de ce merveilleux instrument que l'on appelle le spectroscopie, grâce auquel l'agent subtil qu'est un rayon de lumière va nous renseigner, et avec quelle abondance, sur les propriétés des couches solaires dont il est issu. Aussi l'étude spectroscopique du soleil, de la chromosphère et de la couronne va-t-elle constituer le corps de l'ouvrage. Le lecteur curieux y puisera les renseignements les plus divers sur les télescopes solaires, sur les tours solaires de l'observatoire américain du Mont-Wilson, sur « l'hypothèse depuis longtemps admise de l'identité de tous les corps célestes et justifiée par l'étude du spectre solaire » (p. 107), sur le déplacement des raies spectrales vers le rouge, annoncé par la théorie d'Einstein et confirmé par les recherches expérimentales des physiciens Evershed et St John.

L'étude des taches solaires et des théories explicatives ne contient pas moins d'un chapitre de l'ouvrage, et cela ne peut surprendre, si l'on pense à l'étroite corrélation entre la périodicité de ces taches et celle de bien des phénomènes terrestres, tous soumis à une loi de variation undécennale. Suivent deux chapitres, le premier traitant de l'étude spectrohéliographique (1) de l'atmosphère solaire, le suivant consacré à la couronne, sorte d'auréole qui entoure le soleil, invisible en dehors des éclipses totales et qui, vu la rareté de ces dernières, n'a pu être observée, durant trois quarts de siècle, pendant beaucoup plus de deux heures. Il importe cependant de signaler ici qu'un Français, B. Lyot, est parvenu à l'observer en dehors des éclipses totales, voici un peu plus d'un an, et que sa découverte permettra d'en pousser activement l'étude.

Enfin, le dernier chapitre est consacré à la question si importante de la relation certaine entre l'activité solaire et le magnétisme terrestre; l'auteur y parle naturellement des orages magnétiques, de leur corrélation avec une recrudescence des taches solaires, annonciatrice de l'apparition de ces spectacles féériques que constituent les aurores polaires. Et, à ce propos, M. Bruhat ne manque pas de rappeler les expériences du savant Norvégien Birkeland et les recherches théoriques d'un autre Norvégien, Carl Störmer, selon lequel les aurores polaires seraient dues à une ionisation de la haute atmosphère bombardée par des électrons issus du soleil. N'est-ce pas le lieu de rappeler ici l'excellent ouvrage qu'a publié M. Störmer, dans cette même collection, et où il a abondamment vulgarisé ces questions (2)?

On sait ce que l'astrophysique ou les études solaires doivent à la science française, à un Janssen, un Deslandres, un Bosler, et plus récemment, B. Lyot. Dix observatoires répartis sur la surface du globe, nous dit M. Bruhat, s'adonnent à une étude régulière du soleil; parmi ceux-ci, deux sont à classer au premier rang, quant à l'importance des résultats obtenus, l'Observatoire du Mont-Wilson en Amérique et celui de Meudon en France. L'éminent physicien qu'est M. Bruhat, reste, on le voit, dans la meilleure tradition française en publiant un livre du plus haut intérêt pour les physiciens et les astronomes. Nous sommes certain qu'ils lui en sauront gré.

E. HEUCHAMPS.

Docteur en sciences physiques et mathématiques,
Ancien élève de l'École normale supérieure de Paris.

FIG. II. Le Soleil à l'échelle

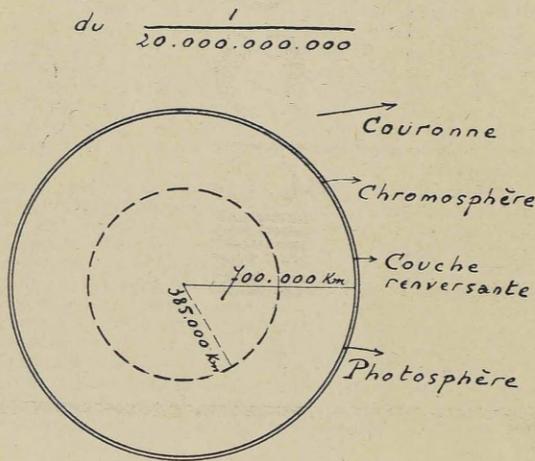


FIG. II. — Ce second graphique représente le soleil à l'échelle du 1/20.000.000.000 (un cm. vaut ici 200.000 km. ou cent fois plus que dans le graphique I). La couche renversante qui entoure immédiatement l'astre n'a pu être dessinée: à l'échelle, son épaisseur néserait que de 3,5 centièmes de millimètre. En s'écartant de l'astre, on rencontre d'abord la chromosphère dont l'épaisseur est ici de un demi-millimètre; au delà, la couronne solaire, dont la limite extrême, d'ailleurs variable, n'a pu être tracée.

Le lecteur, à qui les faibles dimensions du dessin masqueraient l'énormité de la sphère solaire proprement dite, s'en convaincra aisément grâce à la comparaison suivante: supposons la terre transportée au centre solaire; elle sera sur le graphique, représentée par un simple point, son rayon ne valant que le 1/100^e de celui du soleil; la lune, qui tourne autour de la terre, sur une orbite, supposée circulaire, de 385.000 km. de rayon, décrira dans le ciel la courbe tracée sur le graphique en trait interrompu. Bref, si petit que nous paraisse le soleil dans le ciel et si énorme que paraisse le rayon de la trajectoire lunaire, cette dernière est entièrement contenue à l'intérieur du disque solaire.

Cent sept soleils juxtaposés suffiraient à combler l'intervalle terre-soleil que la lumière franchit en 1^e temps infime de 8 minutes $\frac{1}{4}$ et que nos trains les plus rapides ne couvriraient qu'en cent et trente ans.

de la surface du soleil est, à une centaine de degrés près, de 4,900°, mais que les rayons que nous recevons du soleil proviennent, pour partie, de couches plus profondes; la température moyenne des couches qui contribuent à ce rayonnement, et dont l'ensemble constitue la photosphère, dépend à la fois de la région observée et de la radiation étudiée; elle atteint sans doute 6,500 à 7,000° pour les radiations visibles provenant du centre du soleil, de sorte que l'ensemble du rayonnement est assez voisin de celui d'un corps noir (1) à 5,900° (p. 57).

Passant ensuite à l'étude de la surface solaire, l'auteur en examine la rotation, cette curieuse rotation, variable avec la latitude, d'autant moins rapide que l'on s'éloigne de l'équateur vers les pôles, et qui s'interprète aisément dans l'hypothèse d'une masse solaire fluide, non invariablement liée dans toutes ses parties

(1) On appelle *corps noir*, celui dont la surface absorberait pratiquement toutes les radiations qu'elle recevrait.

(1) Le spectrohéliographe est un instrument qui permet de photographier le soleil de manière à ce qu'un seul élément, l'hydrogène ou le calcium par exemple, impressionne la plaque photographique.

(2) *De l'Espace à l'Atome*, par M. CARL STÖRMER, professeur à l'Université d'Oslo, traduit par C. STÖRMER et A. BOUTARIC, 1 vol. de 222 pages, avec 70 figures, de la Nouvelle Collection Scientifique. Editeur Alcan.

La Révélation de l'Espérance ⁽¹⁾

Puisqu'il n'est vérité que l'accoutumance n'assourdisse, nous oserons rappeler que l'espérance est une vertu chrétienne. A cause d'elle, les chrétiens forment une catégorie d'hommes à part, une race neuve, immortellement jeune dans le monde. La race et sa joie d'espérer se sont révélées au sein du paganisme « dans le printemps des persécutions ». On se souvient de Claudel :

*Mais dans le printemps des persécutions, parmi les branches
mûssellantes,*

*Cécile, avec toutes les fleurs, fut le premier oiseau qui chante,
Trois notes seulement, ce qu'il sait! Ecoute, l'hiver est fini,
L'affreux hiver païen, la tristesse de ce qui est mort et pourri (2).*

L'alléluia chrétien s'est ainsi posé sur la mélancolie païenne, et les saints furent désormais joyeux.

On ne trouvera pas que c'est trop du livre que vient d'écrire le R. P. C. Spicq, O. P., pour nous parler de l'espérance chrétienne.

* *

Le R. P. Spicq appelle saint Paul *le théologien de l'espérance*. S'il faut souffrir pour avoir le droit d'espérer, l'apôtre pouvait, mieux que d'autres, enseigner aux chrétiens les joies qui les attendent. « Si saint Paul, lisons-nous, a tant prêché l'espérance, c'est qu'il en a eu besoin plus que d'autres; plus que d'autres, il fut outragé, persécuté, haï, trahi par de faux frères, en proie à tous les tourments et aux épreuves les plus crucifiantes : or, c'est l'espérance qui l'a soutenu, apaisé, et qui lui a permis de terminer sa vie l'âme pacifiée et toute débordante d'actions de grâces envers son Dieu, sauveur et roi de tous les siècles, le Dieu fidèle qui n'abandonne pas ceux qui le servent et qui leur prépare dans l'éternité une récompense de gloire sans proportion avec les tribulations endurées ici-bas. »

La vertu que prêche saint Paul est une vertu mâle. Elle est courage et résolution; elle est surtout force dans l'angoisse : « Dans l'angoisse, s'écrie l'Apôtre, mais ignorant le désespoir ».

A vrai dire, on ne peut la séparer de la douleur et de la persécution; elle leur est liée essentiellement, dans une de ces formules antithétiques qui expriment le paradoxe chrétien et dont les épîtres abondent : puissance dans la faiblesse, joie dans la tristesse, vie se développant dans la mort.

* *

Saint Paul délivre son message d'espérance au nom d'un autre qui fut le premier, le divin messager. « Ils sont beaux sur les montagnes, les pas du messager qui annonce la paix! » Ainsi préluait Isaïe, ainsi chantent les apôtres. Le messager de l'espérance et de la joie, c'est le Christ. Sa première parole à l'humanité fut pour parler d'espérance : « Changez vos vies, et croyez à la bonne nouvelle! » Son discours le plus connu est une charte d'espérance : « Jésus appelle au bonheur du royaume toutes les âmes humbles, souffrantes, persécutées, douloureuses, comme vers le lieu du rafraîchissement et de la lumière. En compensation de toutes les misères de ce monde et comme encouragement dans les épreuves, il propose, à ceux qui l'aiment, les divines espérances des Béati-

tudes. Ces promesses que Jésus apporte au monde sont un programme de vie. Le vrai bonheur n'est pas sur terre, il est au ciel, où toute justice sera enfin rétablie; tous ceux qui ont faim et soif de la justice seront rassasiés, ceux-là surtout qui ont conscience de leur impuissance à satisfaire ces aspirations et attendent tout de Dieu : « les pauvres en esprit ».

La joie est inséparable de l'espérance. Le R. P. Spicq a relevé patiemment tous les textes évangéliques qui décrivent la joie de l'espérance. Il en constitue deux groupes. Dans le premier, l'espérance est joyeuse parce qu'elle est sûre de la récompense et du bonheur définitif : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux ». « Réjouissez-vous en ce jour-là, et bondissez de joie, car voici qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel ». « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous soient soumis, mais de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel ». Nous trouvons en tête du deuxième groupe un programme d'action : « Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » « C'est, dit le P. Spicq, la joie d'avoir trouvé le trésor : « Dans sa joie, il va et vend tout ce qu'il a »; la joie d'entendre la parole du règne : « Et aussitôt il la reçoit avec joie. » C'est la joie de ceux qui coopèrent à l'œuvre du salut; ils savourent ici-bas les arômes du bonheur qu'ils attendent, et, dès maintenant, ils reçoivent le centuple; l'espérance, en effet, n'est pas seulement une attente et une foi pure aux promesses, elle est déjà une possession anticipée et une participation à la plénitude qu'elle désire, elle porte en elle-même des fruits de joie, en proportion même des efforts qu'elle exige. C'est pour cela aussi qu'elle est source de force, d'élan, d'entrain, génératrice d'action ardente et vigoureuse, c'est de cette espérance que les apôtres ont vécu ».

* * *

Pierre est l'apôtre de l'espérance, Paul son théologien, Jean son chantre. Il était tout naturel que le R. P. Spicq résumât son beau livre dans l'*Acte d'espérance* dialogué qui clôt l'Apocalypse. « L'Esprit et la Fiancée disent : « Viens! Et que celui qui a soif vienne, que celui qui veut preme de l'eau de vie, gratuitement (1) ». Nous sommes en pleine mystique. Toute espérance est joie sans doute parce que la promesse dont vit l'espoir contient en germe sa réalisation. Dans les choses humaines, cette joie peut n'être qu'un leurre de la nature ou de l'imagination. Dans l'amour divin, il n'en est point ainsi : Celui qui promet est fidèle. De l'espérance chrétienne naît une mystique; les eaux de la Jérusalem céleste, dont le Prophète entend le murmure, sont à portée de nos lèvres déjà. « Que celui qui veut preme de l'eau de vie, gratuitement. »

L'époux répond à l'appel passionné de l'Esprit et de la Fiancée mystique : « Oui, je viens promptement! » — « Amen, viens, Seigneur Jésus! »

L'âme qui reprend ce dialogue éternel de la religion goûte enfin la joie du repos en Dieu. C'est le fruit de l'espérance. « Révélation infiniment douce au cœur que cette Apocalypse qui est la dernière parole adressée par Dieu aux hommes. Elle évoque la première révélation au jardin de délices et clôt le divin Message, dont tant de prophètes, d'apôtres et le Verbe de Dieu incarné lui-même furent les interprètes, sur la consommation du règne de Dieu dans l'éternité. Le cri d'amour et d'espérance sur lequel elle se termine est la réponse de l'humanité sauvée, au don de son Dieu riche de miséricorde et aux tendresses ineffables. »

Sur ces paroles de consolation aussi, le R. P. Spicq ferme le Livre saint dont il nous a appris à tourner les pages avec plus de curiosité et de piété. Ceux qui les méditeront avec lui « aimeront la Venue du Christ ».

LUCIEN CERFAUX.

Professeur à l'Université de Louvain.

(1) C. SPICQ, O. P., *La Révélation de l'espérance dans le Nouveau Testament*, Avignon.

(2) *Sainte Cécile*, poème.

(1) Apocalypse, XXII, 17.

Art politique contemporain

Dans l'agitation quotidienne qu'un regard superficiel découvre à la base du gouvernement, il n'est pas facile de reconnaître les lois profondes de la vie politique. Cependant, la définition de Burke reste toujours vraie : « Un gouvernement est un effort de la sagesse humaine pour subvenir aux besoins humains » (1); effort de sagesse, c'est donc une expression de l'intelligence, une manifestation de la raison, une réponse aux questions qui hantent les rêves de l'homme. L'« animal social » a construit par un labeur collectif distribué dans les profondeurs de l'espace et du temps une demeure changeante où son instinct s'abrite et où s'épanouit la paix de la cité : *pax civilis ordinata imperandi atque obediendi concordia civium* (saint Augustin).

Cette construction est essentiellement idéale : si elle n'existe pas dans les esprits, dans la volonté collective de l'opinion publique, elle n'a ni vie, ni force, le premier souffle l'emportera. L'Etat, complexe d'esprit et de matière, qui avait suffi jusque-là pour orienter la vie civique, s'écroule si un concept incompatible à son aspect prend corps dans l'esprit des hommes, et, lorsqu'il a disparu, l'instinct social rebâtit par des sécrétions nouvelles une coquille différente adaptée à l'idéal nouveau.

Telle est la loi séculaire de la politique : un système de gouvernement n'est viable que s'il repose sur le consentement public, s'il est admis et soutenu par la plus grande partie de l'opinion. Mais, une chose change constamment à travers les phases de l'histoire, c'est la nature de cette opinion même. Il serait vain de vouloir la suivre dans ses aspects successifs; de nos jours et dans nos pays, elle est strictement majoritaire : la majorité numérique des citoyens voit nécessairement prédominer le régime admis par elle, parce que son acquiescement s'impose, selon le mot de Barnave, à la faveur « du période social où le peuple est arrivé ».

Cet acquiescement ou ce choix ne résulte cependant rien d'un raisonnement individuellement réfléchi. « Nous craignons, dit Burke (2), d'exposer les hommes à vivre et à commercer chacun sur son propre fond de raison, parce que nous soupçonnons que ce fond est faible dans chaque individu » et ce n'est point là seulement une préoccupation d'homme d'Etat, c'est le reflet d'un sentiment dominant. « L'homme a l'air de redouter la vérité, remarque justement Faguet, il redoute la perte de la certitude. Son horreur de la vérité n'est que l'horreur du scepticisme (3). » La certitude à laquelle tout esprit se cramponne, se base exceptionnellement sur un raisonnement complet en matière politique; elle est généralement le fruit du préjugé et de l'idée admise. Le préjugé condense l'expérience du passé, coordonne les leçons de l'histoire; c'est un « Digeste » des tentatives vaines en même temps qu'un indicateur des méthodes heureuses. Il est puissant mais sa force varie en raison inverse des transformations du cadre de la vie; l'expérience du passé ne s'est pas déroulée dans les mêmes conditions économiques, morales, sociales; dès lors, les résultats obtenus d'essais analogues peuvent être profondément divers. Le préjugé mérite cependant toujours de garder un grand empire, parce que la nature humaine reste identique à travers les variations du milieu.

L'idée admise ou l'opinion courante a, dans notre siècle de révolution économique et sociale, un rôle beaucoup plus important que le préjugé. Sa justification rationnelle est infiniment plus faible. Son crédit est dû principalement à un attrait de nouveauté, à un coloris de science que l'ivresse du « Progrès » rend seule engageant, ou même plus simplement à une répétition continuelle dans l'espace et le temps. Ses formes les plus communes sont la mode, le snobisme, l'originalité; son véhicule est la propagande intensive, la réclame, Bernardin de Saint-Pierre écrivait déjà : « Les hommes s'instruisent comme les perroquets » (4). A mesure que le mépris des expériences du passé se fait plus grand, l'empire de l'idée généralement admise (et généralement imprimée) se fait plus dictatorial. C'est la loi de notre siècle.

* * *

(1) BURKE, *Réflexions sur la Révolution française*. Trad. d'Anglejean, 1913, p. 18.

(2) *Id.*, p. 142.

(3) E. FAGUET, *Politiques et Moralistes*, 8^e éd., p. 91.

(4) *La Chaumière indienne*.

Dès lors, la pensée politique, qui domine l'action, se ressent fatalement de l'orientation des idées admises; tout l'art gouvernemental s'imprègne des pensées flottantes et le rôle de l'organisme politique est modifié. Désormais, le parti politique domine la vie nationale. C'est en effet le rouage essentiel du régime parlementaire; il cristallise et coordonne les opinions d'un groupe d'individus qu'une philosophie commune rapproche. Sans lui, les forces spirituelles en présence pour guider la représentation populaire se perdrait dans l'anarchie d'individualismes brillants; il harmonise et synthétise les aspirations désordonnées et multiples que la générosité et l'intérêt alimentent, il saisit et dynamise l'ambiance de réforme qui existe toujours et il la fonde dans son système politique.

Lorsque l'expérience passée, condensée dans les préjugés, saugrenard par son prestige la structure de l'Etat, le rôle du parti politique se développe dans un cadre solide et apparemment immuable, à une place légitimement secondaire dans la vie nationale. Aujourd'hui, quels que soient les regrets que cette constitution inspire, c'est l'idée admise qui régit l'opinion. Par conséquent, le parti politique, centre d'élaboration et de cristallisation des idées, domine l'avenir de l'Etat.

Lorsque l'opinion n'attachait aux partis politiques qu'une importance accessoire, les méthodes du parti pouvaient présenter un aspect précaire et intermittent; le problème électoral dominait son activité et la technique de sa solution était fréquemment douteuse, comportant des appels à l'intérêt le plus trivial, des promesses de basse démagogie, des procédés de corruption et de pression; tout moyen, quelque éphémère que pût être son action, suffisait à obtenir le résultat cherché. Après l'épisode électoral, l'ensemble du parti retombait dans la léthargie. Actuellement, de pareilles méthodes ne peuvent donner que des mécomptes; leur abus les a d'ailleurs usées, mais surtout elles ne correspondent plus aux besoins de l'opinion publique.

La reine Anne croyait, nous rapporte Morley, « qu'il n'y avait pas d'hommes qui pussent agir effectivement sans agir de concert, qu'il n'y avait pas d'hommes qui pussent agir de concert sans agir avec confiance et qu'il n'y avait pas d'hommes qui pussent agir avec confiance sans être liés les uns aux autres par une communauté d'opinions, d'affections et d'intérêts » (1). Cette indispensable communion d'aspirations n'est jamais le résultat d'une simple activité de luttes électorales. Elle exige aujourd'hui l'organisation permanente, l'innervation active de la pensée publique. Pour remplir son rôle contemporain, le parti politique doit être un organisme vivant d'une vitalité inouïe.

Cette nécessité existe tout particulièrement pour les partis dont le but est de sauvegarder l'héritage du passé et d'épargner à l'humanité le recommencement d'une expérience douloureuse; ils constituent la seule sauvegarde du patrimoine social et, comme à l'opposé de leur action se développe l'offensive d'idées politiques déjà condamnées par l'histoire et remises en honneur par un aveuglement fatal, il importe qu'ils se servent d'une stratégie parfaite.

* * *

« La victoire appartiendra plus que jamais au peuple dont les nerfs seront les plus solides, l'unité morale et sociale la plus compacte et la plus inébranlable (2). » Tout l'art politique d'aujourd'hui doit tendre à l'unanimité de l'opinion publique sur certaines idées-maîtresses, à la conviction solide du caractère inébranlable de l'ordre établi. La vérité, en effet, ne peut guère compter sur ses mérites propres. Ce n'est pas toujours le meilleur argument qui prévaut, et « le jardinier qui emporte le prix est celui qui choisit bien sa saison » (3).

La masse qui domine souverainement le gouvernement se laisse conduire de préférence par l'idée simple, alors que la réalité est infiniment complexe. De là le dangereux succès du « mythe » de Georges Sorel et de la C. G. T., l'attrait du communisme, de l'égalité, de la lutte des classes, les mysticismes emportés de la paix, de l'internationalisme, des droits des peuples et des races. Le parti politique qui s'inspirerait de la raison réfléchie et de l'expérience historique n'est pas armé pour le combat par le « mythe », par l'idée trop compréhensible; il pâtit, dès lors, nécessairement, d'une infériorité tactique. Il peut cependant tenter de renforcer le préjugé

(1) MORLEY, *Burke*, p. 53.

(2) H. ROLLIN, *La Révolution russe*, II, p. 326.

(3) MORLEY, *Politics*, p. 31.

encore latent au profit de ses idées. Le recours au passé national, l'amour de la tradition peuvent emporter la force dynamique du mythe. Mais surtout, un pareil parti doit recourir à la stratégie infaillible du noyautage de l'opinion.

S'il possède une toile d'araignée aux ramifications infinies, s'il a dans chaque centre de vie commune un groupe de partisans répétant ses mots d'ordre, développant ses plans, faisant écho à ses luttes et à ses enthousiasmes, s'il les centralise par un contact constant et des relais solides, par une correspondance active, s'il peut ébranler instantanément la pensée nationale tout entière par une seule impulsion du centre, si, enfin, de la circonférence lui viennent les indications précieuses sur l'évolution et la réaction des esprits, s'il connaît avec précision l'avance de la saison et le degré de maturité du public, ce parti intégrera le corps social, il l'« informera » et le possédera sans partage.

Cette stratégie politique a été étudiée avec un souci inimaginable d'exactitude par tous les grands révolutionnaires; elle a fait le succès de Laëlos et de Mirabeau, de Lénine et de Staline. Elle exige une préparation profonde et minutieuse, mais, une fois mise en acte, elle survit à ses créateurs parce qu'elle a en elle-même un principe de vie, la logique de son système travaillant les intelligences qu'elle atteint.

Elle implante les idées simples, mais elle peut les combattre; son rôle peut être critique et défensif si les réactions de la foule lui sont intimement connues. Elle exige pour cela un système étendu d'information appuyé sur le zèle éprouvé des cellules ou noyaux qui auscultent l'opinion. Son rôle offensif est généralement plus efficace; elle se base sur la presse, les lectures, les conférences, sur tous les véhicules de la pensée pour faire une propagande intensive dont la persuasion ne peut jamais se relâcher, saisissant toutes les occasions qui passent, tous les événements qui fuient pour y montrer la justification de l'idée qui doit dominer. Sa présence continue et vivante au milieu de la foule inconsciente lui permet de modeler son offensive au rythme des désirs populaires.

* * *

Le parti politique a acquis par la force des choses une influence dominante; centre de cristallisation et de diffusion des idées courantes, il les choisit et les trie, affermit les unes, mine les autres, toujours soucieux de l'évolution possible, anxieux de connaître le vent et d'utiliser ses courants.

L'art de l'homme d'Etat en devient d'autant plus délicat et d'autant plus difficile. L'œuvre qu'il doit réaliser à l'image de la vérité, il doit la sculpter dans une matière friable et mouvante, capricieuse et irrégulière; tout est singulier dans son rôle quand la force du préjugé n'était même plus l'équilibre vacillant de la psychologie humaine. Le clavier sur lequel ses doigts doivent courir pour fonder l'harmonie est le jeu toujours désaccordé du cœur humain, effrayant labyrinthe dont l'exploration ne finit jamais.

« L'homme d'Etat veille à côté de l'épée d'Alexandre pour la conseiller; il signe des traités dont les passions lui demanderont compte avant la postérité, et enfin il meurt, abrégé dans sa course par les travaux, les soucis, la calomnie (1). » Cette description de Lacordaire est incomplète; l'homme d'Etat d'aujourd'hui ne subit pas seulement les passions de la foule, il doit les dominer et les inspirer afin que ces courants bouillonnants qui enflent l'âme des peuples voient leur violence transformée en victoires de la civilisation, c'est-à-dire en enrichissements du patrimoine des secrets de la vie que les morts nous ont laissés.

Ce rôle suppose une préparation profonde à la fois théorique et pratique; il comporte l'étude attentive de l'histoire sous un angle particulier, la connaissance vivante des aspirations populaires, le sens de l'évolution. Les Anglais ont pleinement saisi cette exigence nouvelle du régime parlementaire et c'est pourquoi ils ont fondé, il y a quelques années, le collège conservateur d'Ashridge, dédié à Bonar Law. On y donne des cours de quinzaine sur des questions très précises et tous les membres du parti viennent y prendre contact avec l'orthodoxie doctrinale et la situation exacte des problèmes. Les Anglais savent aussi investir très tôt leurs futurs hommes d'Etat de responsabilités dont l'expérience est précieuse: ils ont des chefs héréditaires dont toute la formation s'est imprégnée d'expérience politique.

(1) Conférences à Notre-Dame, XVI.

Mais tout cela reste insuffisant si la souplesse indispensable ne préside pas à l'action sur les masses. C'est pourquoi le rôle d'homme d'Etat use tant de prestiges et provoque un renouvellement continu des cadres gouvernementaux. La souplesse sans la légèreté, la puissance de persuasion avec la modération de l'initiative, la psychologie sans cynisme, les signes d'un équilibre si parfait des talents et des ressources, d'un type si achevé de l'homme qu'il est fatalement exceptionnel.

Baron SNOY D'OPPUERS.

L'homme qui ne sut pas s'en aller (1)

Andrew William Mellon gardera dans l'histoire la réputation d'un homme qui ne sut pas s'en aller à temps.

Pendant huit ans, il domina le capital national. Pendant huit ans, sa parole fit loi pour tous les banquiers des Etats-Unis. Pendant huit ans, les présidents agirent sous sa direction. Si puissante était son influence et si grand son prestige qu'il leur dictait la marche à suivre et que ses conseils étaient invariablement suivis.

Au Congrès, on ne prononçait son nom qu'à voix basse. Quand la presse parlait de lui, c'était avec un profond respect. Lorsqu'il remania le système fiscal en vigueur aux Etats-Unis, le pays tout entier chanta ses louanges. Quand il déchargea les riches de leurs impôts, quand il prit des milliards dans le Trésor pour les distribuer à titre de dégrèvements à des sociétés déjà florissantes, seule une poignée de sénateurs se dressa contre lui.

La crainte et le respect qu'inspirait sa présence étouffèrent une enquête sénatoriale fort ennuyeuse. Cette enquête devait faire connaître, plus tard, que lui et les sociétés qui lui appartenaient avaient été les plus grands bénéficiaires des dégrèvements opérés.

Petit, émacié, réservé, donnant l'impression d'être timide, mais toujours entouré d'une armée d'assistants et de serviteurs, Andrew Mellon devint un personnage tout-puissant. Dans le bureau au mobilier simple qu'il occupa dans l'édifice barricadé et gardé du ministère des Finances, les politiciens, les leaders de la société mondiale, les diplomates et les princes des grandes entreprises venaient s'incliner devant lui.

Pendant huit ans, il fut vénéré en haut lieu. Pendant huit ans, sa sagesse fut déclarée sublime. Pendant huit ans, on qualifia ses idées de profonde philosophie et on déclara ses actes dignes de passer à la postérité. Partout, on le proclama un grand homme.

Il était le roi Andrew, le Tout-Puissant, le maître des impôts, des excédents budgétaires, des finances, de la prospérité des Etats-Unis. Il était le monarque siégeant sur un trône intangible, entouré d'un prestige plus grand que celui de la Maison Blanche. Il tenait en main le sceptre d'or d'une fortune colossale. Son autorité était toute-puissante.

Mais, aujourd'hui, comme tant de souverains qui n'ont pas su pressentir la rébellion populaire, le roi Andrew n'est plus.

Envolés les excédents magiques. Envolez les promesses de

(1) La Librairie Stock publiera bientôt, sous le titre *Le Carrousel de Washington*, la traduction d'un ouvrage anonyme dont ces pages sont extraites. Le livre sera précédé de cet *Avertissement des éditeurs*:

Le présent livre, une des plus virulentes satires qui aient été publiées sur le personnel gouvernemental d'une grande nation, n'est pas de ceux dont les éditeurs puissent prendre l'entière responsabilité; il est publié à titre documentaire.

Ces réserves faites, nous croyons pouvoir signaler au public l'intérêt qu'il présente. Au moment d'une élection présidentielle particulièrement importante, il est bon que les Français soient plus au courant qu'ils ne le sont de la vie publique américaine et de ses dessous.

Le Carrousel de Washington, chronique et scènes de la vie parlementaire, qui n'est pas dénué du parti pris et de la brutalité courants dans la presse américaine, a eu aux Etats-Unis un profond retentissement.

« Quels en sont les auteurs? ... On a cherché et l'on a découvert que les trois » étoiles cachaient des correspondants des journaux américains à Washington, » dont les fonctions expliquaient l'anonymat. » Nous ne pouvons éclairer là-dessus le lecteur. Il nous suffit que dans son pays d'origine la bonne foi et la valeur de ce document n'aient pas été contestées et qu'il soit éminemment révélateur.

dégrévements. Envolés les jours bénis de prospérité. Fini le temps où sa parole faisait loi à la Maison Blanche.

Gloire, trône, sceptre, auréole, tout lui a été arraché. Il a tout perdu le jour où Herbert Hoover lui a persuadé de conserver son poste. Mellon n'avait ni estime ni affection pour le président, mais il avait goûté à l'adulation de la foule, il avait entendu son nom prononcé par toutes les lèvres, tout cela lui plaisait et il resta.

Et maintenant, il ne parle que si la Maison Blanche le lui permet, il dit seulement ce que la Maison Blanche lui fait dire. Si la Maison Blanche lui demande d'annoncer qu'il n'y aura pas de déficit, M. Mellon annonce qu'il n'y aura pas de déficit. Si la Maison Blanche dit que les impôts vont continuer à baisser, M. Mellon retourne sa précédente déclaration et déclare que les impôts vont continuer à baisser.

Et derrière le dos de M. Mellon, le monde ricane.

Calvin Coolidge, un homme moins éminent mais plus avisé, refusa de tenter le destin, mais le roi Andrew ne put s'arracher de son trône. Il y resta pour soutenir le prestige d'un autre personnage à la réputation fictive et tous deux s'effondrèrent ensemble.

Si le roi Andrew s'était retiré le 4 mars 1929 dans la plénitude de sa gloire, on le respecterait doublement aujourd'hui. Rétrospectivement, l'âge d'or des excédents budgétaires vus sous son règne, contrastant avec les jours sombres de déficit financier actuel, ferait de lui plus que jamais le héros légendaire que l'on acclamait jadis.

La presse et les magnats de l'industrie soupiraient après lui, ils évoquaient son incroyable habileté financière. Son successeur, fût-il le puissant Alexandre Hamilton en personne, porterait le blâme. Le roi Andrew aurait déposé son sceptre, mais sa gloire aurait continué de croître.

Depuis le 4 mars 1929, il a baissé un peu plus chaque mois dans l'estime du pays. On s'est moqué de ses estimations et de ses calculs, on les a tournés en dérision. Sa politique des impôts a été dénoncée et condamnée. Le Sénat le considère avec insolence et la Chambre des représentants le siffle.

A la session de clôture du soixante et onzième Congrès, alors que la Chambre se préparait à décréter la loi sur l'augmentation de prime aux combattants malgré les protestations du ministère et de la Maison Blanche, Treadway, représentant du Massachusetts, se leva au nom de M. Mellon, pour protester une dernière fois contre la loi.

« Le plus grand ministre des Finances depuis Alexandre Hamilton », lança Treadway, certain que ces mots-là au moins impressionneraient l'auditoire.

Tous les membres de l'assemblée se renversèrent sur leurs banquettes en éclatant de rire.

Le roi Andrew avait régné trop longtemps.

* * *

Andrew W. Mellon tient le troisième ou quatrième rang parmi les hommes les plus riches des Etats-Unis. Il doit principalement cette fortune à un concours de circonstances fortuites dont il n'est guère responsable. Evidemment, M. Mellon ne fit rien pour entraver la marche du destin qui lui conférait richesse et puissance et qui, somme toute, lui apportait toute l'aide matérielle nécessaire. Mais il était né riche et il serait millionnaire aujourd'hui, même s'il n'eût rien fait d'autre que de passer sa vie dans une chaise longue.

Son père quitta County Tyrone, dans le nord de l'Irlande, au début du siècle dernier, pour émigrer aux Etats-Unis. Il aborda à Baltimore, alla jusqu'à Pittsburg, et comme il possédait les aptitudes habituelles aux Irlandais pour la politique, il devint juge à la Cour du comté d'Alleghany. Cette situation était de celles qui procurent prestige et richesse et, par la suite, Thomas Mellon donna sa démission pour fonder la banque privée T. Mellon and Sons, connue plus tard sous le nom de Mellon National Bank.

Andrew Mellon se plaît à raconter l'histoire suivante : enfant, il s'asseyait sous le banc des juges où personne, sauf son père, ne pouvait le voir et là il écoutait les procès jugés devant la Cour. Pendant une séance, on apprit un jour que Lee venait de capituler à Appomatox. Un tel brouhaha s'ensuivit que Thomas Mellon suspendit la séance et la foule s'étant précipitée dans les rues, le juge et son fils quittèrent ensemble la salle. Thomas Mellon s'arrêta en chemin pour remonter l'horloge.

De son père, Andrew Mellon hérita une certaine sagacité en affaires, une aptitude à jongler avec les chiffres et une belle part de sa fortune personnelle; en outre, il tient de lui l'esprit précis et ordonné qui poussait son père à ne rien négliger, pas même de remonter l'horloge, dans les moments les plus graves.

Cependant, longtemps avant la mort de son père, Andrew Mellon avait commencé à jouer un rôle important dans la banque familiale. Avant même d'avoir atteint leur vingtième année, le jeune Mellon et ses frères, Richard et James, étaient entrés dans l'affaire et avaient la responsabilité d'examiner les demandes de prêts.

Comme tout bon parasite, la fortune des Mellon s'édifia aux dépens des industries de Pittsburg, acier, charbon, verre et énergie électrique. La banque encouragea peu de risques et était intéressée pour les trois cinquièmes dans la plupart de ces affaires. Il restait les deux cinquièmes à l'entrepreneur et pourtant il prospérait. Inutile de dire que les Mellon prospéraient aussi.

Le travail des jeunes gens les amena dans les milieux industriels. Ils devaient surveiller pendant plusieurs semaines l'usine qui demandait un prêt, contrôler sa production, ses débouchés sur le marché et la balance des comptes. Le jeune Andrew montrait une aptitude exceptionnelle à ce travail et, à l'âge de vingt-cinq ans, il dirigeait pour ainsi dire la banque de son père. Cinq ans plus tard, Thomas Mellon se retira, laissant à Andrew l'administration de tous ses biens.

La carrière bancaire de Mellon ne fut pas celle d'un grand génie. Il se montra prudent et sensé, mais dépourvu d'initiative. Il en fit preuve en deux occasions seulement : d'abord, quand il écrasa la Standard Oil en Pensylvanie et lui faisant concurrence par la construction de conduits allant depuis la région pétrolière de l'Ouest jusqu'au fleuve Delaware; ensuite, lorsque, prévoyant l'emploi prodigieux de l'aluminium dans l'avenir, il accapara les gisements de bauxites des Etats-Unis.

A part cela, Mellon a gagné des millions en avançant de l'argent et en récoltant les bénéfices de l'initiative des autres. Par ce procédé, il étendit son influence sur de multiples industries, l'acier, l'huile de lin, les chemins de fer, le bâtiment, le verre, la traction, les locomotives, les assurances, la navigation, les moteurs, les ponts, les camions, les wagons métalliques et le matériel destiné au transport des canons.

Comme banquier, Andrew Mellon était presque un inconnu hors de Pittsburg. Il menait une vie retirée et tranquille parmi ses amis et ses parents. Jusqu'au jour où il vint à Washington, non seulement il n'avait jamais été interviewé par la presse, mais il était écœuré à la seule pensée de cet odieux contact avec le monde vulgaire.

On n'a jamais pu expliquer d'une manière satisfaisante comment cet être plutôt effacé se trouva tout à coup en plein centre du groupe politique de Washington. Il semble cependant que Mellon, tout timide qu'il était, tout modeste qu'il prétendait être quand il entra dans l'arène politique, commençait à se lasser de la routine monotone de sa vie, de ses allées et venues entre sa maison, son club et sa banque, las de faire des dons aux hôpitaux, d'acheter des tableaux rares et de voir tout ce qu'il touchait se changer en or. Il aspirait à d'autres conquêtes. Aussi n'est-ce pas un simple accident qui le plaça en tête de la liste des gros souscripteurs qui fournirent les millions nécessaires à la campagne républicaine de 1920, espérant bien placer leur argent à un taux plus élevé que celui de 6 % en installant Warren G. Harding à la Maison Blanche.

Mellon fut un des premiers à bénéficier de son placement. Ministre des Finances, il s'attribua un dégrèvement de 100,000 dollars, le plus important qui se soit jamais vu.

* * *

Il eut la chance de prendre en mains le ministère des Finances au moment où aucune tâche n'était plus facile et plus populaire. Il n'avait qu'une chose à faire, siéger tranquillement et regarder les fonds d'amortissement réduire la dette publique. Cette réduction amena une réduction simultanée des impôts et on lui en attribua toute la gloire.

Les dépenses occasionnées par la guerre auraient été réduites quelque fût le ministre des Finances. Quand une nation a dépensé

des milliards de dollars pour approvisionner une armée de cinq millions d'hommes, pour acheter des tonnes de munitions et construire des flottes entières et que cette dépense soudain cesse de s'imposer, aucun génie particulier n'est requis pour apporter au Trésor des excédents budgétaires et une réduction d'impôts.

M. Mellon méritait pour ce miracle l'éloge sobre exprimé par le *Journal du commerce*, il avait été « un bon ministre des Finances, sûr, actif et capable »; un point, c'est tout.

Il n'eut pas grand mal non plus à régler la dette des alliés. Non seulement l'Europe ne pouvait rembourser aux États-Unis la somme qui lui avait été nécessaire pour achever la « guerre qui devait mettre fin aux guerres », elle avait encore besoin d'emprunter de l'argent pour reconstruire ses usines abattues, mettre en chantier de nouveaux navires et entretenir des armées, plus importantes encore que celles qui étaient susceptibles d'être mobilisées lorsque la bombe fatale atteignit l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo en 1914.

Le ministère des Affaires étrangères décida cependant que ce nouveau prêt ne pouvait être consenti avant que l'ancienne dette ne fût réglée. Et les uns après les autres, bien à contre-cœur, les alliés envoyèrent leurs représentants à Washington pour entendre les conditions que M. Mellon voulait bien leur faire. Au retour, ils s'arrêtèrent à New-York et empruntèrent à Wall Street plus d'argent qu'il n'en fallait pour payer M. Mellon, ce dont Coolidge témoigna si éloquentement dans son discours du 11 novembre 1928. L'opération de M. Mellon concernant la question des dettes consista donc simplement à faire supporter le poids des dettes de guerre non plus au trésor fédéral, mais aux acheteurs américains d'obligations européennes.

Quant à l'idée de dégrèvement, elle fut tout d'abord conçue par une banque de New-York, puis mise au point par un personnage remarquablement intelligent, Parker Gilbert. Le rôle principal du ministre des Finances consista à faire de la publicité autour de ce plan. Il profita de toutes les occasions possibles et imaginables pour faire pénétrer dans les esprits cette idée que le dégrèvement libérerait des capitaux susceptibles d'être placés dans l'industrie et serait aussi une source de prospérité. L'idée eut un gros succès. Toutes les petites entreprises, toutes les banques, tous les journaux du pays s'y rallièrent.

Du même coup, M. Mellon, principal instigateur du dégrèvement, réduisit de 1,500,000 dollars son impôt sur le revenu.

Tout cela, évidemment, se perdit dans l'hymne de louanges et de prospérité qui suivit le soi-disant coup de maître exécuté par M. Mellon. Les scandales politiques, les petites des Coolidge, la politique mesquine de Harding, tout s'évanouit devant la joie causée par le dégrèvement. Que cette opération fût inévitable, c'était chose certaine du fait que la guerre était terminée. Et devant les dégrèvements « magiques » opérés par Andrew W. Mellon aucun scandale au monde n'aurait pu empêcher la réélection de Coolidge en 1924.

* * *

Quand Andrew Mellon arriva tout d'abord à Washington, il fut déçu et commença à biffer méthodiquement sur son calendrier chaque mois écoulé. Il aspirait au quarante-huitième mois où son mandat expirerait. Aujourd'hui, il aurait biffé cent vingt mois sur son calendrier s'il n'avait pas abandonné cette habitude au bout du vingt-quatrième, et cela parce qu'il découvrit soudain qu'il se plaisait à Washington.

Certains pensent que M. Mellon cherche à prolonger son séjour parce qu'il a l'ambition d'être ministre des Finances plus longtemps qu'aucun autre ne le fut jamais.

Le désir de battre ce record ne suffit pas à expliquer pourquoi il s'attarde à Washington. La vérité est qu'en dépit des critiques et des invectives accumulées sur sa personne, il jouit immensément de sa position. Dans la vie privée, il était prodigieusement las de voir tout ce qu'il touchait se changer en or. Il avait gagné plus d'argent que personne au monde sauf deux ou trois hommes, ce n'était pas un sacrifice pour lui de s'arrêter. A Pittsburg, il était relativement inconnu. A Washington, il fut tout-puissant. Son nom était sur toutes les lèvres.

Il resta donc. Il a même changé d'âge afin de paraître plus jeune. Dans le *Who's Who*, de 1918 à 1921, son année de naissance est 1852; de 1921 à 1929, cette date se trouve reportée à 1854; d'après

le *Who's Who* de 1930-1931, il est né en 1855. Ainsi pendant les treize dernières années, il a vieilli seulement de dix ans!

Durant tout ce temps, il a été un ministre des Finances assez actif. Il a travaillé sérieusement. Il n'a pas pu accorder beaucoup de temps à ses quelques distractions favorites : la marche, le cheval et le golf. On le trouve à son bureau dès 9 heures du matin, et il y reste jusqu'à 6 ou 7 heures du soir. Il s'y rend à pied, par tous les temps, et il est si méthodique qu'il a évalué le nombre total de milles qu'il a parcourus en dix ans dans ses allées et venues entre le ministère et sa demeure; il s'est aperçu qu'il avait couvert la même distance que s'il avait fait, à pied, le voyage de Washington à San-Francisco et la moitié du retour. Il a calculé que le trajet lui prend vingt et une minutes s'il ne se presse pas et dix-neuf s'il est pressé. Lorsque par hasard il prend un taxi, il arrive de se trouver sans un cent et de faire attendre le chauffeur le temps d'aller emprunter de l'argent à son secrétaire.

M. Mellon a fini par être considéré comme un saint et riche vieillard qui a consacré les dernières années de sa vie au bien de son pays; après en avoir bâti la prospérité, il en opère aujourd'hui le sauvetage. Et dans la légende qui l'entoure, si gravement endommagée qu'elle soit aujourd'hui par endroits, deux faits demeurent encore complètement ignorés du public. D'abord, M. Mellon en réduisant les impôts a causé l'orgie de spéculations qui, à son tour, a déterminé le récent krach. En second lieu, averti à plusieurs reprises de la débâcle imminente, il n'a rien fait pour amener le public à prendre peu à peu les précautions nécessaires.

Coolidge porte la responsabilité d'avoir trompé le public en lui faisant croire que les cours pouvaient monter indéfiniment et de l'avoir amené ainsi à la débâcle. Mais Coolidge ne songeait pas plus à discuter les avis de Mellon qu'un fidèle musulman à désobéir aux enseignements du Prophète. Il était le simple porte-parole de Mellon dans son optimisme boursier.

Deux ans avant le krach, les experts chargés de veiller à la stabilité financière du pays annoncèrent que la hausse excessive du marché ne pouvait durer et conseillèrent fortement que l'on invitât le public à se dégager pendant qu'il en était encore temps. Maintes et maintes fois, le Federal Reserve Board, l'Association des Banquiers américains et différents journaux financiers annoncèrent que la spéculation avait dépassé de beaucoup les limites de la prudence: M. Mellon en personne ou son porte-parole de la Maison Blanche, M. Coolidge, fit des déclarations contraires. Il donna l'assurance au public que tout allait bien et que l'on pouvait continuer ce jeu impunément et avec profit.

Quand, à la suite d'un avertissement du Federal Reserve Board du 5 juillet 1928, le marché subit un fléchissement considérable, M. Mellon, chef de par son titre de ce Conseil, déclara que la baisse était sans importance. Quand, le 6 janvier 1929, le Federal Reserve Board lança un autre avertissement formel contre l'emploi croissant du crédit dans les opérations boursières, M. Mellon, trois jours plus tard, « expliqua officieusement » que cela ne devait pas provoquer « une chute brusque des cours ».

Pourquoi cela?

M. Mellon et sa famille avaient réalisé un bénéfice net de trois millions de dollars, grâce uniquement à la hausse de la Gulf Oil et de l'Aluminium Co. Peut-être estimait-il que les actions de ces compagnies avaient un rendement suffisant pour mériter réellement cette hausse. Peut-être croyait-il aussi que le public avait le droit de participer à l'accroissement de leurs bénéfices. D'autres hommes cependant, qui avaient des raisons de connaître les sociétés qu'ils dirigeaient, annonçaient que les cours étaient beaucoup trop élevés et ils annonçaient cela un an avant le krach, ce qui ne laisse de la légende de prospérité Coolidge-Mellon qu'un amas de ruines fumantes.

M. Mellon a commis cependant une faute autrement grave que celle de ne pas avertir le public en temps voulu. Non seulement il a insufflé une vie nouvelle à cette hausse illusoire chaque fois qu'elle menaçait de s'affaiblir, mais c'est lui qui, le premier, a créé cette illusion.

C'est lui qui plaïda avec le plus d'ardeur la réduction de l'impôt sur le revenu. C'est lui qui, dans toutes les occasions possibles, proclama que le dégrèvement libérerait des fonds qui amèneraient une prospérité nouvelle dans les affaires.

C'est précisément ce qui se produisit. Les riches devinrent plus riches. Ils achetèrent de nouveaux yachts, de nouvelles propriétés à la campagne, ils fondèrent de nouveaux clubs de golf. Mais tout

a une limite, même les dépenses que peut faire un homme riche. Il ne peut se servir de d'un seul yacht, il ne peut occuper qu'une seule maison de campagne et guère plus de deux ou trois terrains de golf. Il était impossible à M. Mellon par exemple de dépenser pour lui tout seul la somme de 1,500,000 dollars qu'il toucha à titre de dégrèvement et, comme les autres, il l'employa à des opérations de bourse.

Pendant ce temps, ceux que la fortune ou les dégrèvements favorisaient moins devaient acheter les produits que l'industrie, stimulée par la Bourse, lançait sur le marché en abondance toujours plus grande. Ils le firent jusqu'à un certain point.

Encouragés par une publicité nationale dont les frais s'élevaient à un milliard de dollars par an, ils achetèrent tout ce qu'un système intensif d'achats à tempéraments leur permit de se procurer, jusqu'au jour où leur pouvoir d'achat fut épuisé.

Le nouveau plan de dégrèvement avait servi à faire passer l'argent de la poche des pauvres dans celle des riches et de là sur le marché, et le point de saturation, malgré le système d'achats à tempéraments, fut atteint très rapidement. Mais qu'importait la suite!

Les vérités s'infiltrèrent dans l'esprit public presque aussi lentement que les montagnes s'élèvent ou que les océans se creusent, mais elles finissent pourtant par s'infiltrer.

Le temps n'est plus où M. Mellon, le Tout-Puissant, était considéré comme un « personnage sacré dont on n'osait parler qu'avec la plus respectueuse admiration ».

Finis aussi le temps où l'on considérait comme une « calamité nationale » l'éventualité que Andrew W. Mellon quittât le ministère.

Le roi Andrew, le Grand, le prince des impôts, des excédents budgétaires, des finances, de toute la prospérité des Etats-Unis est considéré aujourd'hui comme l'homme qui n'a pas su partir à temps.

Régie Autonome de "PATRIA"

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17 34 00 et 17 51 21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. **Vaste HALL avec buffet**
400 m²
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification p^r disques de phonographe (pick-up).

4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc. ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES